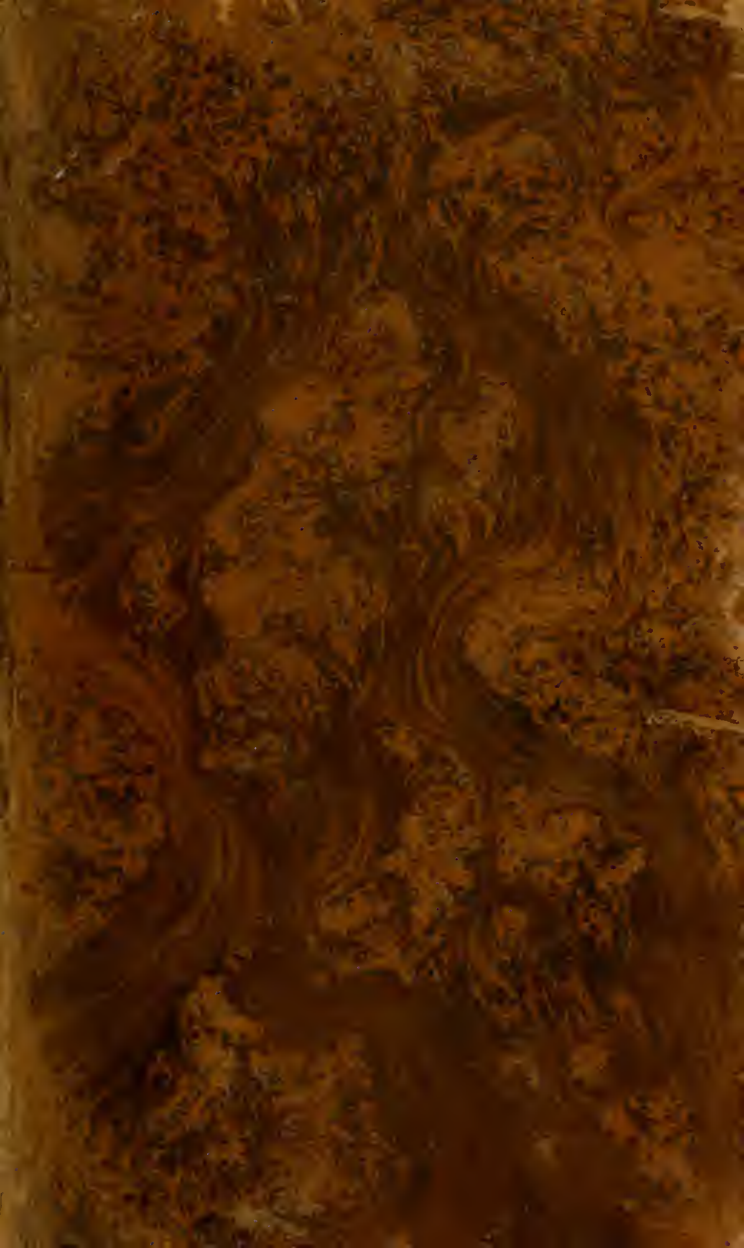
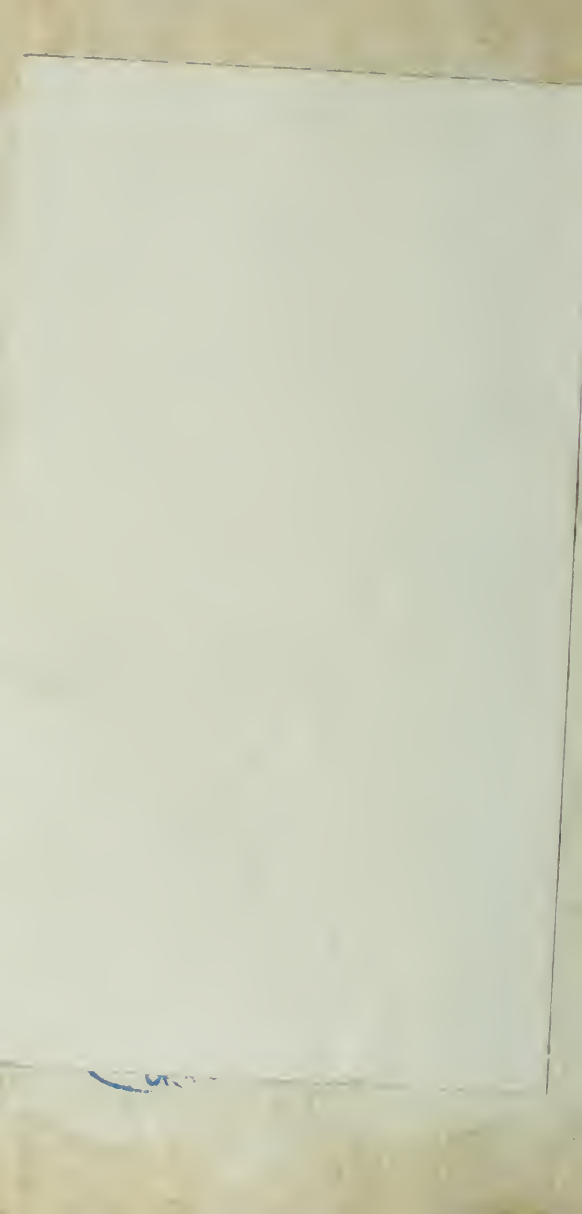





CSP

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME QUATORZIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME QUATORZIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

EXTRAIT

D'une lettre du Père Calmette au Père de Tournemine.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 16 Septembre 1737.

JE pense comme vous, mon Révérend Père, qu'il eût été à propos de consulter avec plus de soin les livres originaux de la Religion des Indes; mais jusqu'ici ces livres n'étaient pas entre nos mains, et l'on a cru long-temps qu'il n'était pas possible de les trouver, sur-tout les principaux, qui sont les quatre *Vedam*. Ce n'est que depuis cinq ou six ans, qu'à la faveur d'un système de

bibliothèque orientale pour le Roi, on me chargea de rechercher des livres Indiens qui pussent la former. Je fis alors des découvertes importantes pour la Religion, parmi lesquelles je compte les quatre *Vedam* ou livres sacrés.

Mais ces livres, qu'à peine les plus habiles Docteurs entendent à demi, qu'un Brame n'oserait nous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheuse affaire dans sa Caste, et dont l'usage du *Samscroutam* ou de la langue savante ne donne pas encore la clef, parce qu'ils sont écrits en une langue plus ancienne, ces livres, dis-je, sont à plus d'un titre des livres scellés pour nous. On en voit pourtant des textes expliqués dans leurs livres de théologie : quelques-uns sont intelligibles à la faveur du *Samscroutam*, particulièrement ceux qui sont tirés des derniers livres du *Vedam*, qui, par la différence de la langue et du style, sont postérieurs aux premiers de plus de cinq siècles.

Cependant les Brames, parlant de leur *Vedam*, disent tantôt qu'il est éternel, et tantôt qu'il est antérieur à la création. Mais j'ai prouvé plus d'une fois à ces Docteurs, par les textes mêmes du *Vedam*, qu'il était postérieur, et en particulier par ce texte-ci : *Autrefois le monde n'existait pas, ensuite il est devenu existant : c'est l'ame qui l'a formé, c'est pourquoi l'ouvrage est appelé bon. Et vidit Deus quod esset bonum.* Ordinairement par l'*ame* ils entendent *Dieu*,

parce qu'ils en font l'ame universelle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les Philosophes Indiens confondent toujours dans la suite de leurs systêmes, on ne peut nier qu'ils n'aient eu de grandes lumières, et qu'ils ne soient dans le cas de ceux dont parle saint Paul, *qui ayant connu Diẽu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu* (1). De sorte qu'on est étonné de voir que des auteurs qui ont si bien parlé de Dieu se jettent aveuglément dans un chaos d'absurdités grossières, ou qu'étant plongés si avant dans les ténèbres du Paganisme, ils aient eu des lumières si pures et si sublimes de la Divinité.

Il n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces Docteurs, je lui parlais des attributs de Dieu et de la connaissance et de l'amour qui fonde la Trinité. Il m'objecta qu'il y avait donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'était en Dieu sa manière d'être, ses perfections, et non des accidens comme dans les Etres créés. Mais, me répliqua-t-il, la perfection n'est-elle pas différente de celui qui a cette perfection ? Vous admettez donc une union entre la perfection et l'Etre, ce qui détruit la simplicité de Dieu dont la nature est une et non pas composée. Je lui répondis que la perfection en Dieu ou son opération n'était pas différente de Dieu même ; que la sagesse de Dieu, par

(1) Rom., chap. 1, v. 21.

exemple, était Dieu. Il vit bien que j'avais satisfait à sa question, et sans insister davantage, il se mit à expliquer ma pensée, en disant que la perfection en Dieu existe à la manière de Dieu même. Sans qu'il soit nécessaire de citer les Auteurs indiens, vous pouvez juger, par ce seul trait, s'ils connaissent Dieu.

J'ose même assurer que les Philosophes indiens ont de grandes avances pour connaître la Trinité. Il y a une de leurs Sectes moins répandue ici que dans le Nord, qui reconnaît en Dieu la connaissance et l'amour. On la nomme la Secte de ceux qui admettent des distinctions en Dieu, par opposition à celle des *Vedantoulou*, qui rejettent ces distinctions, en disant que cette connaissance et cet amour ne sont autre chose que Dieu même, sans s'apercevoir qu'ils ont raison de part et d'autre, et que la vérité se trouve dans l'union de ces deux sentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs livres, en la comparant à une lampe qui a trois lumignons, et à un fleuve dont les eaux se séparent en trois bras différens.

Ce que j'ai vu de plus marqué et de plus étonnant en ce genre, c'est un texte tiré de *Lamarastambam*, l'un de leurs Livres. J'ai laissé à *Ballapouram* les papiers où j'ai décrit ce texte. Il commence ainsi : le Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans sa bouche est la parole. (Le terme dont ils se

servent la personnifie.) Il parle ensuite du Saint-Esprit en ces termes : *Ventus seu Spiritus perfectus*, et finit par la création, en l'attribuant à un seul Dieu. C'est le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'est, à ce qu'il me parut, le sens du texte que j'examinerai de nouveau, et que j'aurai soin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'année 1736, la famine, qui dure encore, a désolé tout ce Pays, et a causé une grande mortalité. La consolation que j'ai eue au milieu de tant d'objets affligeans, a été de conférer le Baptême à deux mille deux cent quarante-deux Indiens, dont la plupart étaient des enfans près d'expirer. Les autres Missionnaires en ont pareillement baptisé un grand nombre, chacun dans son district. Je suis, avec beaucoup de respect, etc.



LETTRE

Du Père Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint Hyacinthe, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Atipakam dans le Royaume de Carnate, ce 3 Juin 1736.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Il est juste que je vous rende le tribut de reconnaissance que nous vous devons, moi et mes chers Néophytes : ils sont tous couverts de vos dons, car je partage avec eux les pieuses marques de votre libéralité, et il ne s'en trouve aucun parmi eux qui, portant au cou, les croix, les agnus, et les médailles dont vous m'avez envoyé une si grande quantité, ne se souvienne dans ses prières des largesses de leur généreuse bienfaitrice. Il y en a même plusieurs qui m'ont prié de donner à leurs enfans, lorsque je leur confère le Baptême, le nom du saint et de la sainte que vous portez : ainsi on en voit qui s'appellent *Mouttou*, ce qui signifie Hyacinthe; d'autres se nomment *Mouttamel*, qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-là votre nom

est connu et révéré jusques dans ces terres barbares, et vos saints protecteurs y sont spécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empressement avec lequel vous me priez de vous instruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la Foi parmi ces Peuples, et des exemples de vertu que donnent les nouveaux Fidèles, je vais tâcher de vous satisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la langue Tamoul, que j'entrai dans la Mission de Carnate. Je ne suis éloigné que de trois lieues de la montagne sur laquelle est située la fameuse Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le Pays. Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres descendaient autrefois en grand nombre, et dévoraient quantité d'hommes et d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paraître, et c'est une remarque que les Infidèles même ont faite.

J'ai une seconde Eglise à *Arear*, où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens; c'est une grande ville More. On lui donne neuf lieues de circuit, mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. Un Nabab est un vice-Roi nommé par l'Empereur du Mogol; ces sortes de vice-Rois sont plus puissans que le commun de nos vice-Rois en Europe.

J'ai soin d'une troisième Eglise à *Velour*,

autre ville More également considérable, et la demeure d'un Nabab différent de celui d'*Arcar*. On y voit une forte Citadelle, qui a double enceinte, avec de larges fossés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le passage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grandeur énorme. Les criminels qu'on condamne aux crocodiles n'ont pas été plutôt jetés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en pièces et dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens Rois Marattes qui ont construit cette Citadelle; elle est encore recommandable par une superbe Pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de *Velour*, tirant vers le Nord, j'ai une quatrième Eglise bâtie dans une forêt, dont les arbres sont singuliers : ils sont extrêmement hauts, fort droits, et dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un pavie de France, et couvert d'une espèce de casque très-dur. On le cueille en son temps, et on le met en terre : au bout de deux mois, il pousse en bas une racine, et en haut un jet; l'un et l'autre se mange. Six mois après, on coupe certaines feuilles de l'arbre, grandes comme des éventails, et qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts et longue d'une coudée. Quand, après l'avoir fait sécher au soleil, on l'a bien

battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, et l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce et rafraîchissante. Je ne le sais que sur le rapport d'autrui, car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias* ou Pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces Peuples, et qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du monde, de boire une liqueur si délicieuse, bien moins encore quand elle est préparée, car elle devient très-forte, et enivre aisément. Il n'y a guère que les gens de guerre et les *Parias*, gens de la plus vile Caste, qui en usent. On la prépare en la fesant bouillir, cuver et purifier. Lorsqu'on l'a fait bouillir jusqu'à un certain point, elle s'épaissit et acquiert un degré de consistance, qui lui fait changer de nom et de nature. C'est alors du sucre d'une couleur noirâtre qu'on met en grosses boules. Il est d'un grand débit parmi nos Indiens, et dans les Pays étrangers où on le transporte. Lorsque l'arbre est vieux, et n'a plus de suc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe et on en fait de fort beaux ouvrages et d'excellentes boiseries pour les maisons.

L'utilité qu'on retire de ces sortes d'arbres a beaucoup servi à peupler cette forêt, où l'on voit un grand nombre de petites ha-

bitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit. J'entretins ces Indiens, chacun selon sa portée, de la Loi sainte que je venais leur annoncer. Ils me parurent édifiés et contens, et plusieurs me promirent de venir dans la suite écouter mes instructions. Dieu veuille que leurs promesses soient sincères, et qu'elles ne soient pas l'effet de leur politesse.

Après deux jours de repos, je commençai mes courses accoutumées dans les Villages, où je prêchai ouvertement les vérités de la Foi. Déjà six familles entières avaient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumière, et pensaient sérieusement à leur conversion. Mais un Brame, qui avait de l'autorité dans ce lieu-là, vint à la traverse, et se donna tant de mouvemens, qu'il détourna deux de ces familles de la résolution qu'elles avaient prises. Les quatre autres ne se laissèrent point ébranler. Une guérison surprenante, dont ils avaient été témoins, fortifia leurs saints desirs. Des Infidèles de leur connaissance, qui avaient une fille mourante, crurent qu'ils lui conserveraient la vie s'ils pouvaient lui procurer le Baptême. Ils l'amenèrent à mon Eglise, et comme cet enfant était à l'extrêmité, je ne fis nulle difficulté de la baptiser. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le père et la mère demeurèrent trois jours dans mon Eglise pour commencer à se faire instruire; et obligés

de retourner dans leur Village, ils partirent avec une forte résolution de ne plus adorer que le vrai Dieu, et de revenir au plutôt recevoir les instructions nécessaires, pour se mettre en état d'être admis au saint Baptême.

Le père de la Catéchumène, grand dévot de *Routren*, informé du changement de sa fille, quoiqu'il fût à une grande journée du Village, partit sur l'heure pour la remettre, disait-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduite à la Pagode avec son mari. Je fus bientôt instruit de cette infidélité, et dans l'excès de douleur qu'elle me causa, je lui fis dire que si elle ne rétractait au plutôt une démarche si criminelle, pour ne rendre ses adorations qu'à l'Etre suprême, que je lui avais fait connaître, elle aurait tout à craindre pour sa fille. Mes remontrances furent inutiles; l'enfant, ainsi que je l'avais prédit, fut frappée à l'instant de son premier mal et mourut.

Assez près de ce Village était une veuve distinguée dans le pays, qui, depuis dix ans, souffrait de vives et continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, qui la rendaient incapable du moindre mouvement. Elle avait employé inutilement pour sa guérison tous les remèdes naturels; elle avait eu recours avec aussi peu de fruit aux Temples des plus fameuses Idoles. Ayant appris la guérison su-

bite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir; et au nom de Dieu qui avait rendu la santé à cette enfant, elle me pria de l'instruire des vérités qu'il fallait croire pour recevoir le Baptême. Elle demeura neuf jours dans l'Eglise, et à mesure qu'elle s'instruisait, elle se sentait soulagée de plus-en-plus : enfin, le dixième jour se voyant tout-a-fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne voulait plus adorer que le vrai Dieu, et partit pour aller publier parmi ses concitoyens l'insigne faveur qu'elle venait de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'Église, qu'elle ressentit les atteintes de ses premières douleurs, et qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau transporter dans l'Eglise, et dès qu'elle m'aperçut : « Ah! mon Père, s'écria-» t-elle, j'ai péché, il m'est échappé d'in-» voquer *Gangamma*, ne croyant pas que, » sans son secours, mon retour au Village » pût être heureux. » C'est la coutume des Indiens, lorsqu'ils commencent quelque action d'implorer l'assistance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adorait le Gange, et en portait le nom. La Déesse du Gange, selon les Poètes Indiens, est la femme de leur Dieu *Routren*.

Je consolai cette pauvre veuve, qui reconnaissait sa faute et la pleurait amèrement. « Réparons-la, ma fille, lui répondis-je, » par une foi vive, et par de sincères ado-

» rations du seul vrai Dieu, en qui vous » devez mettre uniquement votre con- » fiance. » Et en même-temps, moi et tous les Chrétiens qui se trouvaient dans l'Eglise, nous nous prosternâmes devant l'Image de Jésus-Christ, qui était sur l'Autel. « A » cette vue, serais-je la seule, s'écria-t-elle » en sanglotant, qui manquerais de rendre » mes hommages à mon Créateur et à mon » Libérateur ? » Au même instant elle se lève, se prosterne comme nous, et se relève sans aucun secours, et jouissant d'une pleine santé. Pénétrée de joie et de reconnaissance, elle s'en retourna à son Village, où j'espère que sa Foi ne sera point altérée par les persécutions auxquelles elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait paraître un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame, de vous édifier. Un soldat nouvellement baptisé, fut appelé par son Colonel pour un exercice qu'il fesait faire à ses troupes : il s'y rendit, et oublia de mettre son Chapelet au cou, comme il avait accoutumé de le faire, pour ne laisser ignorer à personne qu'il était Chrétien. Les soldats ne lui voyant pas ce signe de sa Religion, le raillèrent, comme s'il avait eu honte de le porter, et qu'il eût abandonné la Foi. Le soldat, sans répondre un mot, part pour sa maison, et revint avec sa femme et ses trois enfans, portant tous des Médailles et des Chapelets à leur cou. « Ca-

» marades, leur dit-il, voyez si ma famille
» rougit du nom de Chrétien; sachez que
» ce beau nom fait toute ma gloire, et que
» plutôt que de le ternir par une action
» indigne, je donnerais ma tête, celle de ma
» femme, de mes enfans, de mon père, de
» ma mère, et de tous mes parens et amis. »

Ce discours ayant été rapporté au Colonel, il fit venir le soldat, et le questionna sur la Doctrine qu'on lui avait enseignée; il lui fit réciter ses prières, et le fit interroger par un Brame qui était à sa suite en qualité de son *Gourou*. Ce soldat répondit d'une manière si juste et si plausible, que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne se croyait pas assez habile, demanda avec instance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours, parce qu'il amènerait avec lui le Catéchiste qui l'avait instruit, dont on serait bien autrement satisfait. « J'y consens, dit le Colonel en riant, et se » tournant vers le Brame : Vous êtes notre » Docteur, lui dit-il, je vous invite à cette » entrevue. »

Le soldat s'étant rendu au jour marqué chez le Colonel avec son Catéchiste, se fit annoncer. Le Brame, qui se défiait de ses forces, voulant éluder une pareille conversation, demanda de quelle Caste était celui qui prétendait entrer avec lui en dispute sur la Loi : on répondit qu'il était de la Caste Vellale, une des plus honorables qui soient

dans la Caste des *Choutres*. Le Brame lui fit dire qu'étant d'une Caste inférieure à la sienne, il ne lui était pas permis de s'asseoir même auprès de lui. Le soldat ne se contenta pas de cette réponse, mais s'adressant au Brame : « Puisque ce *Choutre*, lui » dit-il, n'est pas digne de votre conver- » sation, je vais chercher mon *Gourou* le » Saniassi-Romain. Dans quatre jours il sera » ici. Il n'est pas nécessaire, répondit le » Brame, je pourrai le voir et l'entretenir » dans un temps plus favorable. » Le soldat fit bien valoir ce refus du Brame, et il en triompha devant ses camarades Infidèles, comme d'une victoire qu'il avait remportée sur lui, à la honte de la Doctrine insensée dont il amusait un Peuple ignorant et crédule.

Les Brames sont, comme vous savez, Madame, la plus haute noblesse de ce Pays ; on peut dire même que c'est la plus ancienne et la plus sûre noblesse du monde ; car il est inouï qu'aucun de cette première Caste se soit jamais mésallié. Ils sont les dépositaires de la Loi, les *Gouroux*, ou les Prêtres des Dieux. Ils croiraient en effet s'avilir, s'ils s'entretenaient de Religion avec un homme de la Caste des *Choutres*. En voici un exemple assez récent : Un de nos Missionnaires s'entretenait avec un Brame qui l'était venu voir : la conversation tomba insensiblement sur la Religion. Le Missionnaire, qui ne savait pas encore bien la lan-

gue, se trouva embarrassé dans une occasion, où il ne pouvait pas assez bien expliquer sa pensée. Son Catéchiste, qui était *Choutre*, voyant son embarras, s'avisa de prendre la parole : Le Brame, en colère : « De quoi te mêles-tu, lui dit-il, d'oser » parler en notre présence ? Tais-toi, laisse » parler ton *Gourou* ; de quelque manière » qu'il s'exprime, il me fait plaisir ; quand » tu dirais la vérité, je ne voudrais pas l'en- » tendre de ta bouche. »

L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leur qualité et de leurs personnes est fondée sur ce qu'ils croient et qu'ils publient, qu'ils sont nés de la tête du Dieu *Brama*. Il y en a qui se prétendent Brama eux-mêmes. Du reste, voici comme ils distribuent la naissance au reste des hommes : Ils font naître leurs Rois des épaules de *Brama* ; c'est après eux la seconde Caste : les *Cometis* de ses cuisses, et c'est la troisième Caste ; et de ses pieds les *Choutres*, qui sont la quatrième Caste. Chacune de ces Castes en renferme plusieurs autres ; mais un homme d'une Caste inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une Caste supérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces Brames, qui se font semblables à leurs fausses Divinités, leur ressemblent parfaitement par leurs fourberies et par leurs déréglemens. Ils ont communément de l'esprit et du savoir ; il n'en est guères parmi eux qui ne

conviennent que la Loi que nous prêchons est sainte, et que la leur ne peut lui être comparée; mais l'attachement aux plaisirs de la vie, le respect humain, la coutume, l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissait que de raisonner et de convaincre pour convertir les Indiens, toute l'Inde serait bientôt Chrétienne.

Un Indien, respectable par son âge et par son rang, que je pressais un jour, plus fortement qu'à l'ordinaire, d'embrasser la Loi céleste, ainsi qu'il l'appelait, et dont il fesait souvent lui-même l'éloge : « Volontiers » je l'embrasserais, me répondit-il, si vous » pouviez empêcher les discours qu'on ne » manquera pas de tenir, sur ce qu'à mon » âge de soixante-seize ans je change de Re- » ligion. Pour moi, dit un Officier de guerre » qui était présent, si j'avais autant d'es- » prit que vous, et que je fusse convaincu, » comme vous me paraissez l'être, je ne ba- » lancerais pas un moment; il faut savoir » mépriser les frivoles discours du monde. » Puis m'adressant la parole : O Pénitent » Romain, me dit-il, je ne suis pas ca- » pable d'entrer dans tous ces raisonne- » mens : j'adore *Vistnou*, allumons du feu » dans une fosse, j'y ferai jeter un de mes » soldats *Vistnouvistes*; vous, faites-y jeter » un de vos Disciples; celui qui en sortira » sain et sauf, sans avoir été endommagé par » le feu, donnera une preuve certaine de la » plus grande puissance du Dieu qu'il adore. »

Ma réponse à une proposition si peu raisonnable, fut celle qu'on a accoutumé de faire à ceux qui voudraient tenter Dieu. « Cette épreuve, lui ajoutai-je, est d'autant » moins nécessaire, que Dieu daigne sou- » vent, par des prodiges, confirmer à vos » yeux les vérités saintes que nous vous » annonçons. Sur quoi je lui nommais une » personne qu'il connaissait ; allez la voir, » lui dis-je, et faites-vous raconter ce qui » lui est arrivé assez récemment. »

Cette personne, dont je lui parlais, est une dame Indienne qui, étant à l'extrémité, fit venir un de mes Catéchistes, et lui demanda le Baptême, comme un remède infaillible qui lui rendrait la santé. Le Catéchiste, après une courte instruction sur ce sacrement, et sur les obligations auxquelles il engage, la laissa avec un grand desir de le recevoir. Au moment, qu'après avoir été instruite, elle conçut ce saint desir, elle se trouva beaucoup mieux, et au bout de trois jours elle fut parfaitement guérie. Sa santé une fois rétablie, elle négligea d'accomplir sa promesse. Après quelques mois elle retomba dans sa première maladie : elle reconnut alors que Dieu la punissait pour avoir différé de recevoir le Baptême, et bien qu'elle fût d'une extrême faiblesse, elle se fit porter à l'Eglise. Je la trouvai dans un pressant danger de mort, et je ne crus pas pouvoir lui refuser cette grâce. Aussitôt, au grand étonnement de tous les assistans, ses forces

revinrent, son visage reprit couleur, elle se leva, et retourna de son pied à sa maison, s'appuyant seulement sur un de ceux qui l'avaient portée mourante à l'Eglise. Pendant trois mois aucune Néophyte ne fit paraître plus de piété, plus de constance et de zèle: sa vertu était une prédication perpétuelle de la Loi chrétienne.

Lorsque je citais cette guérison si extraordinaire à l'Officier dont je viens de parler, je n'aurais pas pu lui faire le même éloge de cette dame. Les continuelles persécutions qu'elle eut à souffrir dans sa famille, ébranlèrent enfin sa constance. On fit venir le Prêtre de la Divinité qu'elle adorait auparavant. Ce ministre du Démon lui ayant imposé pour pénitence de sa faute prétendue, une grosse aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du cou l'image du Sauveur qu'elle portait, et lui attacha le *Lingan*, figure infame du dieu *Routren*, qui donne le nom à toute la secte des *Linganistes*. Cette malheureuse dame devint par-là aussi payenne qu'elle l'était avant sa conversion; mais elle ne porta pas loin la peine de son apostasie. Sa maladie la reprit aussitôt et elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que, par un trait singulier de la divine Miséricorde envers elle, le Père Calmette, qui n'était jamais descendu du Nord, passa par mon Eglise, dont j'étais fort éloigné. La dame mourante, informée de son arrivée, le fit prier de la

venir voir. Aussitôt que le Père parut elle se leva, et en présence de son mari, et de tous ceux qui étaient présens, elle arracha le *Lingan* qu'on lui avait mis au cou, le jeta loin d'elle, détesta *Routren*, et fondant en larmes, demanda pardon à Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au Missionnaire, et peu après l'avoir achevée, elle mourut dans de grands sentimens de repentir, et d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux Fidèles, que des persécutions plus grandes qui viennent de la part des étrangers. Le Prince nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est cette Eglise, est tout-à-fait contraire à la Loi chrétienne, et elle est souvent l'objet de ses invectives. Il a déclaré infame un soldat et l'a chassé du service et de la Ville, par la seule raison qu'il écoutait les instructions qui se font à l'Eglise. J'ai cependant jusques dans sa Cour trois familles de Catéchumènes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrâce, et qui sont prêts à tout souffrir plutôt que d'abandonner la Foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince, passant par un Village de sa dépendance, vit plusieurs personnes assemblées autour d'un de mes Catéchistes, qui leur expliquait la Loi chrétienne. Il s'arrêta, et l'ayant appelé, il lui demanda qui il était, quelle était sa Caste, quel était son emploi, et de quoi traitait

traitait le livre qu'il tenait à la main. Le Catéchiste ayant satisfait à ses questions, le Brame prit le livre et le lut. Il tomba justement sur un endroit qui disait que les Dieux du pays n'étaient que de faibles hommes. « Voilà une rare Doctrine, dit le » Brame! je voudrais bien que vous entre- » prissiez de me le prouver. Monsieur, ré- » pondit le Catéchiste, il ne me serait pas » difficile de le faire, si vous me l'ordon- » niez. S'il ne tient qu'à cela; reprit le » Brame, je vous l'ordonne. » Le Catéchiste commença à réciter deux ou trois faits de la vie de *Vistnou*, c'était des vols, des meurtres, des adultères. Le Brame voulut détourner le discours; le Catéchiste, sans se laisser donner le change, le pressa davantage. Le Brame s'apercevant trop tard qu'il s'était engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de Brame, et ne sachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la Loi chrétienne. « Loi de *Pranguis*, dit-il, Loi de » misérables *Parias*, Loi infame. Permettez- » moi de le dire, répliqua le Catéchiste, » la Loi est sans tache: le soleil qui est éga- » lement adoré des Brames et des *Parias*, » ne doit point être appelé soleil de *Parias*, » quoique ceux-ci l'adorent ainsi que les » Brames. »

Cette comparaison irrita encore davantage le Brame, et il n'y répondit que par plusieurs coups de bâton dont il frappa le Caté-

chiste. Il lui porta entr'autres un coup sur la bouche, dont toutes ses dents furent ébranlées, et il le fit chasser du Village comme un *Parias*, avec défense à lui d'y reparaître, et aux habitans de lui donner jamais de retraite. « C'est ainsi, dit le » Brame, que pour la première fois il faut » traiter ces Prédicateurs d'une Loi nou- » velle qui renverse l'Etat, et qui détourne » les Peuples du culte de nos Dieux; et si » cela leur arrive une seconde fois, il faut » leur couper la tête, comme on fait dans » le Royaume de *Maissour*. Ce ne sont pas » là les maux que nous craignons, dit le » Catéchiste; au contraire, je regarde comme » un bonheur les mauvais traitemens que » vous me faites; et si dès aujourd'hui, sans » attendre à un autre temps, ma tête vous » est agréable, je vous l'offre en témoignage » des vérités que je prêche.

Lorsque mon Catéchiste, de retour à l'Eglise, me fit le détail de ce qu'il venait de souffrir, et que je vis son visage encore enflé et ses dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, et je l'embrassai tendrement. J'aurais fort souhaité d'avoir été à sa place; mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien souffrir pour Jésus-Christ, si ce n'est des mépris, des insultes, des injures, et de vaines menaces qu'on m'a faites quelquefois de m'arracher la langue, de me faire couper les pieds et fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur

qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant, pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits sans aucune raison à mon Catéchiste, et je lui en demandai justice. Il me fit réponse que le Brame, mécontent du service, s'était retiré hors de ses Etats : sur quoi je lui fis dire que, puisque cet Officier ne dépendait plus de lui il ne trouvât pas mauvais que je m'adressasse au Nabab de *Velour*, au pouvoir duquel il ne pouvait manquer d'être, en quelque lieu qu'il se fût retiré. Le Prince m'envoya un exprès pour me dire, qu'il ferait revenir son Intendant, et que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste maltraité, et qu'il examinerait cette affaire. Ils parurent l'un et l'autre en présence du Prince, et toutes choses ayant été mûrement examinées, le Conseil décida que l'Officier avait tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excuse au Catéchiste, et de lui donner du bétel en signe de réconciliation, d'estime et d'amitié ; ce qui fut exécuté.

Le surlendemain j'envoyai faire mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher et de faire prêcher librement dans ses Etats la Religion chrétienne. « Le *Saniassi*,
» répondit le Prince, a la permission qu'il
» demande ; il n'a rien à craindre : si quel-
» qu'un est désormais assez hardi pour lui

» faire de la peine, je saurai l'en punir » d'une manière exemplaire. Il peut s'assu- » rer de mon amitié. » Autant l'insulte faite à la Religion avait été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à *Toumandé*, où réside le Prince, la Loi de Dieu fut plus prêchée et plus annoncée aux grands, qu'elle ne l'avait été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objection que vous m'allez faire, et qui est toute naturelle. Est-il possible, me direz-vous, que ce Prince en ait agi si poliment avec vous, et qu'en même temps il soit si fort opposé au Christianisme ? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il est encore plus politique qu'ennemi de notre sainte Religion. Il est tributaire du Nabab, et il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de sa protection. Il y a peu de temps que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour administrer les derniers sacremens à un de ses Médecins, qui est né dans le Royaume de Canara. Malheureusement, quelque diligence que j'eusse faite, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimait tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les Chrétiens de sa Cour se rendissent sous les armes aux funérailles, avec un détachement de cavalerie et d'infanterie More. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de mousqueterie sur le tombeau, on distribua aux

pauvres de grosses aumônes pour le repos de l'ame du défunt.

Aussitôt que je fus arrivé dans ma petite maison à *Velour*, j'envoyai saluer le Nabab par les Brames qui m'avaient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour, et m'envoya le *battiam* : c'est la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de riz, une demi-mesure d'une sorte de pois du pays, du beurre et quatre pièces de monnaie de cuivre, fesant la valeur d'un sou, pour acheter du poivre, du sel et du bois. C'est la manière la plus honorable et la plus polie dont les grands reçoivent les étrangers. Je fus traité de la même manière pendant quinze jours que ce vice-Roi me fit rester à *Velour* pour terminer, selon les règles de la Loi chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il voulait me voir avant mon départ, et qu'il m'enverrait chercher.

Le lendemain matin vint un Officier de la Chambre avec un Ecuyer qui me fesait conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'écurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux Officiers, et de quatre de mes Disciples. Etant arrivé à la première porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la garde et par six soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me remirent à une seconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci me conduisirent

au travers d'une autre grande cour dans une longue galerie, où le Nabab était assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute sa Cour était debout sur les deux aîles de l'estrade. Je fus annoncé et précédé par un Officier qui tenait une baguette d'argent à la main, et qui me mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab m'ayant fait signe de monter, se leva, m'embrassa, et me prenant par la main, me fit asseoir auprès de lui. Je lui présentai quelques bagatelles que je fesais porter par un de mes Disciples; car ce serait manquer à la politesse, lorsqu'on visite un Grand, de ne lui pas offrir quelque chose. Il me fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs et les usages d'Europe. Mes réponses parurent le satisfaire; mais ce qui lui fit sur-tout plaisir, c'est que je lui parlais la langue More, qui est sa langue naturelle. Cependant l'heure de l'audience publique approchait. Il fit apporter dans un grand bassin d'argent du bétel, et m'en donna : c'est un présent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur estime et de leur amitié. Je le reçus, et le donnai à garder à un de mes Disciples. Vous savez sans doute, Madame, qu'on appelle bétel les feuilles d'un certain arbrisseau odoriférant, que mangent les Indiens, et qui est pour eux un grand régal.

Ce Seigneur Musulman a une estime singulière pour les Chrétiens; il en a une com-

pagnie de vingt-cinq hommes, qui font tour-à-tour la garde au Palais. La Religion persécutée trouve toujours en sa personne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans ses troupes un grand nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les Dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un chef Chrétien, sage et prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les Chrétiens de l'armée, leur dit la prière, leur donne des avis, et impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchiste d'armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un trait remarquable, arrivé dans la dernière campagne qu'on a faite sur les frontières du Royaume de Tanjaour.

Un détachement de l'armée More fut envoyé pour piller, et brûler un Village des ennemis. A cette nouvelle, la plupart des habitans songèrent à prendre la fuite; une femme, du nombre des fuyards, fut arrêtée par un soldat More, qui, après lui avoir arraché son collier et ses bracelets, qu'elle ne voulait point donner, levait déjà le sabre pour la tuer. Cette pauvre femme se jetant à genoux: « La vie, s'écria-t-elle! je vous » la demande au nom du vrai Dieu que » j'adore. » Un soldat Chrétien, qui était de ce détachement, jugeant que cette femme était Chrétienne: « Arrête, camarade, dit-il

» au soldat More ; grâce pour un moment,
» ne frappe pas encore. Il s'avance, et de-
» mande à cette femme si elle était Chré-
» tienne. Oui, dit-elle, je suis Chrétienne ;
» au nom de Dieu, accordez-moi la vie. Ne
» craignez rien, lui répondit le soldat, je
» suis pareillement Chrétien. » Et aussitôt il lui fit rendre son collier et ses bracelets. Cette pauvre femme, quoique transportée de joie, avait encore une autre inquiétude. « Hé ! que deviendra, s'écria-t-elle, l'Église
» que nous avons dans le Village ? Notre
» Père n'y est pas. » Au même instant le soldat Chrétien recommanda cette femme à son camarade, retourna au camp, va droit à la tente du Général, et lui demande sa protection pour une Eglise de Chrétiens. Ce Général, qui ne nous est pas moins affectionné que le Nabab de *Velour*, envoya promptement arborer son pavillon à l'Eglise ; cela fut fait avant que le détachement arrivât au Village. Ainsi il n'y eut, dans ce lieu-là, que l'Eglise qui fut sauvée du pillage et de l'incendie.

Ce même Général More fit délivrer, il y a deux ans, un de nos Missionnaires qui avait été fait prisonnier de guerre par un parti, dans le Royaume de *Trichirapali* ; et en dernier lieu, il a appaisé une violente persécution que le Roi de Tanjaour avait excitée contre les Chrétiens. Le Père Beski, qui se trouva alors le plus près de l'armée, alla l'en remercier, et il en fut reçu avec les

plus grandes marques de distinction. Il sera dans la suite fort important d'apprendre la langue More, pour cultiver l'amitié dont ces Seigneurs Mahométans nous honorent. Vous ne sauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré.

L'extrême misère qui, depuis deux ans, a été générale dans tout le Carnate, nous a enlevé un grand nombre d'anciens Chrétiens. Pendant ces deux années-là, il n'est pas tombé une seule goutte de pluie ; les puits, les étangs, plusieurs rivières même ont été à sec ; le riz et tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes, et rien n'était plus commun parmi ce pauvre Peuple, que de passer un et deux jours sans rien manger. Des familles entières, abandonnant leur demeure ordinaire, allaient dans les bois pour se nourrir, comme les animaux, de fruits sauvages, de feuilles d'arbres, d'herbes, et de racines. Ceux qui avaient des enfans, les vendaient pour une mesure de riz ; d'autres, qui ne trouvaient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoisonnaient pour abréger leurs souffrances. Un père de famille vint me trouver un jour : « Nous mourrons de faim, me dit-il ; ou » donnez-nous de quoi manger, ou je vais » empoisonner ma femme, mes cinq enfans, » et ensuite je m'empoisonnerai moi-même. » Vous jugez bien que dans une occasion pareille, on sacrifie jusqu'à ses propres besoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons

eu qu'une seule consolation, c'est de donner le saint Baptême à une infinité d'enfans de parens infidèles. Le jour de sainte Hyacinthe, qui était votre fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, et qui prie maintenant pour vous.

Arear est une grande Ville où la famine fesait les plus grands ravages, et c'est aussi le lieu où l'on priait avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, c'est-à-dire, de pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, et traînant une chaîne pareille qu'il avait aux pieds, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa Cour, tous dans le même équipage, se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour obtenir de la pluie au nom du Prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles, et la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque temps après un fameux pénitent Gentil que les Infidèles regardaient comme un homme à miracles, se mit tout le corps en sang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé, en présence de tout le Peuple, et promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin, quatre mois après un chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au cou, bien résolu de demeurer en cet état jusqu'à ce que la pluie fut venue. Il passa ainsi deux jours et deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophète, qu'il devait

accorder de la pluie, et qu'il y allait de sa gloire. Enfin, il perdit patience, et le troisième jour il se fit déterrer, sans qu'il fût tombé une seule goutte de pluie, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance.

Comme les besoins de nos Eglises, et de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs et fréquens voyages, vous jugez assez, Madame, combien nous avons eu à souffrir durant de si étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui est si ardent de lui-même. J'ai changé jusqu'à trois fois de peau ; elle tombait par lambeaux à-peu-près comme elle tombe aux vieux serpens ; ce qui me fesait de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenait n'était pas plus noire que la première ; la couleur blanche, comme vous savez, n'est pas favorable en ce pays-ci, à cause de l'idée de *Pranguis* que ces Peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyions heureux, et elle nous paraissait excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pu rien prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un arbre, après avoir allumé du feu, pour écarter les tigres, les ours, et les autres bêtes féroces. Malheureusement le feu s'éteignit pendant notre sommeil, et nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchait de nous. Le bruit que nous fîmes, et le grand feu que nous allumâmes promp-

tement, l'éloignèrent, mais vous pensez bien qu'il ne nous fut pas possible de fermer les yeux le reste de la nuit.

Il y a, Madame, une Providence particulière de Dieu sur les Missionnaires, qui les préserve, et de la dent du tigre, et de la morsure des serpens, qu'on trouve en quantité dans ce pays-ci. C'est ce que plusieurs fois j'ai éprouvé moi-même. Un jour que vers midi j'étais extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me reposai sous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un oiseau qui se battait sur cet arbre avec un serpent. Le serpent, mis en fuite, descend de l'arbre, et s'élance sur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il était long de quatre pieds, et parfaitement vert. Cette sorte de serpent se tient ordinairement sur les arbres, et ne s'attache qu'aux yeux des passans, sur lesquels il se jette.

Une autre fois il ne s'en fallut presque rien que je ne fusse piqué d'une couleuvre, qui s'était glissée le soir dans ma chambre, sans que je m'en fusse aperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit sur moi, pendant que je dormais, me réveilla, et je la jetai fort loin. J'allumai aussitôt du feu, et j'appelai un de mes Disciples, qui m'aida à la tuer. Ce qui me surprit, c'est qu'elle se défendait également des deux extrêmités du corps, sans qu'il nous fût possible de distinguer la tête de la queue.

Le lendemain je l'examinai à mon aise, et je me convainquis, par mes propres yeux, d'une vérité dont j'avais toujours douté, savoir, qu'il y eût des serpens à deux têtes. Celui-ci en avait réellement deux, dont les morsures sont également mortelles. De la première, qui est la mieux formée, il mord; et la seconde, qui n'a point de dents comme la première, est armée d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros serpent que j'aie encore vu, c'est le serpent d'une Pagode, qui est aussi gros que le corps d'un homme, et long à proportion de sa grosseur. On a accoutumé de lui offrir, sur un petit tertre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs, et autres choses semblables qu'il dévore à l'instant. Quand il est bien repu de ces offrandes, il se retire dans le bois voisin, qui lui est consacré. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se dressa de la hauteur de deux coudées; et toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son cou, et poussa d'affreux sifflemens. Je fis le signe de la croix, et me retirai bien vîte. Ce serpent est le Dieu particulier qu'on adore dans cette Pagode. Les uns croient qu'il soutient et porte le monde sur sa tête, d'autres se sont imaginés que c'est sur lui qu'est couché *Vistnou*, et porté dans la mer de lait. A ce seul trait, connaissez, Madame, dans quelles profondes ténèbres sont ensevelis ces pauvres Peuples, au salut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'a fait paraître un de nos Catéchumènes, et qui a rendu la Religion vénérable aux Infidèles même. Il y avait quelque temps qu'il venait assidument à l'Eglise, lui et sa famille, pour se faire instruire, et se disposer au Baptême. On le dénonça au chef de son Village; celui-ci l'ayant fait venir, lui demanda s'il était vrai qu'il eût dessein d'abandonner la Loi de ses Pères pour adorer un Dieu étranger. Le Catéchumène répondit ingénument qu'il ne voulait plus vivre sous l'empire du Démon, et que l'Etre suprême, qu'il adorait, était le créateur de tout l'univers, et le seul maître à qui nous devions nos hommages. Le chef irrité de cette réponse, après bien des menaces, fit venir le *Gourou* pour le ramener avec douceur au culte des Idoles. Le *Gourou* n'ayant pu tant soit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison serait murée; on le déclara déchu de sa Caste, on lui attacha sur le dos une pierre très-pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures au milieu de la rue, et au plus fort de la chaleur, après quoi on le chassa hors du Village.

Ayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes Catéchistes pour fortifier le Catéchumène, et faire des remontrances de ma part au chef du Village. Comme ces remon rances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gouverneur More de qui dépendait le Village,

avec un détail de toutes les violences qu'on y avait exercées. Le Gouverneur cita à son tribunal, et le chef du Village, et le Pandaran (c'est le nom du Catéchumène). Le premier s'y rendit accompagné des habitans les plus mutins, et de plus de cinquante Andis, qui sont des Religieux Indiens, ennemis déclarés de la Religion. Le second y alla, accompagné de mon Catéchiste, qui n'avait garde de l'abandonner. Aussitôt qu'ils parurent : « Si le Pandaran, dit le Gouverneur, mérite d'être dégradé, je ne m'y oppose point ; mais il est juste de l'écouter, qu'il dise ses raisons, et vous direz les vôtres. » On y consentit de part et d'autre.

Le *Gourou* commença le premier, et après avoir fait l'éloge de *Brama*, *Vistnou*, et sur-tout de *Routren*, qui était sa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvait abandonner le culte de *Routren*, sans contrevenir aux Lois les plus anciennes et les plus inviolables du Pays ; et que celui qui devenait coupable d'un si grand crime méritait d'être dégradé, privé de ses biens, et banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des Infidèles. Le Catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il exposa les principaux caractères de la Divinité, et il montra qu'aucun de ces caractères ne pouvait convenir à *Routren*, et qu'ils ne convenaient tous qu'à l'Etre suprême adoré des Chrétiens. Sur quoi le

Gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran, si c'était-là le Dieu qu'il adorait. « Oui répondit le Catéchumène, c'est cet » unique vrai Dieu que j'adore depuis un » mois que j'ai le bonheur de le connaître; » *Routren* n'est qu'un homme qui s'est rendu » infame par ses crimes. Le *Gourou* vient » de faire son éloge : peut-il nier ce que nos » histoires nous racontent de sa naissance; » de sa mère nommée *Parachatti*; de *Brama* » son frère aîné, auquel il coupa la tête; » du repentir qu'il eut de son fratricide; de » sa retraite dans un désert pour en faire » pénitence, et où cependant il commit les » plus grandes abominations et de toutes les » espèces ? »

Le *Gourou* et les *Andis* voyant qu'il allait découvrir bien des mystères d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris et par les injures dont ils l'accablèrent. Le Gouverneur, qui reconnaissait le vrai Dieu aux traits dont le Catéchiste l'avait dépeint, et qui, d'ailleurs, selon les principes de sa Loi, révérait Jésus-Christ comme un grand Prophète, imposa silence à ces mutins; après quoi, de concert avec ses Officiers, il prononça que le Pandaran méritait les plus grands éloges d'avoir abandonné *Routren* pour adorer le vrai Dieu, et qu'ainsi il devait être maintenu dans tous ses biens et dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis et les autres Gentils qui attendaient au-dehors quelle

serait l'issue de cette dispute. Ils demandèrent une nouvelle conférence, à laquelle ils feraient venir le grand Gourou de *Tirounamaley* : elle leur fut accordée, et mon Catéchiste m'en fit informer aussitôt. Je lui mandai de faire savoir à tout le monde qu'il y a long-temps que je souhaitais une pareille entrevue avec un homme d'une si grande réputation, et que je me rendrais au Palais du Gouverneur dès qu'il y serait arrivé. Le grand *Gourou* ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparaître, sur ce que le Gouverneur avait montré trop de partialité, et me fit dire qu'il m'appelait au Tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avais toute ma confiance en Dieu, je ne redoutai point ce Tribunal infidèle; je fis réponse qu'il n'avait qu'à me marquer le jour, et que je m'y trouverais ponctuellement.

La dignité de grand *Gourou* est la plus grande qui soit dans la Religion païenne. C'est lui qui nomme et établit les Gouroux subalternes; il décide en dernier ressort des affaires de la Religion. Son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa Secte des avis et des instructions : sa juridiction pour le spirituel s'étend à toute une Province : il a des revenus très-considérables, et les Peuples ont pour lui un respect qui va jusqu'à la vénération; on s'estime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente; s'il donne

lui-même à un de ses Disciples la feuille sur laquelle il mange, c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

Tel est le grand *Gourou* qui m'avait fait proposer une conférence au Tribunal du Roi de *Gingi*, et qui n'y pensa plus, quand il sut que j'acceptais ses offres. Ce refus a été un sujet de triomphe pour nos Chrétiens, et a fort décrédité le grand *Gourou* dans l'esprit des Infidèles. Deux familles Idolâtres de ce Village sont déjà venues à l'Eglise pour écouter les instructions et se préparer au Baptême. Il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand *Gourou*, fut d'ordonner qu'on retirât le *Lingan* du Catéchumène, de crainte qu'il ne fût profané. Ce *Lingan*, comme je l'ai déjà dit, est une figure infame du Dieu *Routren* : ses dévots le portent pendu au cou dans une petite boite d'argent. S'ils venaient à le perdre, de quelque manière que ce soit, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes et d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le reste de leurs jours. Les *Andis* ayant donc demandé le *Lingan* à notre Prosélyte, il répondit qu'il l'avait jeté dans la rivière. A ces mots, les *Andis* se frappèrent la poitrine, se jetèrent par terre, se vautrant dans la poussière, et criant de toutes leurs forces que ce malheureux avait déshonoré *Routren*, et qu'il méritait la mort. La femme du Catéchumène, qui craignait

que dans ce transport de fureur, on ne se jetât sur son mari, et qu'on ne le mît en pièces, appela promptement quelques soldats Chrétiens de la suite du Gouverneur, qui gardèrent sa maison, et en écartèrent ces furieux.

Le Gouverneur, informé peu après de ce tumulte, envoya quatre soldats pour lui amener le Chef du Village, auquel il ne donna que deux heures pour chasser tous les *Andis* hors de la banlieue, avec ordre de laisser au *Pandaran* la liberté entière de professer sa Religion, lui ajoutant que s'il entendait parler encore de cette affaire, il le ferait châtier sévèrement, lui et tous ceux qui auraient l'insolence de contrevenir à ses ordres. Les *Andis* se retirèrent, et le *Pandaran* demeura tranquille. Il vient souvent à l'Eglise avec tous ceux de sa famille, et je compte leur administrer le Baptême dans peu de jours. Tout étant ainsi appaisé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avait honorés; il me fit assurer de son amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occasions où il pourrait me faire plaisir.

Quelque temps après je partis pour une autre Eglise, qui est à *Courtempeiti.* Il me fallut passer par *Tirounamaley*, c'est-à-dire, la sainte Montagne, une des plus anciennes et des plus fameuses Villes de cette Péninsule, où j'eus la curiosité de voir le Temple, dont les Indiens racontent tant de

merveilles. Ce Temple ressemble à une Citadelle ; il est environné de fossés et d'une forte muraille de pierres de taille, et a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme est carrée ; chaque angle est flanqué d'une tour carrée prodigieusement haute. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux ; elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins par quatre taureaux, et surmontées de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des Dieux et plusieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'Orient, sur laquelle est une cinquième tour plus belle que les autres, et chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de *Vistnou*, parce qu'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse Divinité. Il vous faut dire, Madame, que, selon la Théologie indienne, remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu *Vistnou* s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois : 1.° en poisson ; 2.° en tortue ; 3.° en cochon ; 4.° en homme-lion, ensorte que la moitié inférieure du corps est lion, et la partie supérieure est homme ; 5.° en Brame ; 6.° 7.° et 8.° en un Roi nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure ; 9.° en un Héros nommé *Chrisnen*.

La salle, qui est sous cette tour de *Vistnou*, sert de corps-de-garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des étrangers de considération se présentent, on leur fait l'honneur de leur donner un soldat et un gardien du Temple, qui les conduit par-tout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du Temple, qui a soixante pieds de hauteur, et est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches on a placé de distance en distance des statues des Dieux. La longueur du Temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soutenue de deux rangs de piliers chargés des histoires de *Brama* : les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices et des danses fort immodestes. Le fond du Temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est posée une Déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir entre les colonnes une statue de *Routren*, d'une taille gigantesque, qui est debout, tenant de la main droite un sabre nu, ayant des yeux étincellans et un air terrible : aussi l'appelle-t-on le Dieu destructeur. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du Temple, sur un piédestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui est d'une grandeur naturelle,

est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'est, à mon goût, la figure la plus régulière et la plus hardie que j'aie vue dans ce lieu-là, et elle me surprit véritablement; tout le reste me parut peu naturel, gêné et sans vie.

En sortant du Temple, on trouve du côté du Sud une belle esplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand étang plus long que large; on y descend par de grandes rampes : c'est là que les Brames, avant la prière et les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent se laver et se purifier. A l'Ouest du Temple, et à une égale distance de l'étang, on trouve une espèce de petite Chapelle, où l'on a six marches à monter : mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le Brame, qui était à la porte de la Chapelle, voyant que je me dispensais de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, et en ferma la porte. « O *Saniassi*, me dit alors celui » qui m'accompagnait, vous êtes un Pénitent, vous n'avez point de souillure; mais » personne ne peut entrer dans ce saint lieu » sans s'être bien purifié auparavant; daignez quitter vos soques, et arroser seulement la plante de vos pieds pour donner » l'exemple. Quand vous serez entré, vous » n'aurez plus qu'à vous prosterner devant » *Routren*, et soyez sûr que ce Dieu vous » sera favorable. » J'étais le seul qui por-

tais par-tout ma chaussure de bois, en qualité de Pénitent ; les autres par respect marchaient nu-pieds, selon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un particulier un peu considérable. Je répondis à mon conducteur, qu'un Dieu de pierre n'était pas le mien, que je n'adorais que le vrai Dieu, le Créateur et le Maître souverain de toutes choses; et par manière de conversation, je lui expliquai les grandeurs et les perfections de cet Etre suprême.

Nous tournâmes ensuite sur la droite au Nord ; une place élevée de la longueur de l'étang, qui est au Midi, fait un point de vue admirable. C'est une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, et plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonnes ; chacune est d'une seule pierre haute de vingt pieds ; elles sont toutes ouvragées, et l'on y voit représentés des combats de Dieux avec des Géans, et divers jeux de Dieux et de Déesses : le travail en est immense. C'est là que les Pélerins, qui viennent de toute l'Inde visiter ce Temple célèbre, se retirent en partie durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui règne jusqu'à la muraille de l'Est. C'est là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniassis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Musiciens, de Chanteuses et de Danseuses, filles fort au-

dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant, par honneur, filles du Temple ou filles des Dieux. Il leur arriva l'année passée une assez plaisante histoire, que je vais vous raconter, et qui vous divertira.

Le Gouverneur More de cette Ville fit dire à ces filles qu'il avait une fête à donner tel jour qu'il leur marqua; qu'il souhaitait qu'elles s'y trouvassent, et qu'elles en feraient tout l'agrément, pourvu qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; et que s'il était content d'elles, il saurait bien leur en témoigner sa reconnaissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits et leurs parures les plus superbes; chaînes d'or, colliers, pendans d'oreilles, bagues, bracelets de diamans et de perles, et tout ce qu'elles avaient d'ornemens les plus riches et les plus précieux; rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini et qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, et qu'elles s'attendaient à recevoir de magnifiques présens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre salle, où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses Officiers, et ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté; « Vous avez bien dansé, Mesdames, leur dit-» il, et vous danserez encore mieux et plus » légèrement, lorsque vous serez déchargées » de tout ce poids d'ornemens inutiles. Met-» tez, chacune à votre rang, tout ce vain attirail

» attirail sur cette table. Et s'adressant à » la première : vous, Madame, qui êtes la » plus ancienne, lui dit-il, commencez la » première : » elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, et on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres ; après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Les Mores, qui regardent les Gentils comme leurs esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occasion : l'Alcoran leur donne ce pouvoir dans les Pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Après avoir satisfait ma curiosité à *Tirounamalcy*, je me rendis à *Courtempetti*, où l'on m'attendait avec impatience. J'appris, en y arrivant, un trait tout récent de fermeté d'un de mes Néophytes. C'est un habile Sculpteur : et comme l'on venait de bâtir dans une Peuplade voisine un nouveau Temple dédié à la célèbre Couleuvre, qui, selon les Indiens, porte le monde sur sa tête, on le fit venir pour sculpter cette Couleuvre sur une pierre. Le Chrétien répondit qu'il ne le pouvait pas. On le fit expliquer, et il dit clairement que la Religion chrétienne qu'il avait embrassée, ne lui permettait pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduisit au Seigneur Gentil, Brame de Caste, et Intendant du Pays, qui lui en donna un ordre exprès, sous peine d'être puni de cinquante coups de *chabouc* : c'est un grand fouet de cuir, dont on châtie les cri-

minels. « Vous ferez ce que vous jugerez à » propos, répondit le Néophyte, mais vous » n'obtiendrez jamais de moi que je grave » la figure d'une bête, qu'on a dessein d'ado- » rer à la place du vrai Dieu. » Cette réponse irrita fort le Brame; il fit attacher le Néophyte à un poteau, et on lui avait déjà donné quelques coups, lorsqu'un Officier s'approchant du Brame, lui dit à l'oreille, mais d'un ton assez haut pour qu'on pût l'entendre, que ce Sculpteur était Disciple du Saniassi-Romain qui est à Velour, et que le Nabab considère. A ces paroles le Brame fit signe à ceux qui frappaient de s'arrêter, et voulant faire croire que c'était pour tout autre sujet qu'il fesait châtier le Néophyte: « Apprends, mon ami, lui dit-il, à me » respecter, et à porter tes deux mains sur » la tête pour me saluer quand tu parais » devant moi; puis il le fit détacher du po- » teau, et le congédia. »

Le Néophyte se retirait plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ, lorsque le Brame, qui, depuis que l'Officier lui avait parlé, était devenu tout rêveur, le fit rappeler. « Mon ami, lui dit- » il, puisque vous avez de la peine à faire » ce que je vous ordonnais, je ne veux pas » vous y forcer: recevez le bétel que je vous » donne en signe de mon amitié. Je n'aime » point qu'on sorte mécontent d'auprès de » moi: n'êtes-vous point fâché? Non, Sei- » gneur, répondit le Néophyte, en sou-

» riant, et pour preuve que je vous dis
» vrai, c'est que je ne me plaindrai pas
» à mon Gourou du mauvais traitement que
» j'ai reçu par vos ordres.» On trouva cette réponse aussi ingénieuse pour la conjoncture présente, qu'elle était Chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour que je fis à *Courtempetti*, je fus appelé à Velour pour administrer les derniers Sacremens à un malade. Quoique le Nabab nous protège, nous n'entrons guère dans cette Ville que la nuit, et avec précaution. Dès que je fus arrivé dans ma petite maison, j'en fis avertir les Chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même, et j'entendis leurs confessions jusqu'à minuit, que j'allai me reposer sur une natte de jonc, qui est notre lit ordinaire, dans le dessein de dire la Messe à trois heures, pour renvoyer tous les Chrétiens avant le jour. A peine eus-je dormi une heure, que je me réveillai en sursaut, et j'eus la pensée d'aller visiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, et je le trouvai très-mal. Ayant éveillé ceux qui dormaient à ses côtés, je commençai promptement la Messe, et après la Communion, je lui donnai le saint Viatique, qu'il reçut avec une parfaite connaissance, et avec de grands sentimens de piété. A la fin de ma Messe il expira. Nous bénîmes tous ensemble le Seigneur, d'une mort qui paraissait marquée au sceau d'une Providence si particulière.

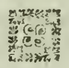
Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, m'incommodèrent si fort, que mes Supérieurs jugèrent à propos de me rappeler à Pondichery pour un peu de temps, afin de rétablir ma santé. Dieu avait ses vues dans ce voyage qu'on m'obligeait de faire à la côte, et je l'ai toujours regardé comme un nouveau trait de la divine Providence sur le salut d'un jeune Mahométan, Officier distingué de la Cour du Nabab, et homme de beaucoup d'esprit; il était depuis quelques jours à Pondichery. Ayant appris, je ne sais comment, que je savais la langue Indoustane, il vint me voir, et cette première visite fut suivie de plusieurs autres, où il me fesait toujours plusieurs questions sur la Religion chrétienne, et où, dans mes réponses, je ne manquais pas de glisser mes réflexions sur les rêveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu-à-peu dans des disputes réglées, mais tranquilles, telles qu'on doit les avoir, sur-tout avec les Mahométans. Je fus fort surpris qu'un jour à la fin de notre conversation, il se jeta tout-à-coup à mes pieds, et versant un torrent de larmes : « Vous » êtes, me dit-il, le Saniassi à qui le Dieu » tout-puissant m'envoie. Je le relevai, en » lui disant : que prétendez-vous faire, Al- » manzor? (c'était son nom) Il fut un mo- » ment sans me répondre; puis après avoir » essuyé ses pleurs: une nuit, me dit-il, » que je dormais tranquillement, je fus

» soudainement réveillé par une voix que
» j'entendis, et qui me disait très-distinc-
» tement : tu es dans l'erreur, cherche la
» vérité, et tu la trouveras ; les Pénitens
» qui te l'enseigneront ne sont pas éloignés.
» Je ne pus fermer l'œil le reste de la nuit.
» J'allai de grand matin à la Mosquée ; j'y
» fis ma prière avec plus de ferveur qu'à
» l'ordinaire, pour écarter les pensées qui
» me tourmentaient. La nuit suivante je crus
» entendre la même voix et les mêmes pa-
» roles, ce qui arriva encore la troisième
» nuit. Depuis ce temps-là, c'est-à-dire,
» depuis trois ans, je n'ai pas goûté un mo-
» ment de plaisir ; je me suis informé des
» différentes Religions du Pays ; je les ai
» examinées attentivement, et elles m'ont
» paru toutes fausses et absurdes, à la ré-
» serve de la Religion de Jésus-Christ, que
» je crois être la seule véritable. Dès ce mo-
» ment je renonce à Mahomet, je crois à
» Jésus-Christ le Fils de Dieu mon divin
» Maître ; en un mot, je suis Chrétien. »

Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon étonnement : il fut encore plus grand dans la suite. En six jours de temps le Prosélyte apprit les prières et l'explication des vérités de la Foi, que je lui donnai en langue Indoustane. On ne pouvait le retirer de l'Eglise, où il passait presque toute la journée, et quand je lui représentais qu'il y avait des précautions à prendre : « que craignez-
» vous donc pour moi, me répondait-il ? je

» suis prêt à donner ma tête pour la dé-
» fense de ma foi. » Je louai sa fermeté ; mais je lui fis entendre que Dieu demandait de lui un autre sacrifice, qui ne lui serait pas moins agréable ; « c'est, lui dis-je, de quit-
» ter ce Pays-ci, où vous ne pouvez rester
» sans que votre conversion n'éclate, ce qui
» exposerait notre sainte Religion à une per-
» sécution certaine de la part du Nabab.
» Je pars dès demain, me dit-il, si vous le
» voulez. » Après l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'il eut tout le temps de mettre ordre à ses affaires, il prit l'habit d'un habitant de Carnate, pour n'être point reconnu, et il partit avec un Chrétien de confiance, qui le conduisit à Goa. Nos Pères Portugais, qui lui ont donné le saint Baptême, en font les plus grands éloges. Il est content et il y mène une vie exemplaire. Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous demander la continuation de vos bontés et de vos prières pour moi et pour nos chers Néophytes.

Je suis avec une respectueuse reconnaissance, etc.



LETTRE

Du Père Pons, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Du Halde, de la même Compagnie.

A Careical, sur la côte de Tanjaour, aux Indes Orientales, ce 23 Novembre 1740.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

Il n'est pas aussi aisé qu'on pourrait se l'imaginer en Europe, d'acquérir une connaissance certaine de la science de ces peuples Gentils, au milieu desquels nous vivons, et qui sont l'objet de notre zèle. Vous en jugerez par cet essai que j'ai l'honneur de vous envoyer Il contient quelques particularités de la Littérature indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, et qui, à ce que je pense, feront mieux connaître les Bracmanes anciens et modernes qu'on ne les a connus jusqu'ici.

I.

Les Bracmanes ont été dans tous les temps les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi

les *Parias*, qui probablement ont été les premiers habitans de ces Cantons, on trouve une Caste nommée des *Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Bracmanes ; en effet ils se mêlent encore d'astronomie et d'astrologie, et l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs, les Bracmanes ont toujours été, et sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage : ils descendent des sept illustres Pénitens qui se sont multipliés à l'infini, et qui, des Provinces septentrionales situées entre le mont *Hima* et la *Jamoune* (c'est la rivière de Dely) et bornée au Midi par le Gange jusqu'à *Patna*, se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage ; et un Bracmane qui veut vivre selon sa règle, ne doit s'occuper que de la Religion et de l'étude ; mais ils sont tombés peu-à-peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable Caste des *Rajas* ou *Raje-Poutres*, peuvent être instruits dans les sciences par des Bracmanes, mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres Castes, auxquelles on peut seulement communiquer certains poëmes, la grammaire, la poétique, et des sentences morales. Les sciences et les beaux arts, qui ont été cultivés avec tant de gloire et de succès par les Grecs et les Romains, ont

fleuri pareillement dans l'Inde, et toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes. Ce sont évidemment les Braemanes, et sur-tout ceux qui, parmi eux, renoncent au monde, et se font *Saniassi*.

I I.

La Grammaire des Braemanes peut être mise au rang des plus belles sciences ; jamais l'analyse et la synthèse ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paraît que cette langue si admirable par son harmonie, son abondance et son énergie, était autrefois la langue vivante dans les Pays habités par les premiers Braemanes. Après bien des siècles elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun, de sorte que le langage des anciens *Richi* ou Pénitens, dans les *Vedam* ou livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne savent que le *Samskret* fixé par les Grammaires.

Plusieurs siècles après l'âge des *Richi*, de grands Philosophes s'étudièrent à en conserver la connaissance, telle qu'on l'avait de leur temps, qui était, à ce qu'il me semble, l'âge de l'ancienne poésie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de Grammaire ; c'est le *Sarasvat*, ouvrage digne de *Sarasvadi*, qui est, selon les Indiens, la Déesse de la parole, et la parole même.

Quoique ce soit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania*, aidé du *Sarasvat*, composa un ouvrage immense des règles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadisvar*; et c'est cette Grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai, il y a deux ans, et qui vous aura sans doute été communiquée; *Kalap* en composa une plus propre aux sciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs; la gloire de l'invention est principalement due à *Anoubhout*.

Il est étonnant que l'esprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces Grammaires; les Auteurs y ont réduit par l'analyse la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne sont par eux-mêmes d'aucun usage; ils ne signifient proprement rien, ils ont seulement rapport à une idée, par exemple *Kru* à l'idée d'action. Les élémens secondaires qui affectent le primitif, sont les terminaisons qui le fixent à être nom ou verbe; celles selon lesquelles il doit se décliner ou conjuguer un certain nombre de syllabes à placer entre l'élément primitif et les terminaisons, quelques propositions, etc. A l'approche des élémens secondaires le primitif change souvent de figure; *Kru*, par exemple, devient, selon ce qui lui est ajouté, *Kar*, *Kar*, *Kri*,

Kir, *etc.* La synthèse réunit et combine tous ces élémens et en forme une variété infinie de termes d'usage.

Ce sont les règles de cette union et de cette combinaison des élémens que la Grammaire enseigne, de sorte qu'un simple écolier, qui ne saurait rien que la Grammaire, peut en opérant, selon les règles; sur une racine ou élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *Samskrets*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue, car *Samskret* signifie synthétique ou composé.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini la signification des termes, quoiqu'ils conservent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été nécessaire de déterminer le sens par des Dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits sur différentes méthodes. Celui qui est le plus en usage, composé par *Amarasimha*, est rangé à-peu-près selon la méthode qu'a suivie l'auteur de l'*Indiculus Universalis*. Le Dictionnaire intitulé *Visvâbhidhânam*, est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercherait envain par-tout ailleurs. Cela a été nécessaire pour conserver aux sciences un air de mystère, tellement affecté aux Bracmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vul-

gaire, ils ont enveloppé sous des termes mystérieux les choses les plus communes.

III.

Les traités de la versification et de la poésie sont en grand nombre. Le petit abrégé des règles que j'en ai fait, et que j'envoyai l'année dernière pour vous être communiqué, me dispense d'en rien dire ici à l'égard de la grande poésie, ou des poëmes de différentes espèces, la nature étant la même partout, les règles sont aussi à-peu-près les mêmes. L'unité d'action est moins observée dans leurs *Pourânam* et autres poëmes, qu'elle ne l'est en particulier dans Homère et dans Virgile. J'ai pourtant vu quelques poëmes, et entr'autres le *d'Harmapouranam*, où l'on garde plus scrupuleusement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes et les Persans ont si souvent traduites en leur langue, sont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers et composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, et l'art de bien discourir y a été moins cultivé; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté, et des ornemens de l'élocution, les *Bracmanes* ont un grand nombre de livres qui en contiennent les préceptes, et qui font une science à part, qu'on nomme *Alankârachâstram* : science de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, et les *Bracmanes* s'y sont conformés pour leur intérêt particulier; cependant je ne doute pas que dans les Palais des Princes, il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs ancêtres, sur-tout dans l'Indoustan, où les Princes sont plus puissans et Raje-Poutres de Caste. Il y a même dans le Nord plusieurs livres qu'on appelle *Naták*, qui, à ce que des Bracmanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire, et celle de leurs Rois a été écrite par plusieurs Savans de leur Religion. La gazette de tout l'Empire, composée dans le Palais même du grand Mogol, paraît au-moins une fois le mois à Dely. Dans les poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une notion bien marquée du paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source de quatre grands fleuves, dont le Gange en est un, qui, selon plusieurs Savans, est le Phison; du Déluge, de l'empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre sous le nom de *Javana-Raja*, Roi des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les livres dont l'Académie des Bracmanes de *Cangivouram* est dé-

positaire, il y en a d'histoire fort anciens, où il est parlé de saint Thomas, de son martyre, et du lieu de sa sépulture. Ce sont des Bracmanes qui l'ont dit, et qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes, que les Missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le vénérable Père de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le *Samskret* pour examiner les choses par soi-même. J'ai vu dans un manuscrit du Père de Bourzes, que dans certains Pays de la côte de Malabar, les Gentils célébraient la délivrance des Juifs sous Esther, et qu'ils donnaient à cette fête le nom de *Yuda Tirounal*, fête de Juda.

Le seul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, sur-tout en ce qui concerne l'Histoire, c'est d'avoir un grand goût pour cette science, d'acquérir une connaissance parfaite du *Samskret*, et de faire des dépenses auxquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puisse fournir; jusqu'à ce que ces trois choses se trouvent réunies dans un même sujet, avec la santé nécessaire pour soutenir l'étude dans l'Inde, on ne saura rien, ou presque rien de l'Histoire ancienne de ce vaste Royaume.

V.

Entrons dans le sanctuaire des Bracmanes, sanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la noblesse de leur

Caste, les élève infiniment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la Religion, des Mathématiques, et la Philosophie. Les Bracmanes ont leur Religion à part; ils sont cependant les Ministres de celle du Peuple. Les quatre *Vedam* ou *Bed*, sont, selon eux, d'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothèque du Roi; ainsi les Bracmanes sont partagés en quatre Sectes dont chacune a sa Loi propre. *Roukou Vedam*, ou, selon la prononciation Indoustane, *Recbed* et le *Yajourvedam*, sont plus suivis dans la Péninsule entre les deux mers. Le *Sâmavedam* et *Latharvana* ou *Bracmavedam* dans le Nord. Les *Vedam* renferment la Théologie des Bracmanes; et les Anciens *Pouranam* ou Poëmes, la Théologie populaire. Les *Vedam*, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu, ne sont qu'un recueil des différentes pratiques superstitieuses, et souvent diaboliques, des anciens *Richi*, Pénitens, ou *Mouni*, Anachorètes. Tout est assujetti, et les Dieux même sont soumis à la force intrinsèque des Sacrifices et des *Mantram*; ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, etc. Je fus surpris d'y trouver celle-ci : *óm*, *Sântih*, *Sântih*, *Sântih*, *harih*. Vous savez sans doute que la lettre ou syllabe, *óm* contient la Trinité en Unité, le reste est la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus*. Harih est un nom de Dieu qui signifie Ravisseur.

Les *Vedam*, outre les pratiques des anciens *Richi* et *Mouni*, contiennent leurs sentimens sur la nature de Dieu, de l'Ame, du Monde sensible, etc. Des deux Théologies Bracmanique et Populaire on a composé la science sainte ou de la vertu d'*Harmachâstram*, qui contient la pratique des différentes Religions, des Rits sacrés ou superstitieux, civils ou profanes, avec les Lois pour l'administration de la Justice. Les Traités d'*Harmachâstram*, par différens Auteurs, se sont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matière qui demanderait un grand ouvrage à part, et dont apparemment la connaissance ne sera jamais que très-superficielle.

V. I.

Les Bracmanes ont cultivé presque toutes les parties des Mathématiques ; l'Algèbre ne leur a pas été inconnue : mais l'Astronomie, dont la fin était l'Astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la superstition des Grands et du Peuple la leur rendent plus utile ; ils ont plusieurs méthodes d'Astronomie. Un Savant Grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les sciences des *Bracmanes*, leur enseigna à son tour sa méthode d'Astronomie ; et afin que ses Disciples en fissent un mystère aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms Grecs des planètes,

des signes de Zodiaque, et plusieurs termes comme *hora* vingt-quatrième partie d'un jour, *Kendra*, centre, etc. J'eus cette connaissance à Dely, et elle me servit pour faire sentir aux Astronomes du Raja *Jaësing*, qui sont en grand nombre dans le fameux Observatoire qu'il a fait bâtir dans cette Capitale, qu'anciennement il leur était venu des Maîtres d'Europe.

Quand nous fûmes arrivés à *Jaèpour*, le Prince, pour se bien convaincre de la vérité de ce que j'avais avancé, voulut savoir l'étymologie de ces mots grecs que je lui donnai. J'appris aussi des Bracmanes de l'Indoustan, que le plus estimé de leurs auteurs avait mis le soleil au centre des mouvemens de Mercure et de Vénus. Le Raja *Jaësing* sera regardé dans les siècles à venir, comme le Restaurateur de l'Astronomie indienne. Les Tables de M. de la Hire, sous le nom de ce Prince, auront cours par-tout dans peu d'années.

V I I.

Ce qui a rendu plus célèbre, dans l'Antiquité, le nom des Gymnosophistes, c'est leur Philosophie, dont il faut séparer d'abord la Philosophie morale; non qu'ils n'en aient une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâstram*, science morale, qui est renfermée ordinairement dans des vers sentencieux, comme ceux de Caton; mais c'est que cette partie de la Philosophie est com-

muniquée à toutes les Castes : plusieurs Auteurs Choutres et même Parias s'y sont acquis un grand nom.

La Philosophie qu'on nomme simplement et par excellence *Châstram*, science, est bien plus mystérieuse. La Logique, la Métaphysique, et un peu de Physique bien imparfaite, en sont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philosophiques des Bracmanes, est la délivrance de l'ame, de la captivité et des misères de cette vie, par une félicité parfaite, qui essentiellement est, ou la délivrance de l'ame, ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs Ecoles de Philosophie, l'Ionique, l'Académique, etc. il y a eu dans l'antiquité, parmi les Bracmanes, six principales Ecoles, ou Sectes philosophiques, dont chacune était distinguée des autres par quelque sentiment particulier sur la félicité et sur les moyens d'y parvenir, *Nyâyam*, *Vedântam*, *Sankiam*, *Mimamsa*, *Pâtanjalam*, *Bhassyam*, sont ce qu'ils appellent simplement les six Sciences, qui ne sont que six Sectes ou Ecoles. Il y en a encore plusieurs autres comme *l'Agamachâstram* et *Bauddamatham*, etc. qui sont autant d'hérésies en matière de Religion, très-opposées au *d'Harmachâstram* dont j'ai parlé, qui contient le *polythéisme* universellement approuvé.

Les Sectateurs de l'*Agamam* ne veulent point de différence de conditions parmi les

hommes, ni de cérémonies légales, et sont accusés de magie. Jugez par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddistes, dont l'opinion de la Métempsycose a été universellement reçue, sont accusés d'Athéisme, et n'admettent de principes de nos connaissances que nos sens. Boudda est le *Photo* révéré par le Peuple à la Chine, et les Bauddistes sont de la Secte des Bonzes et des Lamas, comme les Agamistes sont de la Secte des Peuples du *Ma-hásin*, ou grand *sin*, qui comprend tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perse.

Je reviens à nos Philosophes qui, par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la Religion commune, et qui, quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entièrement au monde, et même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les Ecoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *tâtvagniânam*, est la seule voie où l'ame se purifie, et qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*. Jusques-là elle ne fait que rouler de misère en misère dans différentes transmigrations, que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les Ecoles commencent par la recherche et la détermination des principes des connaissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois, et d'autres se contentent de deux.

Ces principes établis, elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espèces se réduisent

en syllogisme. Ces règles du syllogisme sont exactes ; elles ne diffèrent principalement des nôtres qu'en ce que le syllogisme parfait, selon les Bracmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatrième est une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend indubitablement sensible. Voici le syllogisme dont les Ecoles retentissent sans cesse : là où il y a de la fumée, il y a du feu ; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuisine. Remarquez qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choses semblables.

VIII.

L'Ecole de *Nyâyam, raison, jugement*, l'a emporté sur toutes les autres en fait de Logique, sur-tout depuis quelques siècles que l'Académie de *Noudia* dans le Bengale, est devenue la plus célèbre de toute l'Inde, par les fameux Professeurs qu'elle a eus, et dont les ouvrages se sont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le Fondateur de cette Ecole à *Tirat* dans l'Indoustan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'est là qu'elle a fleuri pendant bien des siècles.

Les Anciens enseignaient à leurs Disciples toute la suite de leur systême philosophique : ils admettaient, comme les Modernes, quatre principes de science : le témoignage des sens bien expliqué *Pratyakcham* ; les signes naturels, comme la fu-

mée l'est du feu *Anoumânam* ; l'application d'une définition connue au défini jusques-là inconnu, *Oupamânam* ; enfin l'autorité d'une parole infaillible *Aptachabdam*. Après la Logique, ils menaient leurs écoliers, par l'examen de ce monde sensible, à la connaissance de son Auteur, dont ils concluaient l'existence par l'*Anoumânam*. Ils concluaient de la même manière son intelligence, et de son intelligence son immatérialité.

Quoique Dieu de sa nature soit esprit, il a pu se rendre, et s'est effectivement rendu sensible : de *Nirâkara* il est devenu *Sâkâra* pour former le monde, dont les atômes indivisibles, comme ceux des Epicuriens, et éternels, sont par eux-mêmes sans vie.

L'homme est un composé d'un corps et de deux ames ; l'une suprême, *Paramâtma*, qui n'est autre que Dieu ; et l'autre animale *Sivâtmâ* ; c'est en l'homme le principe sensitif du plaisir et de la douleur, du desir, de la haine, etc. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matière, et un onzième sens dans l'homme ; car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, et ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent suprême sagesse, il me semble qu'ils tombent dans le stoïcisme le plus outré : il faut éteindre ce principe sensitif, et cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramâtmâ*. Cette union *Yogam* ou *Jog*, d'où vient le nom de *Jogui*, à laquelle aspire inutilement

la sagesse des Philosophes indiens, de quelque Secte qu'ils soient, cette union, dis-je, commence par la méditation et la contemplation de l'Etre suprême, et se termine à une espèce d'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté. Jusques-là les travaux des Métempsycoses durent toujours. Il est bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le soi-*même*, que le *moi*.

Aujourd'hui on n'enseigne presque plus dans les Ecoles de *Nyâyam*, que la Logique remplie par les Bracmanes d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles qu'elles ne sont utiles. C'est un chaos de vétilles, tel qu'était, il y a près de deux siècles, la Logique en Europe. Les étudians passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du syllogisme, sur les causes, sur les négations, sur les genres, les espèces, etc. Ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, et se retirent sans avoir acquis d'autres connaissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette Ecole sortirent autrefois les plus fameux adversaires des *Bauddistes*, dont ils firent faire par les Princes un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanâchâria et Battâ* se distinguèrent dans cette dispute; et le dernier, pour se purifier de tant de sang qu'il avait fait répandre, se brûla avec grande solennité à *Jagannâth* sur la côte d'*Oricha*.

IX.

L'Ecole de *Vedântam*, fin de la Loi, dont *Sankrâchârya* fut autrefois le Fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres Ecoles pour la Métaphysique ; en sorte que les Bracmanes qui veulent passer pour savans, s'attachent aveuglément à ses principes. Je crois même qu'on ne trouverait plus aujourd'hui de *Saniassi* hors de cette Ecole, ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'unité simple d'un être existant, qui n'est autre que le *moi* ou l'ame. Rien n'existe que ce *moi*.

Les notions que donnent ses Sectateurs de cet être sont admirables. Dans son unité simple, il est en quelque façon trin par son existence, par sa lumière infinie, et sa joie suprême : tout y est éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, et qui par conséquent n'a aucune réalité d'être, c'est le *Mâyâ* du *moi*, c'est-à-dire erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire sur le systême du *Vedantam*, je me trompe. A la vérité je suis *moi*, mais vous n'existez pas ; je ne vous écris point, personne n'a jamais pensé ni à *Vedantam*, ni à ce systême, je me trompe : voila tout, mais mon erreur n'est point un être. C'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche

d'une corde à terre, qu'on prend pour un serpent.

J'ai vu dans un poëme (car ils en ont de Philosophiques inconnus au Vulgaire ; les Sentences des premiers Maîtres sont même en vers :) J'ai vu, dis-je, que *Vassichta* racontait à son Disciple *Rama*, qu'un *Saniassi* dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Mâyâ* fut ravi en esprit. Il crut naître dans une Caste infame, et éprouver toutes les aventures des enfans de cette condition ; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un Pays éloigné, où sur sa bonne mine, il fut mis sur le Trône ; que après quelques années de règne, il fut découvert par un voyageur de son Pays, qui le fit connaître à ses Sujets ; lesquels le mirent à mort ; et pour se purifier de la souillure qu'ils avaient contractée, se jetèrent tous dans un bûcher, où ils furent consumés par les flammes. Le *Saniassi*, revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine était-il de retour chez lui, qu'un Saniassi étranger arriva, lequel, après les premières civilités, lui raconta toute l'histoire de sa vision comme un fait certain, et la déplorable catastrophe qui venait d'arriver dans un Pays voisin, dont il avait été témoin oculaire. Le *Saniassi* comprit alors que l'histoire et la vision, aussi peu vraies l'une que l'autre, n'étaient que le *Mâyâ* qu'il voulait connaître.

La sagesse consiste donc à se délivrer du

Mâyâ

Máyá par une application constante à soi-même, en se persuadant qu'on est l'Etre unique, éternel et infini, sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité par les atteintes du *Máyá*. La clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles, que ces faux Sages doivent se répéter sans cesse avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer. Je suis l'Etre-suprême, *Aham ava param Brachma.*

La persuasion spéculative de cette proposition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être sans la félicité. *Evanuerunt in cogitationibus suis* (1). Ils se sont perdus dans leurs vaines pensées : cet oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la personne de ces superbes Philosophes, dont le système extravagant domine parmi les Savans dans des Pays immenses. Le commerce des Bracmanes a communiqué ces folles idées à presque tous ceux qui se piquent de bel esprit. C'est pourquoi les nouveaux Missionnaires doivent être sur leurs gardes, lorsqu'ils entendent les Bracmanes parler si emphatiquement de l'unité simple de Dieu *Adduitam*, et de la fausseté des biens et des plaisirs de ce monde, *Máyá.*

X.

L'Ecole de *Sankiam*, *numérique* fondée par *Kapil*, qui rejette l'*Oupoumánam* de la

(1) Rom. chap. 1, v. 21.

Logique, paraît d'abord plus modeste, mais dans le fond il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle et une nature matérielle, toutes deux réelles et éternelles. La nature spirituelle, par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la première union naît un certain nombre de formes et de qualités : les nombres sont déterminés. Parmi les formes est l'*égoïté* (qu'on me permette ce terme) par laquelle chacun dit *moi*, je suis tel, et non un autre. Une seconde union de l'esprit déjà embarrassé dans les formes et les qualités avec la matière, produit les élémens ; une troisième, le monde visible. Voilà la Synthèse de l'Univers.

La sagesse, qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse ; heureux fruit de la contemplation par laquelle l'esprit se dégage tantôt d'une forme ou qualité, et tantôt d'une autre par ces trois vérités. Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est à moi, le moi-même n'est point, *Nâsmin*, *name*, *Mâham*. Enfin, le temps vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes ; et voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

Kapil enseigne que les Religions qu'il connaissait, ne font que serrer les liens dans lesquels l'esprit est embarrassé, au-lieu de l'aider à s'en dégager ; car, dit-il, le culte des Divinités subalternes, qui ne sont que

les productions de la dernière et la plus basse union de l'esprit avec la matière, nous unissant à son objet au-lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déjà accablé. Le culte des Divinités supérieures, *Brama*, *Vistnou*, *Routren*, qui sont à la vérité les effets des premières unions de l'esprit à la matière, ne peut qu'être toujours un obstacle à son parfait dégagement. Voilà pour la Religion des *Vedam*, dont les Dieux ne sont que les principes, desquels le monde est composé, ou les parties même du monde composé de ces principes. Pour celle du Peuple, qui est, comme la Religion des Grecs et des Romains, chargée des Histoires fabuleuses, infames et impies des Poètes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, et dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne *Kapil.*

L'Ecole de *Mimâmsá*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paraît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions; ses sectateurs examinent les sentimens des autres Ecoles, et parlent pour et contre, à-peu-près comme les Académiciens d'Athènes.

Je ne suis pas assez au fait des systèmes des autres Ecoles : ce que je vous marque ici ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile au-

rait bien des traits à ajouter, et peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connaître que l'Inde est un pays où il se peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes. Je suis, etc.

LETTRE

Du Père Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Sainte-Hyacinthe de Sauveterre, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Pondichery, le 18 Janvier 1741.

MADAME,

La paix de N. S.

DANS la lettre (1) que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière, je vous informais assez en détail de la révolution arrivée dans l'Empire Mogol. Je vous y parlais des conquêtes de Thamas-Koulikan, qui, devenu Roi de Perse, a pris le nom de *Nader-Schah*; du détrônement de l'Empereur Mogol; du pillage et du saccagement de sa Ville Impériale; de son rétablissement sur le

---

(1) Elle se trouve tome IV de cette Edition, Mémoires du Levant.

Trône, dont *Nader-Schah* le remit en possession à des conditions très-dures ; vous vous souvenez que l'une entr'autres portait qu'il jouirait simplement des honneurs et de la dignité d'Empereur, mais que l'autorité souveraine serait entre les mains de *Nirzamamoulouk*, plus connu sous le nom d'*Azefia*.

Ainsi ce Visir, aussi sage qu'habile guerrier, gouverne maintenant l'Empire par les ordres du Monarque Persan, tandis que l'Empereur, confiné dans son Sérail, n'en sort que rarement, et toujours sous bonne escorte. Les Rajas de la Capitale, qui pourraient être attachés au parti de l'Empereur, n'oseraient faire le moindre mouvement en sa faveur. Azefia les contient par une armée de cent mille hommes, campée aux portes de la Ville.

Quand je partis de Bengale, il y a cinq mois, le Nabab (1) venait d'être tué dans une bataille rangée, par un autre Nabab de ses voisins, qui n'était point autorisé à lui faire la guerre. J'apprends que le vainqueur ne pouvant faire sa paix avec la Cour, qui paraît vouloir lui faire trancher la tête, menace et donne lieu de craindre une révolte. Dans les circonstances où l'on se trouve, s'il s'élevait quelques troubles, ils pourraient bien se communiquer aux autres Provinces.

(1) Vice-Roi d'une Province.

C'est de ces circonstances qu'ont profité les Marattes, dont Azefia était la terreur, lorsqu'il demeurait dans le Dekan : ils n'osaient alors descendre de leurs montagnes. Aussitôt qu'ils l'ont vu occupé à la Cour, ils ont cru pouvoir exécuter leurs entreprises, porter la désolation dans toute la Péninsule de l'Inde, et y anéantir le Gouvernement mahométan. Cette nation des Marattes est puissante, et met quelquefois sur pied jusqu'à cent quarante mille chevaux.

Ils allèrent l'année dernière jusques sur les bords du Gange ; ensuite se tournant à l'Ouest, ils s'emparèrent de tout le pays des Portugais, et assiégèrent la ville de Goa, qu'ils auraient prise sans les Forts qui la défendent ; on espère que le Roi de Portugal enverra au plutôt un secours extraordinaire de troupes (1), sans quoi il court risque de perdre cette Ville, la seule qui lui reste dans l'Inde.

Ce serait un malheur irréparable pour la Religion ; la perte de Goa entraînerait infailliblement la ruine des Missions du Canara, de Maïssour, de Maduré, de Travancor, de l'île de Ceylan, parce que les Missionnaires qui sont dans ces différens Royaumes, n'y

(1) On a appris depuis que M. le Comte d'Ericeyra, nouveau vice-Roi, y est arrivé avec une escadre de cinq vaisseaux de guerre, et qu'il a déjà repris quelques places sur les Marattes.

subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels Sa Majesté Portugaise leur a assigné des pensions.

Après cette expédition, les Marattes tournèrent leurs armes contre les Mores, vers les parties méridionales ; ils traversèrent les montagnes des *Paleakarens* (1) sans trouver aucune résistance de la part de ces Princes Gentils ; on croit même qu'ils étaient d'intelligence pour secouer le joug des Mahométans.

Aussitôt que ceux-ci furent informés que *Sitogi*, Prince des Marattes, descendait des montagnes avec une armée de cinquante mille chevaux, ils allèrent à sa rencontre avec une armée presque égale. Les Marattes furent repoussés et obligés de se tenir sur leurs hauteurs. Cependant un corps de Marattes détaché de l'armée, descendit par un autre défilé qui n'était pas gardé, et vint prendre les Mores par derrière. Les Mores prirent ce détachement pour un renfort qui leur était envoyé d'Arcar, et le laissèrent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent à une certaine distance, les Mores les reconnurent, mais trop tard ; ils crièrent aux armes, la confusion se mit dans leur armée, qui, resserrée entre les montagnes, ne pouvait point

(1) Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés en plusieurs *Paleakarens*, qui, bien que dépendans du Prince, sont maîtres absolus de leur petit Etat.

se replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés opposés, les taillèrent en pièces.

Le Nabab Général de l'armée More, son fils aîné, et quelques autres Seigneurs, furent tués en combattant généreusement : plusieurs furent blessés ou faits prisonniers, peu s'échappèrent ; les éléphans blessés et furieux achevèrent la déroute.

Cette triste nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards. Aussitôt le second fils du Nabab, sa mère, son épouse, ses enfans et un grand nombre d'autres personnes d'une qualité distinguée, songèrent à sauver leurs biens et leurs vies par la fuite. Pondichery, qui n'est qu'à trois journées d'Arcar, leur parut la retraite la plus sûre. Ils ne perdirent point de temps ; ils eurent bientôt préparé leurs éléphans, leurs chameaux, leurs chariots, leurs chevaux et leurs bêtes de charge, et ils arrivèrent heureusement dans cette Ville, escortés de sept mille hommes de cavalerie.

Les Marattes qui, après leur victoire ; s'étaient amusés à partager les dépouilles des vaincus, arrivèrent trop tard à Arcar. Cette Ville, quoique fort grande, n'est défendue que par une méchante Citadelle de terre ; la garnison qui y était ne pensa point à se défendre, dans la crainte d'être passée au fil de l'épée ; car la frayeur s'était emparée de tous les cœurs. Ainsi, les Marattes la pillèrent tranquillement et sans aucun obstacle.

De là ils allèrent se présenter devant Velour, autre Ville considérable, mais dont la Citadelle est très-forte : elle est bâtie de pierres de taille avec une double enceinte ; ses bastions sont disposés régulièrement, et elle est entourée d'un large fossé plein d'eau et de crocodiles, de sorte que sans canon elle est imprenable.

Comme les Marattes avaient laissé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêtèrent pas, mais ils marchèrent du côté de *Polour*, petite Ville qui est le séjour d'un Nabab. Ils la prirent et la pillèrent. Ils en firent autant à *Gingama*, à *Tirounamalei*, à *Cangibouram* et dans tous les Bourgs et les Villages où ils s'étendaient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, et ils n'ont tué d'habitans que ceux qui leur ont résisté. Il fallait leur donner ce qu'on avait, ou le laisser prendre sans murmurer. Quelquefois ils n'avaient pas la patience d'attendre que les femmes tirassent leurs anneaux d'or ; ils les leur arrachaient en leur déchirant le nez et les oreilles, où elles ont coutume de les porter.

Il y a eu des Chefs de Villages frappés cruellement du *chabouk* (1), et quelques-uns ont expiré sous les coups. Leur dessein était de les forcer, par la rigueur de ce supplice, à découvrir où étaient cachés les grains,

(1) Fouet Indien.

l'argent, les meubles, et d'autres ornemens précieux.

A *Tirounamalei* ils firent d'un seul coup un butin très-considérable : les Peuples de tous les environs avaient transporté leurs richesses dans la Pagode de *Routren* (1), d'où ils croyaient que les Marattes, par respect, n'oseraient approcher. Ils se trompèrent. Les soldats Marattes enlevèrent, non-seulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danseuses et les filles de la Pagode qui leur plurent.

Vous pouvez bien juger, Madame, que nos Eglises n'ont point été respectées ; ils ont pris le peu qui y était resté ; car les Missionnaires, en prenant la fuite, avaient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvaient. Il y a déjà quatorze de ces Missionnaires arrivés à Pondichery. On est en peine de quatre Pères Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les Eglises sont fort éloignées dans les terres de *Maïssour*; s'ils n'ont point eu le temps de gagner les bords de la mer, ils seront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns se sont sauvés comme ils ont pu dans les bois et sur les montagnes.

Il n'y a que le Père Madeira qui n'a pas pu échapper à la fureur de ces brigands. A l'instigation d'un Brame, qui leur persuada

(1) Divinité des Indes.

que ce Père avait caché de grands trésors, ils le battirent cruellement ; ils le tinrent pendant plusieurs jours lié à un poteau, tête nue, et tout le corps presque nu, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne lui donnant du riz qu'autant qu'il en fallait précisément pour ne pas le laisser mourir de faim.

Cependant le peu qu'ils trouvèrent dans son Eglise de *Vergampetti*, fit soupçonner aux Marattes que le Brame leur en avait imposé. « Il faut le presser, dit le Brame ; s'il » n'a point d'argent, vous en tirerez sûre- » ment de ses Disciples, qui n'épargneront » rien pour le racheter des tourmens. » Les Marattes suivirent son conseil, et annoncèrent au Missionnaire que la résolution était prise de le faire mourir dans les plus cruels supplices, s'il ne fesait pas contribuer ses Disciples.

En effet, les Chrétiens informés de la triste situation où était leur Père en Jésus-Christ, s'offraient déjà à ramasser parmi eux la somme qu'on demandait pour sa délivrance. Le Père fit venir le Catéchiste, qui avait la liberté de lui parler, et lui ordonna de défendre de sa part à ses Disciples, de donner la moindre chose pour le délivrer ; qu'il aimait mieux mourir, que de les voir réduits, à son occasion, à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement surpris d'une résolution si généreuse. Cependant ils

préparèrent leur chaise et leur casque de fer ; ils firent rougir au feu l'un et l'autre, et ils se disposaient à faire asseoir le Missionnaire sur cette chaise, et à lui mettre le casque en tête, lorsqu'un des Chefs Marattes témoin de la fermeté du Père, et de la ferveur avec laquelle il offrait à Dieu ses tourmens, élevant la voix tout-à-coup. « Laissez en repos ce *Saniassi* (1), s'écria-» t-il, j'ai ouï parler du Dieu qu'il invo-» que ; c'est un Dieu redoutable, et nous » pourrions bien nous attirer son courroux » en tourmentant son serviteur : d'ailleurs, » ajouta-t-il, c'est un étranger qui fait du » bien à tout le monde par ses prières et par » ses utiles conseils : on obéit, le Mission-» naire fut détaché du poteau, et renvoyé » libre. »

Le Roi de *Maïssour* a tâché de défendre ses Frontières avec une puissante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite et ont pénétré dans les Etats de ce Prince, où ils ont exercé toutes sortes de brigandages. Ceux qui étaient dans le voisinage des bois et des montagnes s'y sont réfugiés ; mais ils n'y ont pas beaucoup gagné. Les *Paleakarens* leur ont fait payer chèrement l'asile qu'ils leur donnaient, sous prétexte qu'il leur fallait soudoyer de nouvelles troupes pour les garder et les défendre.

Le plus grand mal qu'aient fait les Marat-

(1) Nom qu'on donne aux Missionnaires dans l'Inde.

tes, et ce qu'on regrette le plus, c'est l'enlèvement des troupeaux et des petits enfans, garçons et filles, qu'ils ont fait passer dans leur Pays. Nous croyions que la saison des pluies mettrait fin à leurs courses; ils les ont continuées, et les ont poussées jusqu'à Portonovo, habitation Hollandaise qu'ils ont ravagée.

Ils avaient un semblable dessein sur Pondichery; ils s'en sont approchés à la distance de trois lieues; quelques maraudeurs ont fait même des excursions dans quelques Aldées (1) de sa dépendance. On fit sortir un détachement pour leur donner la chasse. Mais ayant été instruits par leurs espions que nous avions de bons remparts garnis de gros canons, une Forteresse dans la Ville, propre à les bien recevoir, et qu'on était nuit et jour sur ses gardes pour éviter toute surprise; cette vigilance et la bonne contenance de nos Français leur ont fait prendre le parti de tourner leurs pas vers le Maduré, fesant toujours sur la route leurs ravages accoutumés.

La conquête de ce Royaume ne leur a pas beaucoup coûté : deux de nos Eglises ont été brûlées, et les autres mises au pillage. Les Missionnaires, qui ont été à portée de se rendre à *Tiroucherapaly*, s'y sont réfugiés. C'est une assez bonne place,

---

(1) Ce que nous appelons Village, se nomme Aldée aux Indes.

et la Capitale d'un Royaume qui porte ce nom. Xandersaheb, qui l'a conquise depuis peu, en a été fait Nabab par l'Empereur.

Ce Seigneur More, dont les Missionnaires sont connus et protégés, ne pouvant tenir la Campagne avec onze mille hommes, s'est retiré dans la Citadelle, où il s'est défendu avec beaucoup de valeur pendant deux mois. Barasaheb son frère, étant venu à son secours avec un corps de quatre mille hommes de cavalerie, tua dans un premier combat deux mille Marattes. La place était néanmoins toujours assiégée, et l'on sommait Xandersaheb de se rendre, sans quoi on le menaçait de mettre tout à feu et à sang; trois mille échelles étaient déjà préparées pour monter à l'escalade. Xandersaheb prit la résolution de tout risquer, et de faire une sortie avec toute sa garnison. Barasaheb son frère fut tué, sa troupe taillée en pièces, et Xandersaheb fait prisonnier. De toutes leurs conquêtes les Marattes n'ont conservé que cette place, où ils ont laissé quinze mille hommes pour commander le Pays, jusqu'à ce que leur Roi en dispose.

Ces brigands prétendaient bien ne se pas borner à la prise de *Tiroucherapaly;* leur vue était d'aller détrôner le Roi de *Tanjaour*, de mettre un autre Prince en sa place, de revenir ensuite le long de la côte, et de faire contribuer ou prendre de force Pondichery, Careical, Sadrast, Madras et toutes les Villes des Européens.

Pondichery était sur-tout l'objet de leur colère, et du desir insatiable qu'ils ont de s'enrichir. Ils savaient que les trésors d'Arcar y avaient été transportés, et que si le fils du Nabab, sa famille et sa Cour n'y avaient pas trouvé un asile, ils les auraient faits prisonniers de guerre, et se seraient emparés de toutes leurs richesses. On a reçu en effet dans la Ville ces Seigneurs Mores et les Dames avec toutes sortes de politesses, et on leur à fourni à eux et à leur suite tous les logemens qu'ils ont souhaités; aussi en sont-ils pénétrés d'estime et de reconnaissance. Ils ont informé Azefia de l'accueil obligeant qu'on leur avait fait; ce Visir qui a toute l'autorité dans l'Empire Mogol, a écrit de Dely une lettre de remercîment à Monsieur Dumas, notre Gouverneur, et lui a envoyé un serpeau, c'est-à-dire, un habit à la More, un turban, et une écharpe; c'est le présent dont les Princes et les Rois honorent ceux auxquels ils veulent donner des marques d'une singulière distinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conserver les Villes et les Pays qu'ils soumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnèrent Arcar six jours après qu'ils s'en étaient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab, nommé Dostalikhan, qui s'était réfugié dans cette Ville, ramassa une partie de ses troupes, et en fit un corps de vingt mille hommes, avec lequel

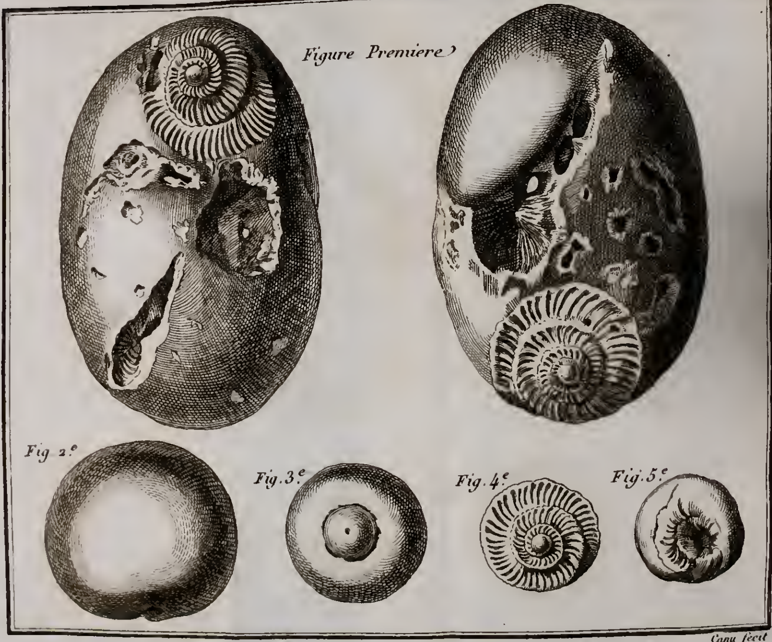
il retourna à Arcar, où il traita avec les Marattes, moyennant une somme considérable qu'il leur donna.

Jamais les Marattes n'avaient pénétré si avant dans ce pays-ci, depuis que l'Empereur Aurengzeb les en avait chassés. Les Gouverneurs Mores, ou par adresse, ou par leur bravoure, les avaient toujours empêché de traverser les montagnes qui nous séparent d'eux. La division s'est mise entre les Gouverneurs d'*Arcar*, de *Vélour*, de *Polour* et de *Tirouchérapaly*, quoiqu'ils soient tous parens; le sang et leurs propres intérêts devaient les réunir contre l'ennemi commun; la jalousie les a divisés, et ne se prêtant point de secours les uns aux autres, ils ont été battus tour-à-tour.

Nous nous ressentons malheureusement de leurs querelles particulières. L'Empire en souffre aussi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tributs ordinaires: on assure qu'Azefia a donné ordre à son fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatre-vingt mille chevaux; car, dans toute l'Asie, l'infanterie n'est presque comptée pour rien. On espère que ces vagabonds reprendront le chemin de leurs montagnes pour aller défendre leur Patrie, où cette diversion les rappelle.

Mais, quand ils se seront retirés, dans quelle triste situation ne nous trouverons-nous pas? Il nous faudra bâtir de nouveau des Eglises en plusieurs endroits où elles ont





Canu fecit

été détruites, en réparer d'autres, et les pourvoir de tout ce qui est absolument nécessaire, rassembler sur-tout nos pauvres Chrétiens, que cette guerre a dissipés. A la guerre succédera la famine, qui est inévitable. Les Campagnes sont désertes; elles ont été fouragées; les Peuples, revenus dans leur demeure, n'auront point de quoi les ensemencer; il n'y aura donc ni riz, ni d'autres grains. Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prières. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

EXTRAITS

De quelques autres Lettres du Père Calmette, au Père du Halde.

Il ne me reste plus pour satisfaire aux questions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du *Salagramam*, ou du caillou vermoulu de la rivière Gandica. Cette rivière de l'Indoustan descend des montagnes au nord de *Patna*, et se jette dans le Gange près de cette Ville. Le Gandica n'est pas moins sacré pour les Indiens que le Gange; l'un et l'autre ont été l'objet de leur poésie, et sont le terme de leurs pélerinages. Voici ce qu'il y a de singulier dans le

Gandica : ce sont des cailloux qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, et forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque chose de surprenant. Les Indiens en font grand cas; ils les achètent fort cher, et en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conservent dans des boîtes de cuivre ou d'argent, et leur font un sacrifice tous les jours. J'ai donc à vous développer sur ce sujet le naturel et le mystique, le réel et la fable.

Le caillou percé de la rivière Gandica se nomme communément *Salagramam* ; ses différentes espèces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne; j'en ai compté jusqu'à soixante, qui ne sont guère connus que des Savans, et qu'il serait assez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, et sur-tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirannia garbam*, matrice d'or, est une espèce de Salagramam qui a des veines d'or; elle appartient à Brama. *Chivanabam*, qui veut dire nombril de *Chivoudou*, est du ressort du Dieu de ce nom. Ces deux Divinités n'en ont que quatre chacune qui leur soient attribués, les autres Salagramam, à la réserve de deux, ont tous des noms de *Vistnou* et de ses métamorphoses.

Le Salagramam est un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré et de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, applati quelquefois d'un

côté ou même des deux. Ce sont les espèces que j'ai vues. Ces cailloux se forment dans la rocaille des rives ou cascades du Gandica, d'où on est obligé de les extraire, en cassant la pierre qui les enveloppe, du-moins en partie. Ils conservent la marque de leur position, par un médiocre applatissement d'un des côtés; c'est dans l'eau ou à portée du flot qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appelé ver; dans la langue des Indiens on lui donne trois noms : *Souvarnakitam*, le ver d'or; *Vajirakitam*, le ver de diamant; et *Præstarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le Nord, porte que c'est une métamorphose du Dieu *Vistnou*, arrivée de la manière suivante : *Vistnou* alla rendre visite à la femme d'un Pénitent et la suborna. Le Pénitent déshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes : *Puisses-tu naître ver, et n'avoir à ronger que la pierre*! La malédiction eut son effet; ainsi naquit *Vistnou*.

On rapporte ailleurs, d'une autre manière, la métamorphose de *Vistnou* : les trois Divinités, *Brama*, *Vistnou*, *Chivoudou*, qui forment la fausse Trinité des Indiens, ayant ouï parler d'une danseuse nommée Gandica, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir, et mirent sa patience à l'épreuve par des manières inciviles et tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer sa belle humeur, ils furent si contens de sa politesse, qu'après

s'être fait connaître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois ; et, pour cet effet, ils la métamorphosèrent en rivière. C'est la rivière Gandica, où ces trois Divinités renaissent sous la forme de Salagramam.

Ces deux fables conduisent par divers chemins au même point, qui est de faire l'apothéose de l'insecte, lequel se loge ou naît dans cette rocaille ; faut-il le nommer ver ou poisson ? Je doute fort que ce soit un ver ; en m'écartant du système des Indiens, je dirais plus volontiers que c'est un poisson. Peut-être conviendrait-il mieux de l'appeler limaçon, à cause de sa figure et de sa position, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue est au centre, le ventre dans la partie la plus évasée de son lit, la tête au bord où l'insecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit à distances égales des lignes profondes, parallèles, et régulièrement tracées, comme si elles partaient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, et qui fait supposer que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver et la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, est que c'est un ver qui ronge la

pierre pour s'y faire une loge ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mère de l'Idolâtrie ; l'Indien qui examine peu, et qui n'est rien moins que Physicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artistement travaillées, a donné de l'esprit à l'insecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéose parmi des gens superstitieux à l'excès : il leur a plu de faire disparaître le ver et d'y substituer leur Idole. Quelques-uns parmi eux, et sur-tout vers le Nord, placent même à distances réglées les Dieux subalternes du Ciel de *Vistnou*; les *Douarapala coulou*, où les portiers sont à l'entrée, et ainsi des autres.

Je ne voudrais pas nier absolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paraissent rongées, ne fussent l'ouvrage de quelque ver; mais ce ver doit être différent de l'insecte qui fait les orbes dont j'ai parlé ; encore peut-on, ce me semble, expliquer ainsi la plupart des cavités irrégulières. Le Salagramam, étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme, il est naturel que les pointes du roc, entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espèce de Salagramam appelé *Chacrapani*, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges semblables sur une des faces,

à distance égale, et parfaitement régulières. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson, mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon; ainsi, le *Chacrapani* sera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne diffère pas du marbre par la couleur et la dureté. Pourquoi les autres Salagramam ne seraient-ils pas de même des coquillages?

J'ai vu sur les roches de l'île de France des coquillages, qui, sans ressembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connaître. C'est un assemblage de petites loges, dans le creux ou sur les pointes des rochers, battus par la vague. Chaque loge est une coquille, et toutes ensemble font un bloc, qu'on appelle, ce me semble, le bouquet de mer. Le poisson s'y nourrit de la graisse de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la surface, à-peu-près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaisseau: ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au *Chacrapani* que j'ai décrit. Il est enchassé dans la pierre, qu'il faudrait casser pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps? C'est ce que je ne puis décider; mais s'il se pétrifiait, on pourrait en faire une nouvelle espèce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, celui qui est de la première grandeur, appelé *Anantamourti*, est rare et

précieux ; on le conservait dans une boîte d'argent. La figure du limaçon y est si distincte, tant au-dessus qu'au-dedans, qu'il prouve seul l'explication que j'en ai donnée. *Gopalamourti* est le second, ou de la seconde grandeur ; il n'a qu'une loge, et n'avait qu'un limaçon. Le *Chivabanam* est plus rond ; il est distingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette espèce, et je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'est un caillou enchassé par la partie qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Ce qui paraît inégal est rongé tout autour; c'est peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnait. Je ne vois pas par quel art un ver formerait un rond si régulier, et comment, en rongeant la pierre si inégalement, il serait attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrième, ou le *Salagramam* de la quatrième grandeur, parmi ceux que j'envoie, a sur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée ; on pourrait même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le cinquième *Salagramam*, qui est le plus petit, est nommé *Cachamourti* ; il a deux loges, et un lien par lequel elles communiquent.

Le sacrifice que les Brames font au *Salagramam* consiste à y appliquer la raclure

de bois de sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes, à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire dessus des libations, à lui donner une espèce de repas d'une composition de beurre, de caillé, de lait, de sucre et de figues bananes, appelée *Panchamroutam*, ou l'ambroisie des cinq mets. Ils accompagnent la cérémonie des paroles du *Vedam* à l'honneur de *Vistnou*, parmi lesquelles elles lui adressent celles-ci : Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut être par allusion à la quantité de loges, de trous et de lignes qu'on voit dans quelques *Salagramam*.

Je ne dis rien de la manière dont se forme le caillou connu sous le nom de *Salagramam*, il n'y a qu'un Naturaliste habile qui puisse s'en éclaircir, en fesant un voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas si loin. Je suis, etc.



LETTRE

Du Père Cœurdoux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père du Halde, de la même Compagnie.

Aux Indes orientales, ce 18 Janvier 1742.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE n'ai pas oublié ce que vous m'avez recommandé dans plusieurs de vos lettres, de vous faire part des découvertes que je pourrais faire dans cette partie de l'Inde; vous êtes persuadé qu'on y peut acquérir des connaissances qui, étant communiquées à l'Europe, contribueraient peut-être au progrès des sciences ou au perfectionnement des arts. Je serais entré plutôt dans vos vues, si des occupations presque continuelles n'avaient pas emporté tout mon temps. Enfin, ayant eu quelques momens de loisir, j'en ai profité pour m'instruire de la manière dont les Indiens travaillent ces belles toiles, qui font partie du négoce des Compagnies établies pour étendre le commerce, qui, traversant les vastes mers, vien-

nent du fond de l'Europe les chercher dans des climats qui en sont si éloignés.

Ces toiles tirent leur valeur et leur prix de la vivacité, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de la ténacité et de l'adhérence des couleurs, dont elles sont teintes, et qui est telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'est à quoi l'industrie Européenne n'a pu encore atteindre, que je sache. Ce n'est pas faute de recherches dans nos habiles Physiciens, ni d'adresse dans nos ouvriers; mais il semble que l'Auteur de la nature ait voulu dédommager les Indes des avantages que l'Europe a d'ailleurs sur ce Pays, en leur accordant des ingrédiens, et surtout des eaux, dont la qualité particulière contribue beaucoup à la beauté de ce mélange de peinture et de teinture des toiles des Indes.

Ce que j'ai à vous dire, mon Révérend Père, sur ces peintures Indiennes, c'est ce que j'ai appris de quelques Néophytes, habiles en ce genre d'ouvrage, auxquels j'ai conféré depuis peu le Baptême. Je les ai questionnés à diverses reprises, et séparément les uns des autres, et ce sont leurs réponses que je vous envoie.

I.

Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations

suivantes : 1.° Prenez une pièce de toile neuve, fine et serrée : la longueur la plus commune est de neuf coudées : blanchissez-la à moitié : je dirai dans la suite de quelle manière cela se pratique. Prenez des fruits secs nommés *Cadou* ou *Cadoucaïe*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou, pour parler plus juste, le poids de trois *palam*. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitième, puisque quatorze *palam* et un quart font une livre. 2.° Cassez ce fruit pour en tirer un noyau, qui n'est d'aucune utilité. Réduisez ces fruits en poudre : les Indiens le font sur une pierre, et se servent pour cela d'un cylindre, qui est aussi de pierre, et l'emploient à-peu-près comme les pâtissiers, lorsqu'ils broient et étendent leur pâte. 3.° Passez cette poudre par le tamis, et mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle, augmentant le lait et le poids du *Cadou*, selon le besoin et la quantité des toiles. 4.° Trempez-y peu de temps après la toile autant de fois qu'il est nécessaire, afin qu'elle soit bien humectée de ce lait ; vous la retirerez alors, vous la tordrez fortement, et la ferez sécher au soleil. 5.° Le lendemain vous laverez légèrement la toile dans l'eau ordinaire ; vous en exprimerez l'eau en la tordant, et après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au-moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourrait appeler intérieure, on peut passer aussitôt

E 2



à une autre, que je nommerais volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, et que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre, ou en six doubles, et avec une pièce de bois, on la bat sur une autre pièce de bois bien unie, observant de la battre par-tout également; et quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, et on recommence la même opération.

Il est bon, mon R. Père, de faire ici quelques observations que vous ne jugerez pas tout-à-fait inutiles. 1.° Le fruit *Cadou* se trouve dans les bois, sur un arbre d'une médiocre hauteur; il se trouve presque partout, mais principalement dans le *Malleiálam*, pays montagneux, ainsi que le signifie son nom, qui s'étend considérablement le long de la côte de Malabar. 2.° Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, s'emploie ici par les Médecins, et il entre surtout dans les remèdes qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3.° Il est extrêmement âpre au goût, cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que disent quelques-uns, un petit goût de réglisse. 4.° Si après en avoir humecté médiocrement et brisé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'est en bonne partie à ces deux qualités, je veux

dire, à son âpreté et à son onctuosité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, et sur-tout à son âpreté. C'est au-moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-temps que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, et de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le secret, du-moins pour plusieurs couleurs, en fesant connaître le *cadoucaïe*, sur-tout sa principale qualité, qui est son extrême âpreté. Ne pourrait-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci ? Les noix de galle, les nèfles séchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeraient-elles pas beaucoup des qualités du *cadou* ?

J'ajouterai à ce que je viens de dire quelques expériences que j'ai faites sur le *cadou*. 1.° De la chaux délayée dans l'infusion de *cadou*, donne du vert. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion, la couleur paraît d'abord blanchâtre, et peu après la chaux se précipite au fond du vase. 2.° Un linge blanc trempé dans une forte infusion de *cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort pâle : mais quand on y a mêlé le lait de buffle, le linge sort avec une couleur d'orange un peu pâle. 3.° Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'in-

fusion de *cadou*, je remarquai au-dedans, en plusieurs endroits, une pellicule bleuâtre, semblable à celle qu'on voit sur les eaux ferrugineuses, avec cette différence que cette pellicule était dans l'eau même, à quelque distance de la superficie. Il serait aisé en Europe de faire des expériences sur le *cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits sont à très-grand marché, et on en a une trentaine pour un sou de notre monnaie.

Pour ce qui est du lait de buffle qu'on met avec l'infusion du *cadoucaïe*, on le préfère à celui de vache, parce qu'il est beaucoup plus gras et plus onctueux. Ce lait produit, pour les toiles, le même effet que la gomme et les autres préparations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre peinte sur une toile préparée avec le *cadou*, s'étend beaucoup et pénètre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à observer, c'est que l'on ne se sert pas indifféremment de toutes sortes de bois pour battre les toiles et les polir. Le bois sur lequel on les met, celui qu'on emploie pour les battre, sont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils sont extrêmement compactes, quand ils sont vieux. Celui qu'on emploie pour battre, se nomme *cottapouli* : il est rond, long d'environ une

coudée, et gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui sert de manche. Deux ouvriers assis vis-à-vis l'un de l'autre battent la toile à l'envi. Le coup-d'œil et l'expérience ont bientôt appris à connaître quand la toile est polie et lissée au point convenable.

I I.

La toile ainsi préparée, il faut y dessiner les fleurs et les autres choses qu'on veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier; ils se servent du poncis de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu soin de tracer son dessin sur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier sur la toile, il y passe ensuite la ponce, c'est-à-dire, un nouet de poudre de charbon, par-dessus les piqûres, et par ce moyen le dessin se trouve tout tracé sur la toile. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite sur ces traits on passe avec le pinceau du noir et du rouge, selon les endroits qui l'exigent, après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

I I I.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs sur ce dessin. La première qu'on applique c'est le noir : cette couleur n'est guères en usage, si ce n'est pour certains traits, et

pour les tiges de fleurs. C'est ainsi qu'on la prépare : 1.° On prend plusieurs morceaux de mâche-fer ; on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui est moins solide ; on réserve des gros morceaux environ neuf à dix fois la grosseur d'un œuf. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3.° Ayant mis à terre en un monceau le fer et le mâche-fer, on allume du feu par-dessus : celui qu'on fait avec des feuilles de bannanier est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer et le mâche-fer sont rouges, on les retire, et on les laisse froidir. 4.° On met ce fer et ce mâche-fer dans un vase de huit à dix pintes, et l'on y verse du *canje* chaud, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on fait cuire le riz, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5.° On expose le tout au grand soleil, et après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le *canje*, et l'on remplit le vase de *callou*, c'est-à-dire, de vin de palmier ou de cocotier. 6.° On le remet au soleil trois ou quatre jours consécutifs, et la couleur qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation : La première, est qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rougirait et couperait la toile. La seconde, regarde la qualité de vin de palmier et de cocotier qui

s'aigrit aisément en peu de jours : on en fait du vinaigre, et l'on s'en sert au-lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troisième, est qu'on préfère le vin de cocotier à celui de palmier. La quatrième, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de *kevarou*, qui est un petit grain de ce Pays dont plusieurs se nourrissent. Ce grain ressemble fort pour la couleur et la grosseur à la graine de navet, mais la tige et les feuilles sont entièrement différentes. On y emploie aussi le *varagou*, qui est un autre fruit du Pays, qu'on préfère au *kevarou*. On en pile environ deux poignées qu'on fait ensuite cuire dans de l'eau ; on verse cette eau dans le vase où sont le fer et le mâche-fer : on y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendrait pas long-temps, et s'effacerait enfin au blanchissage. La cinquième, est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au *callou* le *kevarou*, ou le *varagou* préparé comme je viens de le dire. La sixième et dernière observation, est que cette teinture ne paraîtrait pas fort noire, et ne tiendrait pas sur une toile qui n'aurait pas été préparée avec le *cadou*.

I V.

Après avoir dessiné et peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge les fleurs et autres

choses, qui doivent être terminées par cette autre couleur. Je dis qu'on dessine, car il n'est pas encore temps de peindre avec la couleur rouge : il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante, et l'y laisser pendant une demi-heure. Si vous mettez avec la toile deux ou trois *cadou*, le noir en sera plus beau. En second lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chèvre, vous mettrez tremper la toile dans cette eau, et vous l'y laisserez pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, et l'exposer au soleil.

Quand on demande à nos Peintres Indiens à quoi sert cette dernière opération, ils s'accordent tous à dire qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avait reçue du *cadoucaïe*, et que si elle la conservait encore, le bleu, qu'on prétend appliquer, deviendrait noir.

Il y a encore une autre raison qui rend cette opération nécessaire, c'est de donner plus de blancheur à la toile; car nous avons dit qu'elle n'était qu'à demi-blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au soleil on ne l'y laisse pas sécher entièrement, mais on y répand de l'eau de temps-en-temps pendant un jour. Ensuite on la bat sur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il se pratique en France; la manière Indienne, est de la

plier en plusieurs doubles, et de la frapper fortement sur une pierre, avec le même mouvement que font les serruriers et les maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue en un sens, on la bat dans un autre et de la même façon : vingt ou trente coups suffisent pour l'opération présente. Quand cela est fini, on trempe la toile dans du *canje* de riz. Le mieux serait, si l'on en avait la commodité, de prendre du *kevarou*, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si on voulait le faire cuire, et avant que cette eau soit fort épaisse, y tremper la toile, la retirer aussitôt, la faire sécher, et le battre avec le *cottapoulli* : comme on a fait dans la première opération pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement par-tout, excepté aux endroits où il y a du noir, et à ceux où il doit y avoir du bleu ou du vert. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légèrement qu'on peut d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les endroits que j'ai dit ; autrement ce serait autant de taches bleues, qu'on ne pourrait pas effacer. Cela étant fait, on expose au soleil la toile cirée de la sorte ; mais il faut être très-attentif à

ce que la cire ne se fonde, qu'autant qu'il est nécessaire pour pénétrer de l'autre côté, alors on la retire promptement, on la retourne à l'envers, et on la frotte en passant fortement la main par-dessus. Le mieux serait d'y employer un vase de cuivre rond par le fond : par ce moyen la cire s'étendrait par-tout, et même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teints en bleu. Cette préparation étant achevée, le Peintre donne sa toile au Teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours : car il est à remarquer que ce ne sont pas les Peintres ordinaires, mais les Ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Ayant demandé au Peintre s'il savait comment se prépare l'indigo, il me répondit qu'il en était instruit, et il me l'expliqua de la manière suivante. Peut-être serez-vous bien aise de la comparer avec la méthode qu'on observe dans les Iles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'*averei* ou d'*indigotier*, que l'on fait bien sécher ; après quoi on les réduit en poussière. Cette poussière se met dans un fort grand vase qu'on remplit d'eau : on la bat fortement au soleil avec un bambou fendu en quatre, et dont les quatre extrémités en bas sont fort écartées. On laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou qui est au bas du vase, au fond duquel reste l'indigo. On l'en tire, et on le partage en morceaux gros à-peu-près comme un œuf de pigeon. On répand ensuite de la

cendre à l'ombre, et sur cette cendre on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'indigo qui se trouve fait.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide; il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussière. Puis il flaire l'indigo, pour connaître s'il ne sent point l'aigre; et en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *tavarei*, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un seau d'eau pendant un jour et une nuit, conservant la chaudière pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau et graine, dans le vase de l'indigo préparé. Cette teinture se garde pendant trois jours, et il faut avoir soin de bien mêler le tout ensemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton. Si l'indigo sentait encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainsi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, en sorte que le dessus de la toile soit en dehors, et que l'envers soit en dedans; on la laisse tremper environ une heure et demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles In-

diennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.

La longueur et la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me firent naître l'idée d'une difficulté, ce semble, assez naturelle, que je proposai à un des Peintres que je consultais. N'aurait-on pas plutôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, sur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans votre dessin? On le pourrait sans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainsi peint ne tiendrait pas; et après deux ou trois lessives, il disparaîtrait.

Je lui fis une autre question, et lui demandai à quoi il attribuait principalement la ténacité et l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit sans hésiter que c'était à la graine de *tavarei*. J'avais déjà reçu la même réponse d'un autre Peintre. Cette graine est de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas par-tout: elle est d'un brun clair ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, et comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent; elle est insipide, et laisse une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, et la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la manière de retirer la cire: on met la toile dans

de l'eau bouillante, la cire se fond ; on diminue le feu, afin qu'elle surnage plus aisément, et on la retire avec une cuiller, le plus exactement qu'il est possible ; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourrait y être resté de cire. Quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore pour le même usage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois sur la pierre, et on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore, et on l'étend pendant trois jours au soleil, observant d'y répandre légèrement de l'eau de temps-en-temps, ainsi qu'on l'a dit plus haut. On délaye ensuite dans de l'eau froide une sorte de terre nommée *ola*, dont se servent les Blanchisseurs, et l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu sous le vase, et quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, sur le bord duquel on la bat environ quatre cens fois sur la pierre, puis on la tord fortement. Ensuite on la met tremper pendant un jour et une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle. Après cela on la retire : on la lave de nouveau dans l'étang, et on la déploie pour l'étendre pendant un demi-jour au soleil, et l'arroser légèrement de temps-en-temps. On la remet encore sur le feu dans un vase plein d'eau ; et quand l'eau a

un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, et la faire sécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir et retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *cadoucaïe*, comme je l'ai rapporté au commencement, c'est-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infusion simple du *cadou*, qu'on la lave ensuite, qu'on la bat sur la pierre, et qu'on la fait sécher; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite, et qu'on la frotte pendant quelque temps avec les mains; que quand elle en est parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, et on la fait sécher; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme sont souvent les pistils, les étamines et les autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a prépαré auparavant. Ce sont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail est moins pénible, à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la manière dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'est-à-dire, de l'eau de certains puits particuliers à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *vartangui* ou bois de *sapan*, réduit aussi en poudre; mettez le tout au soleil pendant deux jours, prenant

garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de salé; autrement la couleur perdrait beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun. On y verse plus d'eau quand on veut qu'il le soit moins; et c'est par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances et les dégradations de cette couleur.

V I.

Pour composer une couleur de lie de vin et un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, et une partie égale du noir dont j'ai marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de *canje* de riz, gardé pendant trois mois, et de ce mélange résulte la couleur dont il s'agit. Il règne une superstition ridicule parmi plusieurs Gentils au sujet de ce *canje* aigri. Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la semaine; mais le Dimanche, le Jeudi et le Vendredi, il en refusera à d'autres qui en manqueraient. Ce serait, disent-ils, chasser leur Dieu de leur maison, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *canje*, on peut se servir de vinaigre de *callou* ou de vin de palmier.

V I I.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il est inutile de

rapporter ici ; il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même-temps que le rouge, c'est-à-dire, avant que de passer aux opérations dont je parlerai, après que j'aurai fait quelques observations sur ce qui précède. 1.° Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs, même dans l'Inde ; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une Ville. 2.° J'ai goûté de cette eau ; je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. 3.° On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit plus beau, disent les uns ; et, suivant ce qu'en disent d'autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendrait pas. 4.° C'est d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon alun et le bon bois de sapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendrait pas suffisamment, et ne serait pas belle si l'on manquait d'y ajouter la teinture d'*imbouré* : c'est ce qu'on appelle plus communément *chaïaver*, ou racine de *chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, et en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, et ce qui ne se fait pas promptement à cause de l'onctuosité du lait de buffle, où auparavant l'on avait mis cette toile. On la bat une trentaine de

fois sur la pierre, et on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparait la toile, on a dû aussi préparer la racine de *chaïa* ; ce qui se pratique de cette manière. Prenez de cette racine bien sèche, réduisez-la en une poudre très-fine, en la pilant bien dans un mortier de pierre et non de bois, ce qu'on recommande expressément, jetant de temps-en-temps dans le mortier un peu d'eau âpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, et mettez-la dans deux seaux d'eau ordinaire que vous aurez fait tiédir, et ayez soin d'agiter un peu le tout avec la main. Cette eau devient rouge, mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur : aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur dernière perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture, et afin qu'elle la prenne bien, l'agiter et la tourner en tout sens pendant une demi-heure qu'on augmente le feu sous le vase ; et lorsque la main ne peut plus soutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage soit plus propre et plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, et de la faire bien sécher. En voici la raison : quand on peint le rouge, il est difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir : il est vrai qu'alors le Peintre a soin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à-peu-près comme nous fesons lorsque

quelque goutte d'encre est tombée sur le papier où nous écrivons; mais il reste toujours des taches que la teinture de *chaïa* rend d'abord plus sensibles. C'est pourquoi, avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher comme je viens de le dire, et l'ouvrier recherche ces taches, et les enlève le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture; on augmente le feu, jusqu'à ce que la main n'en puisse plus soutenir la chaleur; on a soin de la tourner et retourner en tout sens pendant une demi-heure. Sur le soir on augmente le feu, et l'on fait bouillir la teinture pendant une heure ou environ : on éteint alors le feu, et quand la teinture est tiède, on en retire la toile qu'on tord fortement, et que l'on garde ainsi humide jusqu'au lendemain.

Avant que de passer aux autres couleurs, il est bon de dire quelque chose sur le *chaïa*. Cette plante naît d'elle-même, et on ne laisse pas d'en semer aussi pour le besoin qu'on en a; elle ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied; sa feuille est d'un vert clair, large de près de deux lignes, et longue de cinq à six. La fleur est extrêmement petite et bleuâtre. La graine n'est guères plus grosse que celle du tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds, et ce n'est pas la meilleure; on lui préfère celle qui n'a

qu'un pied, ou un pied et demi de longueur. Cette racine est fort menue; quoiqu'elle pousse si avant en terre et tout droit, elle ne jette à droite et à gauche que fort peu et de très-petits filamens. Elle est jaune quand elle est fraîche, et devient brune en se séchant. Ce n'est que quand elle est sèche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna : j'en avais mis tremper dans de l'eau qui était devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien surpris de trouver le lendemain au fond du vase quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y était ramassée. Je soupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vase avait causé ce changement de couleur; j'en parlai à un Peintre : il me répondit que cela ne marquait autre chose, sinon que le *chaïa* dont je m'étais servi, était de bonne espèce, et que lorsque les ouvriers réduisaient en poussière cette racine, en y jetant un peu d'eau, comme on l'a dit, il était assez ordinaire qu'elle fût de couleur de safran. Je fis encore une autre remarque, c'est qu'autour du vase renversé, il s'était attaché une pellicule d'un violet assez beau. Cette plante se vend en paquets secs; on en retranche le haut, où sont les feuilles desséchées, et on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entièrement, et qu'elle a dû être imbibée de cette

couleur, il faut la retirer sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes. Elles sont les mêmes que celles dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, et le troisième jour la savonner, la battre, et la faire sécher en jetant légèrement de l'eau dessus de temps-en-temps. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, et on la fait sécher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le savon et toutes les ordures qui pourraient s'y être attachées, et on la fait bien sécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande pareillement des préparations ; les voici : Prenez un *palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *cadou*, autant de *cadou*, une poignée de *chaïaver*, et si vous voulez que le vert soit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade. Après avoir réduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution des trois quarts ; versez cette teinture dans un vase en la passant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'alun en poudre, agitez quelque temps le vase, et la couleur sera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur sur le bleu, vous aurez du vert. C'est pourquoi, quand l'ouvrier a teint sa toile en bleu, il a eu soin de ne pas peindre de cire les endroits où il avait dessein de peindre du vert, afin que la toile teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le vert en son temps. Il est si nécessaire de peindre sur le bleu, qu'on n'aurait qu'une couleur jaune, si on le peignait sur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce vert ne tient pas comme le bleu et le rouge, ensorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparaît, et il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avait peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, ensorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici: prenez l'oignon du bannanier, pilez-le encore frais, et tirez-en le suc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce suc, et le vert deviendra adhérent et ineffaçable. L'inconvénient est que ce suc fait perdre au vert une partie de sa beauté.

IX.

Il reste à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le vert en peignant sur le bleu, sert pour le jaune, en peignant sur la toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort adhérente; elle disparaît après avoir été lavée un certain nom-

bre de fois. Cependant, quand on se contente de savonner légèrement ces toiles, ou de les laver dans du petit-lait aigri, mêlé de suc de limon, ou quand on les fait tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé de la bouze de vache, et qu'on aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passagères durent bien plus long-temps.

X.

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux Indiens. Ce ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou aiguisé et fendu par le bout à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, et qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre avec de la cire, est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus ; il est mince par le haut, et par cet endroit il s'insère dans un petit bâton qui lui sert de manche ; il est fendu par le bout, et forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la grosseur d'une muscade : ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu-à-peu par l'extrémité de cette espèce de pinceau.

Voilà, mon Révérend Père, tout ce que j'ai pu apprendre sur la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne sais si j'aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux

ceux qui ont tenté avant moi d'en faire en ce genre. Comme ils n'avaient ni l'usage de la langue, absolument nécessaire pour s'entretenir avec les Peintres, ni l'habitude de traiter avec eux ; que d'ailleurs leur état même devait naturellement inspirer de la défiance aux timides Indiens, je doute qu'ils aient pu bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce sujet. Ce n'est pas que je voulusse être responsable de la vérité de tout ce que je vous ai rapporté : il est difficile qu'il ne se glisse quelque erreur et quelque mécompte, dans ce qu'on est obligé d'apprendre de gens qui savent mieux travailler que s'expliquer : mais enfin, comme je ne me suis pas adressé à un seul Peintre, que j'en ai consulté plusieurs, et qu'il eût été très-difficile que, sans le savoir, ils se fussent tous accordés à me tromper, il n'est guères probable que je me sois éloigné de la vérité. Je suis, etc.



LETTRE

De M. Poivre au Père Cœurdoux.

MON RÉVÉREND PÈRE,

MON premier essai de peinture, à la façon Indienne, est enfin achevé. Il l'aurait été plutôt sans cette paresse et cette lenteur, dont les ouvriers de ce Pays-ci ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes les opérations; ainsi il n'a pas tenu à moi de vous satisfaire plutôt sur les remarques que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Dans mon premier ouvrage mon dessein a été non-seulement de m'instruire de la façon dont les Malabares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverses expériences pour savoir si en Europe on ne pourrait pas suppléer aux drogues dont ils se servent et que nous n'avons pas.

Je n'ai même suivi la méthode d'après laquelle ils travaillent, et dont ils sont esclaves, qu'autant que je l'ai cru nécessaire, pour la connaître moi-même et la savoir; d'ailleurs, je m'en suis souvent écarté pour voir si l'on ne pourrait pas réussir autrement, et faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réussi qu'imparfaitement en bien des articles : en d'autres j'ai manqué absolument ; quelquefois j'ai été plus heureux. C'est le sort de ceux qui font les premières expériences, et qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume, et par s'affranchir des règles ordinaires. Voici donc en peu de mots les remarques que m'ont fournies les premiers essais.

1.° Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites (1) sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles. Vos découvertes sont très-justes et fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous savoir bon gré des connaissances nouvelles que vous leur avez fournies sur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintures, expliquées assez clairement, et bien détaillées. Je desirerais seulement que vous pussiez donner en Europe une notion plus distincte des diverses drogues qui entrent ici dans la peinture des Indiennes. Si pour cela vous pouviez dérober à votre zèle apostolique quelque moment de loisir, vous rendriez un service réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications sur le fruit que vous nommez *cadoucaïe*, et sur la plante que vous leur avez déjà fait connaître sur le nom de *chayaver*. Ce sont-là les deux ingrédiens les plus essen-

(1) Voyez la lettre précédente.

tiels dont le défaut de connaissance pourrait empêcher de réussir ceux qui voudraient en Europe tenter d'imiter les peintures de l'Inde.

2.° Le *cadoucaïe* est un vrai myrobolan dont, comme vous savez, nos Droguistes distinguent jusqu'à cinq espèces. Le myrobolan citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'emblique, et le myrobolan bellerique : nos Malabares ne se servent que des deux premières espèces, qui ont beaucoup de sel essentiel et d'huile. Après les avoir broyées ils les mêlent avec du lait de buffle femelle. Cette espèce de lait n'est point absolument nécessaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce Pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

3.° Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette première préparation que l'on fait ici aux toiles ; elle ne sert absolument qu'à les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboiraient ou se répandraient trop, à-peu-près comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas assez aluminé. Les Chinois ont, comme les Indiens, le secret de peindre les toiles du-moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler ils n'y donnent d'autres préparations

que celle qu'ils donnent à leurs papiers, c'est-à-dire, qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun et de colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni *cadou* ni lait de buffle femelle. Ce *cadou* ne me paraît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares se servent pour marquer d'abord leur dessin après en avoir tiré le poncis. En effet, j'ai remarqué que cette drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troisième, n'est d'abord qu'une eau roussâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du *cadoucaïe*. Ainsi la noix de galle fera le même effet.

4.° J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi : c'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures que les indiennes : j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagne, avec la préparation de bois de *sapan*, lequel fait un bel effet. Je l'ai fait laver plusieurs fois, et la couleur en est toujours également brillante : je vous l'enverrai afin que vous puissiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'au lieu de bois de *sapan*, on pourrait se servir avec plus d'avantage de la teinture de bois de *fernanbouc* ou même de *cochenille* : celle-ci l'emporterait infiniment sur tout ce que l'on peut faire avec le bois de *sapan* qui est absolument le même que

ce que nous appellons en France bois de *Brésil*. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoiqu'entierement gâté, a pourtant sur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indes.

5.° Pour ce qui regarde le *chayaver* dont j'ai l'honneur de vous envoyer une plante dessinée et peinte d'après nature, il est visible que c'est à sa racine que les couleurs, au moins la couleur rouge, doivent son adhérence et sa ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans la décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchisseur : la couleur s'efface ; elle ne devient adhérente que lorsqu'elle a été suffisamment pénétrée des sels alcalis de cette racine.

Il me paraît que cette plante n'est autre chose que ce que Monsieur Tournefort appelle *callium album vulgare*. La description que ce savant Botaniste fait de sa plante, est absolument la même que celle qu'on pourrait faire du *chayaver*. Au moins il est vrai que les deux plantes, si elles sont différentes, ont un même effet qui est de faire cailler le lait : c'est une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon Révérend Père, toutes les remarques que j'ai pu faire sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles, à Pondichery ; si vous les croyez justes, elles pourront contribuer au dessein que vous avez de faire passer en Europe le secret des Indes. Il

est surprenant que jusqu'ici il ne se soit trouvé dans ce Pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir sa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage. Il serait à souhaiter que nos voyageurs en quittant leur Pays l'oubliassent moins. Il ne se trouve guère de Peuples qui ne soient en possession de quelque art particulier dont les connaissances seraient utiles à l'Europe. Des découvertes en ce genre seraient plus avantageuses qu'une infinité de relations exagérées et peu fidèles dont ceux qui voyagent croient avoir droit d'amuser le public. Jusqu'à présent vos Révérends Pères, surtout ceux qui travaillent aux Missions de la Chine, sont les seuls qui nous aient donné l'exemple d'un travail si utile. Les peines qu'ils se sont données pour découvrir la façon dont les Chinois travaillent la porcelaine, cultivent les mûriers, et nourrissent les vers à soie, leur ont mérité la reconnaissance de tous leurs compatriotes qu'ils ont si utilement servis. Pourquoi un si bel exemple est-il si peu imité?

J'espère, mon Révérend Père, que si vous avez fait quelque nouvelle découverte, vous voudrez bien m'en faire part avec la même franchise que je vous communique les miennes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE
DU PÈRE CŒURDOUX.

Cette lettre m'a donné occasion de faire quelques recherches et de nouvelles réflexions qui pourront être aussi de quelque utilité. Les voici.

1.° Quoique le *cadoucaïe* soit la première espèce de *Myrobolan* de nos Droguistes, les Indiens ne le confondent pas comme eux, sous le même nom, avec des fruits produits par des arbres fort différens.

2.° Comme nous distinguons les cerneaux des noix mûres, de même aussi les Peintres et les Marchands Indiens distinguent les *pindjou cadoucaïes*, c'est-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verts et tendres pour les faire sécher en cet état, de ceux qu'on a laissé mûrir avant que d'en faire la récolte. Ils paraissent fort différens à la vue, mais il est sûr que ce sont les fruits des mêmes arbres.

3.° La raison de cette distinction et des différentes récoltes des *cadoucaïes* vient de la différence des eaux âpres, propres à la peinture, dont on a parlé ailleurs, lesquelles ne sont absolument pas les mêmes, ni si bonnes par-tout, et au défaut desquelles il faut suppléer par des *cadoucaïes* plus

âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple, la qualité des eaux de Madras, ci-devant Colonie anglaise, fort célèbre dans les Indes, et prise par les Français en 1746, exige qu'on se serve des *pindjou cadoucaïes* ; au-lieu qu'il faut se servir à Poudichery de ceux qui ont été cueillis en maturité. Tous les Peintres indiens ne conviennent pas que ce soit le défaut d'un certain degré d'âpreté dans les eaux, qui oblige à se servir des *myrobolans* cueillis tendres : il y en a qui prétendent au-contraire que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des *pindjou cadoucaïes*, lesquels ont, selon eux, moins d'âpreté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit, il est assez étonnant que les Indiens aient découvert dans la différence de maturité de ces fruits, le supplément au défaut de certaines eaux propres d'ailleurs à la teinture et à la peinture.

Ces *cadoucaïes pindjou* sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits. Il y en a qui ont à peine six lignes de longueur : ils sont les uns de couleur brune, et les autres assez noirs ; mais cette différence de couleur n'est qu'accidentelle et ne désigne point des espèces différentes. Comme ils ont été cueillis verts, il n'est pas étonnant que leur superficie se trouve toute couverte de rides, lorsqu'ils sont desséchés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramasser et pour les faire sécher, leur prix est beau-

coup plus grand que celui des *cadoucaïes* qui ont bien mûri.

4.° Il faut mettre au nombre des *pindjou cadoucaïes*, une sorte de *myrobolans* bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui sont plus gros et plus grands que ceux dont se servent les Peintres de Pondichery, quoiqu'ils aient été cueillis étant mûrs. J'avais peine à le croire; mais un Peintre indien m'en convainquit, en cassant devant moi un de ces gros *cadoucaïes*, et son noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie, et couverte d'une peau brune; au-lieu qu'un *cadoucaïe* bien mûr, qu'il cassa aussi, avait dans son noyau une pulpe bien conditionnée et blanche comme une amande. La raison de cette différence vient de ce que, sous un même genre d'arbre de *cadou*, il y en a plusieurs espèces, dont les fruits sont de grosseurs différentes comme nos pommes ne sont pas toutes également grosses, ni proportionnées aux différentes espèces de pommiers qui les portent.

C'est ce que j'ai appris d'un Marchand Droguiste du Pays, que j'interrogeais sur ce sujet; car ce n'est qu'à force d'interrogations faites à plusieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut espérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut apprendre; mais aussi on ne perd pas toujours son temps: l'un vous dit une circonstance qui avait échappé à l'autre. L'embarras est quelquefois de les

concilier lorsqu'ils se trouvent de sentimens opposés, et qu'ils vous disent des choses contradictoires. De nouvelles interrogations faites à d'autres séparément, et un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté est la vérité.

Mon Marchand ajouta que c'était sur-tout du côté des Provinces du Nord que venaient les gros *cadoucaïes*, et que tels étaient ceux qui venaient de Surate; il me confirma aussi ce que j'ai dit plus haut, sur la foi des Peintres indiens, que les *cadoucaïes pindjou*, et les autres qui n'ont été ramassés qu'après avoir bien mûri, étaient absolument les mêmes fruits et des mêmes arbres, m'assurant que dans sa jeunesse il avait voyagé à l'ouest de Pondichery et jusqu'à la chaîne des montagnes voisines de la côte de Malabar, d'où l'on apporte ces fruits, et qu'il en avait vu faire la récolte.

5.° Je ne dois pas omettre ici une autre production de l'arbre *cadou*, et qu'on appelle *cadoucaïpou*, c'est-à-dire, fleur de *cadoucaïe*, quoique ce ne soit rien moins que sa fleur. C'est une espèce de fruit sec, ou simplement une coque applatie et souvent orbiculaire, de couleur de feuille morte par-dessus et d'un brun velouté en dedans. Elle est vide, et paraît n'avoir jamais rien contenu, si ce n'est les œufs des insectes qui ont probablement occasionné sa naissance; car cette espèce de noix se trouve sur les feuilles mêmes du *cadou*, et est produite de

la même façon que les noix de galle et quelques autres excroissances pareilles, qui se trouvent sur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des *cadoucaïpou* qui ont jusqu'à un pouce de diamètre ; il y en a de beaucoup plus petites ; il y en a aussi, dit-on, de plus larges ; mais je n'ai pas vu de celles-ci. La description que fait *Lemery* de la noix vomique convient fort au *cadoucaïpou*. Dans le doute si ce ne l'était point effectivement, on en a donné une dose considérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avait fait du bien, comme elle en fait aux hommes ; car les Médecins du Pays l'emploient utilement contre les tranchées et les cours de ventre, moyennant quelques préparations qu'il serait trop long de rapporter, et qui ne sont pas de mon sujet. Il est étonnant qu'une drogue aussi efficace que celle-ci ne soit pas connue en Europe, ainsi que me l'a assuré une personne fort intelligente. (1)

6.° Quoi qu'il en soit, cette espèce de noix plate est d'une grande utilité pour peindre les toiles, et je rapporterai d'autant plus volontiers l'usage qu'en font les Peintres indiens, que j'en ai parlé trop brièvement ailleurs, faute des connaissances qu'on m'en a données depuis. Voici le détail de

(1) M. Mabile, Docteur en Médecine.

la préparation de la couleur jaune qu'on fait avec le *cadoucaïpou*. Prenez-en, par exemple, quatre onces, et sans les écraser ni les broyer, laissez-les tremper pendant vingt-quatre heures dans environ quarante onces d'eau âpre. On met ensuite le tout sur le feu, après y avoir jeté une once de *chayaver* réduit en poudre. On fait bouillir cette eau trois bouillons, retirant le feu lorsqu'elle bout, et l'y remettant ensuite pour la faire bouillir à trois reprises, de sorte que l'eau se trouve réduite enfin à la moitié. Versez cette eau dans un autre vase, de sorte que le *cadoucaïpou* reste au fond du premier, et lorsque cette eau sera devenue tiède, vous y mettrez d'abord une once d'alun réduit en poudre et dissous dans un peu d'eau chaude. Si avec cette eau ainsi préparée vous peignez sur le bleu, vous aurez du vert. Elle donnera du jaune, si vous peignez sur la toile blanche, préparée avec le *cadoucaïe* et le lait, ainsi qu'il a été dit ailleurs. Si l'on veut avoir un vert plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu sur lequel cette eau jaune doit passer. Pour avoir un jaune clair on retire de cette eau la quantité dont on a besoin, lorsqu'elle n'a bouilli qu'une fois. Le jaune sera plus foncé si on retire l'eau après qu'elle aura bouilli deux fois. Il le sera bien davantage si on laissait diminuer l'eau jusqu'aux trois quarts. On peut aussi, pour avoir un jaune plus foncé, peindre

deux fois et à différentes reprises le même endroit avec la même eau. J'ai déjà averti qu'il n'en était pas de ces couleurs comme du rouge qui devient plus beau au blanchissage, au-lieu que celles-ci s'effacent à force de faire blanchir la toile sur laquelle elles sont peintes.

7.° Le *cadoucaïpou* ne sert pas seulement pour peindre en jaune; les Teinturiers l'emploient aussi pour teindre en cette couleur; mais la préparation de cette teinture est beaucoup plus simple. La voici : pour teindre, par exemple, six coudées de toile, prenez quatre *palans* de *cadoucaïpou*, brisez-les en petits morceaux, et faites-les tremper ou infuser environ une demi-heure dans seize ou dix-sept livres d'eau âpre, ou même d'autre eau, pourvu qu'elle ne soit ni salée ni saumâtre. Vous la ferez bouillir ensuite jusqu'à diminution d'un quart : quand elle est un peu refroidie, on y trempe la toile, ensorte qu'elle soit bien imbibée de la liqueur; on la tord ensuite légèrement, et on la fait bien sécher au soleil.

Faites de plus dissoudre dans seize livres d'eau deux *palans* d'alun réduit en poudre; vous la ferez chauffer jusqu'à ce qu'elle soit plus que tiède, et vous y plongerez alors la même toile, qu'on tord légèrement, et qu'on fait ensuite sécher une seconde fois au soleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation et de la même façon, se

trouve teinte en vert. L'on teint encore en jaune avec moins de préparation et de frais. On prend pour la même quantité de toile un *palan* de *cadoucaïpou* qu'on brise avec un cylindre sur une pierre, en y jetant un peu d'eau, ensorte que cet ingrédient forme une espèce de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau, qu'on passe ensuite par un linge; on y ajoute trois fois autant de la plante appelée *Terramerita*, qu'on prépare de la même façon que le *cadoucaïpou* : on préfère celle qui vient de Bengale à celle qui croît ici. On fait chauffer cette eau et on y plonge la toile qui se trouve teinte en jaune, après qu'on l'a fait sécher, non pas au soleil, mais à l'ombre, sans quoi cette couleur, qui n'est ni belle ni tenace, rougirait ou brunirait promptement.

8.° Quant à la qualité du *cadoucaïe*, de contribuer à l'adhérence des couleurs, Monsieur Poivre croit devoir la lui refuser, en quoi je ne puis être entièrement de son sentiment. Il a contre lui celui des Indiens; et, suivant le Mémoire de Monsieur *Paradis* sur la teinture en rouge, que je communiquerai dans la suite, on emploie ce fruit pour la teinture dans laquelle il ne s'agit nullement de gommer la toile, comme on fait le papier sur lequel on doit écrire. L'exemple des Chinois, qui peignent fort bien en rouge sans *cadoucaïe*, prouve au plus que c'est un ingrédient qui leur manque, ou qu'ils y

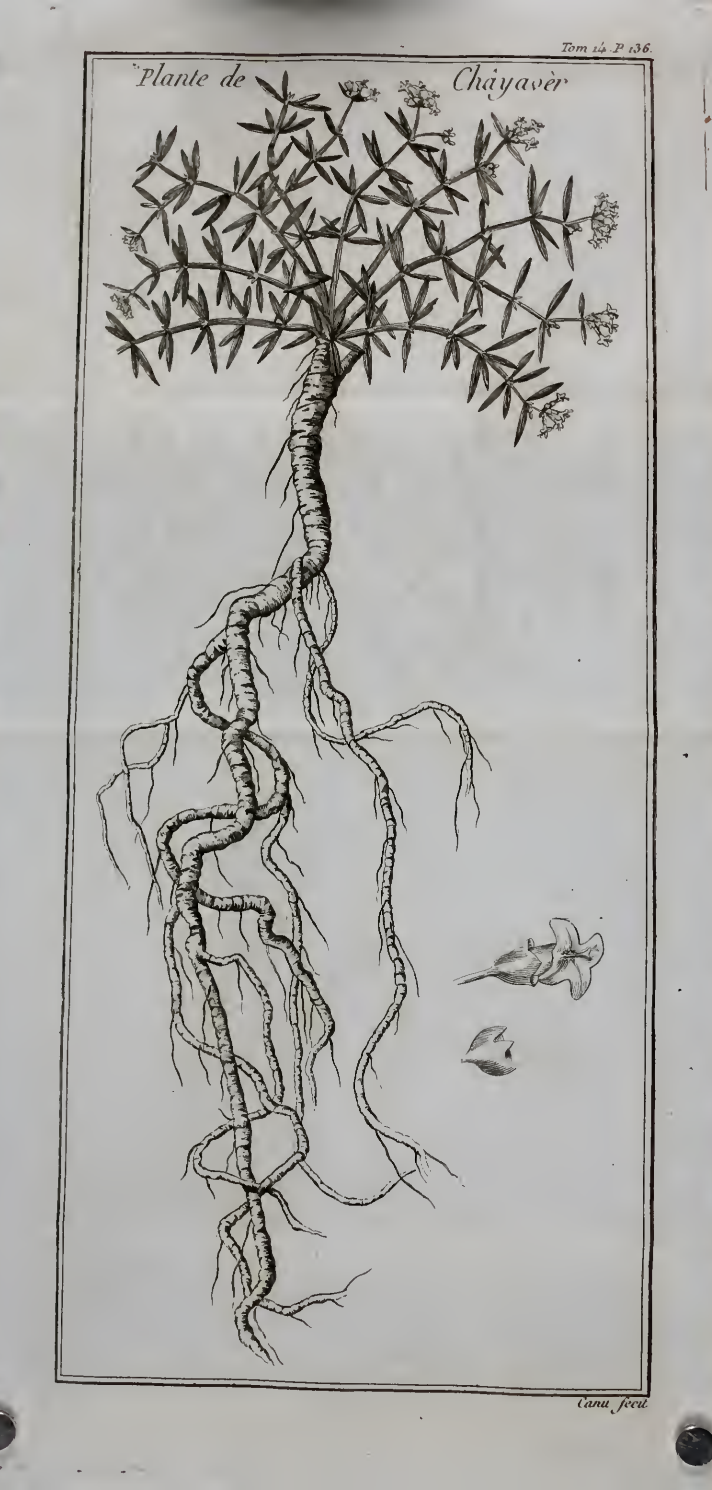
suppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le *chayaver*, qui paraît leur être inconnu.

9.° Pour décider la question, savoir : si le *chayaver* est la même plante que le *gallium album vulgare*, le plus court serait d'en envoyer de la graine en France. Si elle y réussissait, on pourrait juger tout-d'un-coup à l'œil si c'est la même plante qui se trouve en France et dans les Indes. Si c'est la même, Monsieur Poivre a rendu un service considérable aux Teinturiers, en leur fesant connaître la vertu d'une plante si utile, qu'on avait sans savoir s'en servir. Si ce ne l'est pas, il aura au-moins fait plaisir aux Botanistes, en leur découvrant un nouveau *gallium* ou *caillelait*, qui a, ce semble, échappé à l'Auteur de l'*Hortus Malabaricus*. Ce qui me fait douter que ces deux plantes soient la même, malgré les rapports qu'elles peuvent avoir, c'est qu'aucun Botaniste n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractérisent en quelque sorte le *chayaver* des Indes.

Voilà, mon Révérend Père, les remarques que j'ai faites à l'occasion de la lettre de Monsieur Poivre, qui a peint au naturel une plante de *chayaver*, que j'ai l'honneur de vous envoyer ; elle pourrait, ce semble, faire plaisir aux curieux, aussi-bien que sa lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

❋


Plante de Châyavèr
Canu fecit

LETTRE

Du Père Possevin, des 4 et 16 Décembre 1743, à Madame de Sainte-Hyacinthe.

A Chrichnapouram, ce
4 Décembre 1743.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

AVANT que d'entrer dans la Mission de Telougou, j'eus l'honneur de vous écrire l'an passé, pour vous apprendre où le bon Dieu avait daigné me conduire. C'est donc de la Mission que je vous écris aujourd'hui, à cent lieues ou environ de Pondichery, par le chemin que nous fesons. Je ne croyais pas y porter avec moi tous les fléaux de Dieu; il semble cependant que je les y ai apportés. Vous en pouvez juger, Madame, par ce que je vais vous en dire. Le jour que j'arrivai de Careïcal à Pondichery, pour me rendre ici, le Nabab d'Arcar fut assassiné à Velour, ce qui mit le trouble et la division parmi les Mores, la guerre civile dans le Pays, et retarda notre départ de trois semaines. En partant le 9 de Décembre pour nous rendre ici, nous crûmes pouvoir y

arriver sans accident. Le voyage fut assez heureux jusqu'à quatre ou cinq lieues par delà d'Arcar ; mais là, dans un défilé qu'il nous fallait passer, nous fûmes arrêtés, le Père de Lacour et moi, par cent cinquante ou deux cens soldats; qui gardaient le défilé pour empêcher les Marattes de venir par-là ; ils nous pillèrent. Notre perte monta à environ sept cens livres. Nous allâmes coucher à une ou deux lieues de là, dans le cœur d'un Village, à la belle étoile, sans souper et au milieu des voleurs. Le lendemain 16, qui était un Dimanche, nous allâmes à trois lieues de là dire la Messe dans notre Eglise de Paracour, où nous restâmes jusqu'au 19, dans de perpétuelles alarmes, ne sachant de quel côté aller. Enfin, à midi nous prîmes le parti de continuer notre route; nous remettant entre les mains de la Providence. Le 20 nous arrivâmes heureusement à Ponganour, première Eglise de la Mission de Telougou, à cinquante-trois ou cinquante-quatre lieues de Pondichery; nous y restâmes six jours avec le Père Lavaur, que nous trouvâmes guéri comme miraculeusement, la veille de saint François Xavier, d'un abcès qu'il avait au genou. Le 29 Décembre, nous arrivâmes à Ballapouram, où je restai avec le Révérend Père Pons, pour y apprendre la langue, et ensuite me rendre d'ici à Chrichnapouram, vers le commencement de Mars; mais le bon Dieu en disposa autrement, comme vous

allez voir. En Janvier, l'armée de Nisan, Ministre du Mogol, comme vous savez, Madame, par les lettres du Révérend Père Saignes, et Gouverneur-Général des Royaumes de Carnate, Golconde, Décan, etc., qui venait faire le siége de Trichirapali, aujourd'hui Capitale du Maduré, dont les Marattes s'emparèrent il y a trois ans, pilla notre Eglise de Pendicallon et ruina le Pays; ensuite l'armée du Nabab de Carnoul, révolté contre Nisan, est venue se poster là, dans notre maison et les environs, où ayant tout ravagé, nos Chrétiens pensèrent à se sauver ailleurs. En Février, l'armée de Nisan pilla notre Eglise de Camballadinné, les Pères Martin et Cordey furent au moment d'être pris; ils furent obligés de se sauver ici. Au départ des Nababs et Gouverneurs Mores de ce Pays, qui sont allés avec toutes leurs troupes accompagner Nisan dans son expédition de Trichirapali, les petits Princes du Pays se sont mis à se faire la guerre les uns aux autres, ce qui a occasionné le pillage de notre Eglise de Madigoubba; le Bourg et tous les environs sont devenus déserts, en sorte qu'il n'y a pas une seule ame. Le mois de Mars, où tout ceci se passait, le Père de Lacour me manda de ne me point mettre en chemin, parce que les chemins n'étaient point praticables; qu'il était à la veille d'être assiégé, et qu'il avait emballé tous les ornemens de l'Eglise pour fuir ailleurs. Cela m'empêcha de partir avant le

30 Avril ; j'arrivai ici le 2 Mai. Les troubles ont continué et augmenté, en sorte que je n'ai pu sortir de ce Matham depuis sept mois, pour aller ailleurs. Sidosi, espèce de Prince ou de vice-Roi des Marattes dans ce Pays ; s'est avancé, il y a quelques mois, avec deux mille chevaux, à deux journées d'ici, où il pille et ravage tout. Son fils, Gouverneur de Trichirapali, après la reddition de cette place, est venu en faire autant de son côté, avec deux mille chevaux qui lui restent. Il y a quelques jours qu'il n'était qu'à cinq ou six lieues d'ici ; on est venu trois ou quatre fois la nuit et le jour nous avertir de nous retirer dans le Fort, avec nos meilleurs effets. Nous avons emballé les ornemens de l'Eglise, pour les faire transporter en cas de besoin, et sommes restés tranquilles chez nous. A tous ces désastres, ajoutez le défaut de pluie ; la misère nous met une foule de pauvres sur les bras, que nous ne savons comment assister ; la Mission fournit par an cent Pagodes ou huit cens livres à chaque Missionnaire, indépendamment des aumônes communes et particulières qui viennent de France. Nous sommes quatre dans cette partie de la Mission ; nous avons bien dépensé chacun environ mille six cens livres cette année, et nous sommes encore dans le besoin jusqu'au cou, hors d'état de pouvoir envoyer personne nulle part pour annoncer l'Evangile. Il est vrai que ce n'en est guère le temps ;

chacun songe à se sauver où il peut, et à vivre ; nous nous trouvons même endettés ici de cinq ou six cens livres, sans savoir quand nous les paierons : pour comble de malheur, quatre de nos Disciples qui étaient allés accompagner le Révérend Père Martin à Pondichery, ont été assassinés le 26 Septembre dernier, à six lieues de Ponganour. Cinq ou six cens livres qu'ils nous apportaient, avec des provisions, nos lettres de France, venues par les derniers vaisseaux, et apparemment quelques boîtes de Chapelets et autres choses de dévotion qui nous venaient d'Europe, ont été perdus. Voilà en gros ce qui nous regarde dans ces quartiers. Ne vous imaginez pas, Madame, que tout ait été plus tranquille du côté de Ponganour et Vencatiguiri. Je pense que les choses y ont été encore plus mal ; vous en jugerez par l'exposé, qui ne sera pas, à beaucoup près, tel que vous le pourrait mander celui de nos pères qui en a été témoin en bonne partie aux environs de Vencatiguiri ; sept cens chevaux Marattes, qui venaient de Velour, pillèrent et mirent ce Pays en trouble en Février dernier. Deux de nos gens qui allaient à Pondichery, furent arrêtés, puis relâchés : voilà le premier fléau dans ces Cantons-là. Le Nabab de Colola étant allé joindre Nisan avec ses troupes, les Capouvarons ou Laboureurs du Pays, ne pouvant plus supporter les avanies qu'on leur fesait tous les jours, se révoltèrent,

brûlèrent et pillèrent le Pays : deuxième fléau. Les Roisavarons, Caste de voleurs de profession, se mirent sur les rangs, et furent le troisième fléau, qui dura plus que le deuxième ; car les Capouvarons, après avoir tout pillé, s'en allèrent ailleurs. Le Prince de Venecatiguiri et les petits Seigneurs Mores, ayant pris les armes ensuite, pillèrent chacun de son côté, et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent : quatrième fléau, encore plus grand que les autres. La garnison de Trichirapali a été le cinquième en passant par-là. Le Père Lavaur, venant de Ponganour à Ballapouram, au commencement de Mai, au milieu de tous ces troubles, risqua cinquante fois d'être pillé et massacré ; ce n'a été que par une Providence spéciale et des plus marquées, qu'il a pu échapper à tant de dangers. Il est retourné dans ces quartiers. Il arriva sans accident de Ballapouram à Ponganour, le jour que nos gens furent égorgés à six lieues de là. Il est ensuite allé à Vencatiguiri, d'où il nous écrivait le vingt-neuf Octobre dernier, qu'il ne voyait aucun moyen d'en sortir en sûreté pour se retirer ailleurs, avant l'arrivée de l'armée de Nisan, qui n'était qu'à douze lieues, et que s'il ne pouvait le faire, il prendrait le parti d'aller se jeter aux pieds de Nisan, pour lui demander sa protection et justice de l'assassinat de nos gens ; depuis ce temps nous n'en avons reçu aucunes nouvelles, non plus que des

Pères Martin et Pons, qui ont dû partir de Pondichery vers la fin d'Octobre, pour venir dans ces quartiers, ce qui ne laisse pas de nous inquiéter. Le pays Tamoul n'a pas été plus tranquille que celui-ci; c'est là que le mal a commencé. Nos Pères furent obligés de se sauver à Pondichery une ou deux fois avant l'arrivée de l'armée de Nisan; ils étaient alors dans leurs Eglises. Le Père de Montjustin fut dépouillé et pillé par l'armée de Nisan, aussi bien que son Eglise d'Atipacam : il ne put se sauver avec son cheval, et autant d'habits qu'il lui en fallait pour n'être pas nu, que moyennant huit pagodes qu'il donna à un Officier More, qui le laissa évader. Le pillage de cette Eglise va bien à 800 livres. J'ai encore appris qu'un de nos gens, dans ces Cantons, qui portait vingt pagodes, fut volé. Je n'ai pu en savoir davantage, parce que les chemins ont été la plus grande partie de l'année impraticables, et qu'en nous écrivant, on ne répondait pas à nos lettres, qui n'annonçaient que peste sur peste et misère sur misère. Ce n'est que par ricochet que j'ai su le peu que je vous en mande. Vous voyez bien, Madame, que j'ai eu raison de vous dire que j'ai apporté avec moi tous les fléaux de Dieu; ne me demandez pas les progrès qu'a faits la Religion cette année : vous devez bien penser que le temps n'est guère propre à rien faire ni à rien entreprendre; quand sera-t-il plus favorable? hélas! je n'en sais rien; je n'y vois pas beaucoup de jour. Il n'y a eu

cette année ici qu'environ trente-huit ou quarante Baptêmes, cinquante ou cinquante-deux l'an passé, soixante-deux ou soixante-trois à Ballapouram. Le P. Lavaur a baptisé soixante-dix ou quatre-vingts adultes à Vencatiguiri, depuis environ un an ou quinze mois. Il y avait les plus grandes espérances d'une abondante récolte; les troubles ont dispersé le troupeau et les catéchumènes. Le P. Costas m'a mandé cette année qu'il avait bien baptisé à Pouchepaguiri soixante-dix adultes en huit ou dix mois, malgré les troubles; je n'en ai rien appris depuis. Tout ce que je puis vous en dire de plus consolant, Madame, est ce que me dit le R. P. Tremblay, à mon passage à Pondichery; il venait d'Alipacam et Courtempetti, dont il a eu soin pendant l'espace d'environ sept ans, où il me dit que chaque année, l'une portant l'autre, il avait bien baptisé deux cent cinquante ou deux cent soixante personnes; que les deux années de famine, lui, ses Catéchistes, et les Chrétiens et Chrétiennes avaient baptisé plus de trois mille enfans des Gentils et d'adultes moribonds, mais suffisamment instruits; qu'il entendait bien dix ou onze mille confessions par an, et baptisait chaque année quatre, cinq et quelquefois six cents enfans de Chrétiens. Comme il écrit une lettre cette année fort ample sur tout cela, au R. P. Duhalde, vous la verrez sans doute dans le premier recueil qui paraîtra. Le R. P. Saignes ne manquera pas non plus de

de vous instruire de tout ce qui sera venu à sa connaissance. Pour moi je me borne à ce petit détail, qui vous affligera sans doute. Mais si vous êtes notre mère, Madame, n'est-il pas juste que vos enfans vous mandent leur situation, pour que vous compatissiez à leurs misères et que vous les partagiez avec eux ? Il n'est pas nécessaire de vous dire combien nous avons besoin du secours de vos prières et de celles de toutes les saintes ames de votre connaissance. Ce simple exposé vous le fera assez connaître. Cependant je puis vous assurer, Madame, que voilà la moindre de mes peines ; l'austérité de la vie, quelque dure qu'elle soit, tous ces malheurs, quelque grands qu'ils soient, ne sont rien en comparaison d'autres croix que nous avons à porter ici. Daignez donc vous souvenir de nous bien spécialement devant le Seigneur, et de moi en particulier, qui suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. L'envie de vous dire les choses comme elles sont, me fait ajouter ces deux mots, qui seront comme le correctif à ce que je vous ai dit du pays Tamoul. Les vingt pagodes volées vers Carrepondy, ont été rendues, à la réserve de cinq. L'Eglise d'Atipacam et la maison du Missionnaire, ne furent point pillées par l'armée de Nisan, qui n'y entra point ; mais un grand coffre rempli des ornemens et des meubles les plus précieux de cette Eglise, que le Père

Montjustin conduisait en lieu de sûreté, fut enlevé; le Père ne fut point dépouillé, mais reçut seulement un coup de sabre sur les reins ou le ventre, que sa ceinture et ses habits parèrent. Ainsi moyennant huit pagodes et son coffre, on le laissa aller. Cette Mission a peu souffert de l'armée de Nisan, qui gardait une exacte discipline et ne pillait guère que sur les Pays ennemis.

C'est le Révérend Père Martin, arrivé heureusement le 13, qui a dit ceci.

LETTRE

*Du Père Trembloy, Missionnaire dans le Royaume de Carnate, à Monsieur ***.*

L'INTÉRÊT, Monsieur, que vous daignez prendre à ce qui me regarde, me fait une loi de vous instruire de ce qui s'est passé dans l'Inde depuis que la Providence m'a conduit dans cette Mission.

Ce fut en 1734 que j'y arrivai. A la vue des travaux et du genre de vie des Missionnaires, je crus y terminer bientôt mes jours. Tout ce qu'on peut se figurer de pénible n'est rien en comparaison des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes et de mille incommodités ordinaires dans ces Contrées. Mais la

grâce rend tout aisé. D'ailleurs, quelle consolation ne donne pas à un Ouvrier évangélique la ferveur de ses nouveaux Chrétiens, et le plaisir délicieux de voir dans cette région Infidèle le vrai Dieu adoré, Jésus-Christ reconnu pour le Sauveur de toutes les Nations, et la Foi triomphante de l'Idolâtrie! Car ces merveilles, quoi qu'en puisse dire la calomnie, se sont opérées, et s'opèrent encore tous les jours à mes yeux. Oui, les Chrétiens de l'Inde adorent notre Dieu en esprit et en vérité; leur culte est pur et sans mêlange. Leur aversion pour les Idoles va jusqu'au scrupule; souvent ils refusent de regarder les faux Dieux, de passer devant leurs Temples, et de rien toucher qui appartienne aux cérémonies des Gentils. La faim, la soif, les persécutions, la privation des biens et les plus sanglans outrages ne peuvent les ébranler; pour symbole de leur Foi, ils portent ordinairement la Croix gravée sur leur front, et l'unique nom qu'ils donnent aux Idoles, est celui de Démon.

En cela les soldats Chrétiens sont sur-tout admirables. Jamais ils ne paraissent devant le Prince qu'avec quelque marque de Christianisme. Un jour 400 de ces braves étant assemblés à la porte du Palais, le Roi leur dit en colère : *Pourquoi méprisez-vous mes Divinités, et leur donnez-vous les noms les plus odieux? Seigneur*, repartit un des Capitaines, *depuis que nous sommes Chrétiens*,

nous ignorons le déguisement; *et c'est la vérité que nous avons le bonheur de connaître, qui nous fait tenir ce langage.* Le Prince en souriant répondit : *Je vous ai toujours regardés comme fidèles sujets; mais je vous défends d'approcher désormais de mes Temples. Par vos prières vous pourriez bien faire mourir mes Dieux. Mes Dieux morts, ce serait alors pour moi une nécessité, ou d'adorer le Dieu des Chrétiens, ou de ne plus rien adorer.* Depuis ce temps, les soldats Chrétiens, quand on célèbre au Palais une fête d'Idoles, sortent de son enceinte, et vont se promener dans la campagne. Ce Prince était autrefois le plus grand ennemi du Christianisme; il a paru dans la suite avoir des sentimens plus humains; pendant plusieurs années je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : souvent, en me fesant saluer, il s'est recommandé à mes prières.

Il faut avouer que les Chrétiens de l'Inde ont à soutenir de plus fréquentes et de plus rudes épreuves, que ceux des autres Régions du monde. Je n'ai vu jusqu'ici parmi eux qu'une continuité de misères et d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, et causa une famine générale qui dura plus de deux ans. Il est impossible de détailler les maux dont j'ai été témoin; il suffit de dire que j'ai vu renouveler ce que les Histoires sacrées rapportent des siéges de Samarie et de Jérusalem.

Au commencement de la disette, les Princes, les Seigneurs et les Ministres ayant fait enlever le riz qui était en réserve dans les Villes et les Bourgades, le Peuple se trouva réduit à la dernière extrémité. Les Marchands mirent leurs grains à un si haut prix, que personne, excepté les riches, n'y pouvait atteindre, et la mesure du riz ou de millet, qui est à peine suffisante pour la nourriture d'un jour, se vendit un fanon d'or, c'est-à-dire dix-huit sous de notre monnaie. On se trouva donc dans la situation la plus désespérante. Toutes les campagnes desséchées n'offraient que des sables brûlans. La terre sans herbe, les étangs sans eau, bientôt les bestiaux périrent. Si l'on creusait des puits pour se désaltérer et pour cultiver quelques champs de riz, l'eau salée de ces puits fesait mourir plus de monde que le riz qu'elle produisait n'en pouvait conserver. Les infortunés Indiens, se voyant sans ressource, abandonnèrent les Peuplades ; ils parcouraient les forêts et les montagnes, se nourrissant de quelques mauvaises racines, de feuilles d'arbre et d'insectes, nourriture qui ne servait qu'à hâter leur mort. Les Gentils et les Chrétiens souffraient également ; mais quelle différence entre les uns et les autres ! Les Gentils souffraient en furieux et en désespérés, se précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers ; les Chrétiens souffraient en saints ; ils baisaient la main du Seigneur qui ne les

frappait que parce qu'il les aimait; ils se soumettaient à ses ordres, et espéraient tout de sa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les Chrétiens ayant encore quelque nourriture, se rendirent de toute part à l'Eglise, et j'en réconciliai 4500. Mais bientôt ils ne purent plus y venir, et je commençai à parcourir les Bourgades pour administrer les Sacremens et donner aux membres souffrans de Jésus-Christ les autres secours spirituels.

Je ne puis, Monsieur, me rappeler qu'avec douleur l'affreux état où furent alors réduits mes Néophytes; j'en ai vu mourir en se confessant, en assistant à la Messe; d'autres, en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des mères mortes, ayant encore dans les bras leurs enfans vivans. Je n'entendais sortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms sacrés de Jésus et de Marie. Dans les campagnes, dans les bois, le long des chemins, dans les rues on ne rencontrait que les plus tristes objets. Je reconnaissais les Chrétiens à la Croix imprimée sur leur front, et à leurs chapelets. Dès qu'ils m'apercevaient, ils ranimaient toute leur piété et tout ce qui leur restait de force, et munis des Sacremens, ils mouraient avec joie. Il aurait fallu me multiplier, pour ainsi dire, et pouvoir être en mille endroits à-la-fois. Dans un seul jour, je visitai onze Villages, et trois jours après j'appris que,

hommes, femmes, enfans, tout y était mort.

De retour à mes Eglises, à peine m'était-il permis d'y séjourner; le besoin des moribonds me rappelait aussitôt ailleurs. A la vue de tant de maux, si la nature se trouble et fait couler des larmes, la Foi console d'ailleurs et inspire la plus grande joie sur l'heureux sort de ces fervens prosélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur et dans l'exercice actuel des plus héroïques vertus.

L'inhumanité des Infidèles augmentait encore la douleur des Chrétiens. Combien pourrais-je rapporter ici de traits qui déshonorent la nature humaine. A la vérité, la plupart des Gentils, uniquement occupés du soin de leurs corps, ne songeaient guère à la Religion. Leurs Temples étaient déserts, les Idoles sans adorateurs, et les fausses Divinités sans sacrifices; quelques-uns même empruntant le langage des Chrétiens, invoquaient le vrai Dieu; mais il est des Idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels sont les Chefs des Peuplades et les Gouverneurs des Provinces. Pourvu qu'ils fournissent le tribut ordinaire, ils peuvent impunément tyranniser. De là un grand nombre de Chrétiens furent maltraités, dépouillés, dégradés, bannis et chassés des Peuplades et des Villes. Quel était leur crime? Adorateurs de Jésus-Christ, ils condamnaient par leur conduite et par leurs discours les infamies de la Gentilité. C'en était assez; on les regarda comme la cause

des maux publics et de toutes les calamités du Pays ; et sous ce prétexte on les contraignit d'aller mourir dans les forêts ou dans les creux des rochers.

Il y avait, à trois lieues d'ici, un de ces hommes engraissés de la substance des malheureux, lequel, semblable au mauvais riche, nageait dans les plaisirs, tandis que tout le monde était plongé dans le deuil et dans l'indigence. Il s'avisa de célébrer une fête en l'honneur des Idoles, et fit distribuer du riz à tous les habitans du lieu, mais il excepta les Chrétiens en leur déclarant néanmoins que, s'ils assistaient à la cérémonie, ils auraient, comme les autres, part à ses bienfaits. Le Chef des Chrétiens, qui avait été baptisé par le vénérable Père Jean de Britto, répondit avec une fermeté digne de sa Religion et de son grand âge. *Votre proposition*, lui dit-il, *est pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon épouse, mes enfans et tous mes parens ; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain de riz dans votre Temple, et de sortir de notre maison, pour voir la ridicule cérémonie de vos prétendues Divinités, qui ne sont au fond que des Démons. Le grand homme qui m'a baptisé, a été martyrisé par le commandement d'un Prince Indien ; heureux, si avec toute ma famille je pouvais avoir le sort de mon Père en Jésus-Christ !*

L'Idolâtre, outré de ce discours, fit mu-

rer les portes de la maison de ce généreux vieillard ; et , accompagné des Idoles , des Prêtres , des Sacrificateurs , des Magiciens , des Danseuses , il environna le quartier des Néophytes. Tout fut employé , sacrifices , malédictions , enchantemens , sortiléges , pour animer les Dieux à sévir promptement contre les Chrétiens. On leur offrait du riz, du beurre , du lait , des fruits , des poules , des moutons , et on leur en promit encore davantage. On traça sur la muraille des cercles et des lettres mystérieuses , et l'on perça des trous pour faire entrer des serpens.

Ce Charivari ayant duré près de trois heures , l'assemblée se retira avec des cris et des hurlemens épouvantables , assurant que le lendemain la maison serait renversée et les Chrétiens écrasés. Jugez quelle fut , le matin, la surprise des gardes qu'on avait placés dans tous les environs , lorsqu'ils entendirent les Chrétiens chanter les Litanies de la sainte Vierge et réciter d'autres prières ; ils coururent aussitôt en donner avis. On chercha des Dieux plus puissans : on appela des Magiciens plus habiles , et le Chef se promettant une entière victoire , revint à la charge , mais avec aussi peu de succès que le jour précédent ; alors il s'éleva parmi les Gentils une dispute très-vive. L'Officier Idolâtre accusait les Dieux d'impuissance , et les Prêtres , dont l'avidité n'était pas encore satisfaite , reprochaient à l'Officier son avarice. Il fallut que celui-ci donnât en

abondance de l'argent et tout ce qui peut servir à la prétendue nourriture des Dieux ; alors les Sacrificateurs, chargés de présens, se retirèrent avec joie et annoncèrent la réussite prompte et parfaite de leur entreprise. Le troisième jour, comme les cérémonies diaboliques allaient recommencer, mon Catéchiste parut, et sa seule arrivée dispersa et les Prêtres et les Sacrificateurs, et toute leur méprisable suite. Les Chrétiens mis en liberté triomphèrent ainsi de leurs ennemis : le Catéchiste ne s'en tint pas là ; il reprocha à l'Officier Idolâtre son indigne conduite, et le menaça du Gouverneur More. A ces mots l'Officier fut saisi de crainte, le pria de lui pardonner, me fit faire des excuses, et promit d'en bien user désormais à l'égard des Chrétiens. La menace devait en effet l'intimider ; les Seigneurs Mores sont expéditifs ; et un Officier Gentil convaincu de vexation, est ordinairement un homme perdu. Dépouillé de tout, les oreilles et le nez coupés, il est contraint de courir le monde et de mendier sa vie.

Cette fermeté des Fidèles dans des temps si malheureux comblait de joie les Ministres du Seigneur. Chaque jour, soit par eux-mêmes, soit par leurs Catéchistes, ou par de zélés Disciples, ils envoyaient des ames au Ciel. Dans cette multitude de Peuplades, combien d'enfans abandonnés et moribonds ont reçu le saint Baptême ! on en a

compté dans un même lieu jusqu'à cinq à six cens. Ces innocentes victimes, spirituellement régénérées, allaient par troupe grossir la compagnie de l'Agneau sans tache. Selon le rapport des Missionnaires que j'ai vus et des Catéchistes que j'ai interrogés, le nombre de ces bienheureux Prédestinés monta, pendant ces deux années de stérilité, jusqu'à douze mille quatre cens. Combien encore qui nous sont inconnus ! Deux de mes Catéchistes et six veuves Chrétiennes sont morts dans ce saint exercice ; d'ailleurs il n'est aucun Fidèle qui ne sache parfaitement la formule pour baptiser. Aussi est-il rare que dans les lieux où il y a des Néophytes, un enfant Gentil meure sans Baptême.

A la fin de 1737, le Ciel cessa d'être d'airain, il tomba quelque pluie, la terre poussa quelques racines, on commença à cultiver le riz et le millet, et la violence de la famine se rallentit un peu. Pour moi, épuisé de forces, et ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettait de m'arrêter dans une Peuplade, pour y prendre quelque repos. J'y passai le Carême de 1738. Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confessions que j'eus à entendre depuis le jour des Cendres jusqu'à Pâques. Le dimanche des Rameaux, je bénis une nouvelle Eglise, qui ne s'était bâtie que par une Providence spéciale, et, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aide

de la famine. En effet, tant que dura ce fléau je fesais distribuer tous les jours ce que je pouvais aux Chrétiens et même à quelques Gentils. *Mes enfans*, leur disais-je alors, *vous voyez que je n'ai point d'Eglise; aidez-moi donc à en bâtir une, et je tâcherai de vous continuer l'aumône.* Les Chrétiens et les Gentils s'animant mutuellement, les uns apportaient des pierres; les autres fesaient des briques; ceux-ci préparaient des bois; ceux-là de la chaux. Mes finances épuisées fesaient cesser le travail : les libéralités des gens de bien fesaient recommencer l'ouvrage : de sorte que, sans la disette, je ne serais jamais venu à bout de construire cette Eglise, la plus belle qui jamais ait été bâtie dans l'intérieur des terres Indiennes. Enfin, après avoir baptisé 47 adultes et 54 enfans, le jour de Pâques je donnai la divine Eucharistie à 536 personnes.

Pendant ces jours de bénédictions, le Roi de *Trichirapali*, dont les Mores avaient envahi le Royaume, fut fait prisonnier; on l'envoya à *Tirounamalei*, Ville appartenante aux Mores, et on lui assigna pour prison le magnifique Temple qui fait le plus bel ornement de cette Ville. Parmi les soldats et serviteurs de ce Prince il se trouvait alors soixante Chrétiens avec leurs familles. Le jour de Pâques, les femmes et les enfans vinrent à l'Eglise, et après avoir satisfait leur dévotion s'en retournèrent. Le Roi

ayant appris qu'il y avait dans le voisinage une Eglise de Chrétiens, fit à ses soldats de vifs reproches, sur ce qu'ils ne l'en avaient pas averti plutôt. *J'honore*, dit-il, *les Saniassis-Romains, et si j'étais en liberté, je me ferais gloire de les protéger et de leur bâtir une Eglise dans mes Etats.* Il m'envoya ensuite ses soldats à diverses reprises, et me fit prier de me souvenir devant Dieu d'un Roi malheureux. On ignore quel a été le sort de ce Prince ; mais il est probable qu'il a péri dans sa prison.

Quoique la famine eût beaucoup diminué, on avait bien de la peine à se remettre, et j'étais obligé sans cesse d'aller au secours des malades. En parcourant une partie de ma Mission, j'arrivai dans un Village où les Fidèles ne veulent absolument souffrir aucun Idolâtre ; c'est un privilége qu'ils ont demandé au Gouverneur More, et qu'il leur a accordé de bonne grâce. Après que j'y eus béni une petite Eglise, le Chef du lieu me dit ces paroles remarquables : *il y a peu d'années qu'il n'y avait ici que cinq Chrétiens ; aujourd'hui j'en compte dans ma seule famille environ deux cens. C'est une bénédiction sensible du Seigneur : je mourrai donc content, sur-tout depuis que vous avez bien voulu nous donner une Eglise où nous pourrons tous les jours adorer Dieu, chanter ses louanges et celles de sa très-sainte Mère.*

Je continuai ma route, et côtoyant les

montagnes qui séparent le Carnate du Maïssour, je m'arrêtai dans une ville nommée *Gingama*, où soixante-cinq personnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille Idolâtres, fesaient honneur à la Foi chrétienne par une vie pure et une conduite irréprochable. Une veuve, appelée Marguerite, vraie femme forte, avait soutenu cette famille, malgré les violentes persécutions des Païens. Son esprit, sa sagesse et sa ferveur fesaient respecter la Religion, et les Gentils ne cessaient d'admirer sa régularité et son courage. Elle avait pratiqué dans sa maison une petite Chapelle, où je dis plusieurs fois la Messe; et je n'oublierai jamais les sentimens de piété avec lesquels ces chers Néophytes approchèrent des Sacremens. Le Chef de la Ville, dont le père est mort en bon Chrétien, me dit un jour en me rendant visite : *au-reste, je déteste les Dieux du Pays, et je ne fréquente point leur Temple. Pourquoi*, lui demandai-je? *c'est*, répondit-il, *que la vertueuse Marguerite m'a souvent prouvé que la Religion des Indiens n'était qu'un ramas de folies inventées par les Brames pour tromper le Peuple et pour vivre : que toutes ces Divinités n'étaient que des Démons ; qu'il ne fallait adorer qu'un Dieu, Seigneur, Souverain et Créateur de toutes choses. Je trouve*, ajouta-t-il, *qu'elle a raison. Mais*, lui répondis-je, *puisque vous avez tant de déférence pour les avis de cette femme respectable, que ne*

l'imitez-vous donc, en embrassant sincèrement la Religion chrétienne qu'elle professe, et en rendant ouvertement vos hommages au vrai Dieu que vous reconnaissez? Sa réponse fut qu'on se moquerait de lui, et qu'il perdrait sa charge. Trois jours se passèrent en dispute, et de plus de quatre cens Idolâtres qui vinrent me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convînt de la vanité des Idoles, et de la nécessité de ne reconnaître et de n'adorer qu'un Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailleurs, le respect humain est le grand mobile. Je convertis cependant quatre veuves avec leurs enfans au nombre de neuf; et j'entendis des Gentils louer hautement ces nouvelles prosélytes, et les féliciter de ce qu'en se fesant Chrétiennes, elles s'assuraient la gloire du Paradis. Mais hélas! ce petit troupeau a été la victime des Marattes, et il ne reste aujourd'hui de Chrétiens dans cette Ville que trois veuves et deux enfans : tous les autres ont péri ou par le feu ou par la misère.

J'appris, en 1739, qu'un Missionnaire de notre Compagnie était à l'extrémité, dans une Eglise située sur les confins de Tanjaour, éloignée de moi de quatre journées de chemin. Je partis sur-le-champ; je le trouvai épuisé de travail; je lui procurai tous les secours que la charité me suggéra, et en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je restai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles

éclatans de la grâce de Jésus-Christ. Le travail d'un Missionnaire y est à la vérité excessif : les confessions occupent souvent toute la nuit et une partie du jour : l'après-dînée s'emploie à instruire. J'ai vu, les jours ouvrables, jusqu'à trois mille ames entendre la Messe, et les Fêtes et Dimanches jusqu'à cinq et six mille.

On l'a déjà dit dans les lettres précédentes, et je le répète : non, il n'est point dans le monde de Mission plus florissante que la Mission de l'Inde ; il n'en est point où les Fidèles, dans tous les Etats, fournissent plus d'exemples de ces vertus qui firent l'admiration du Christianisme naissant. Par la Mission de l'Inde, j'entends celle qui est établie dans les Royaumes de Maduré et de Maïssour, dans le Royaume de Carnate, sur les côtes et dans quelques Provinces voisines, comme le Travancor et le Comorin ; Mission qui, malgré la famine et la guerre, compte encore plus de trois cent mille Chrétiens. Le bruit de mon prochain départ s'étant répandu, la consternation fut générale ; mais il fallut obéir à la nécessité, et je me dérobai du milieu d'un troupeau si fervent et si zélé. A mon retour, je visitai trente-cinq Bourgades ou Villages de la Mission de Maduré et de Carnate, et partout j'eus lieu de bénir Dieu et de louer sa miséricorde.

Ce fut vers ce temps-là que *Baccalarikam*, Nabab et Gouverneur de la ville et

forteresse de Velour, tomba malade sans espérance de guérison. Ses deux fils prétendant l'un et l'autre au Gouvernement, s'emparèrent, l'aîné de la Forteresse, et le cadet de la Ville. J'appris alors qu'un Capitaine More s'était logé avec tout son monde dans notre maison et dans notre Eglise. J'y allai, dans l'espérance de recouvrer au-moins l'Eglise, et d'en empêcher la profanation. Je me présentai à la porte de la Citadelle; malgré toutes mes instances, je ne pus rien obtenir. Le frère aîné dit qu'il ne pouvait rien dans la Ville. Le cadet répondit que le Capitaine logé dans l'Eglise était un homme de distinction, qu'il ne convenait point de chagriner dans les circonstances où l'on se trouvait. Le vieux Nabab envoya un Officier pour me saluer, et m'apporter les marques ordinaires de son amitié, ajoutant qu'il était au désespoir de ne pouvoir plus me rendre service. Je me vis donc obligé d'aller à une autre Eglise, éloignée d'une journée, où j'appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avait eu autrefois à sa Cour, en qualité de Médecin, Monsieur de Saint-Hilaire, infiniment attaché aux Prédicateurs de l'Evangile. Depuis Monsieur de Saint-Hilaire, ce Nabab avait conservé pour les Missionnaires une singulière affection: il les avait protégés par-tout, et leur avait donné de magnifiques patentes, avec ordre aux Gouverneurs Mores et Gentils de les soutenir et de leur laisser bâtir des Eglises. Ja-

mais, de son vivant, une insulte faite aux Chrétiens ne demeura impunie, ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il estimait notre sainte Religion, en formant une compagnie de Chrétiens pour la garde de sa personne. Au temps de la revue, il fallait que tous ces soldats eussent un Chapelet au cou, ou le Nabab les fesait retirer, en disant qu'il n'avait aucune confiance en des hommes qui rougissaient des marques de leur Religion. Jugez, Monsieur, si la mort de *Baccalarikam* dut nous affliger. Mais, à son exemple, ses fils, ses parens et les autres Seigneurs Mores nous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brames demandaient à me parler. Je parus, et ces Brames me dirent qu'ils étaient envoyés par *Abusaheb*, Gouverneur de *Tirounamalei*, pour s'informer de l'état de ma santé : puis se prosternant et frappant trois fois la terre de leur front, ils ajoutèrent que si je ne pouvais aller à *Tirounamalei*, *Abusaheb* était déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une manière qui les satisfit, et le soir même je me mis en route. Les Brames m'accompagnèrent ; mais comme je m'arrêtai dans un Village pour confesser deux malades, ils prirent le devant, et le matin je trouvai à une lieue de la Ville le premier Officier d'*Abusaheb*, accompagné de vingt Cavaliers Mores et Gentils. Il me complimenta de la part de son Maître, et m'en-

gagea à monter sur le cheval que le Gouverneur m'envoyait. J'entrai donc dans la Ville avec cette escorte. *Abusaheb* vint me recevoir à la porte du Palais, me salua trois fois à la More, en portant la main au front, m'embrassa et me conduisit dans une salle. Je lui présentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaisir, et insensiblement la conversation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étais venu dans l'Inde. *Seigneur*, lui répondis-je, *je ne suis venu dans ces Pays éloignés, que pour annoncer le vrai Dieu à des Peuples qui ont le malheur de le méconnaître.* N'y a-t-il donc pas d'Idolâtres dans l'Europe, répliqua-t-il? Non, repartis-je. *La Religion de Jésus est la Religion de presque toute l'Europe.* Alors il leva les yeux au Ciel, pour marquer son admiration. Ensuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage, firent le sujet de la conversation. A toutes ces interrogations, je répondis : *Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices et l'admiration des hommes, doit un jour périr. Le soleil, la lune, les étoiles disparaîtront. Un feu divinement enflammé consumera toutes choses. L'Ange du Seigneur fera entendre sa voix formidable, et citera tous les hommes au jugement. Les ames, par la toute-puissance de Dieu, s'étant réunies à leurs corps, tous les hommes ressusciteront; les gens de bien environnés de gloire, les méchans couverts d'igno-*

minie. Alors le Seigneur Jésus, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, ce Sauveur des Nations paraîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de sa Màjesté, accompagné de Marie sa sainte Mère, des Anges et des Bienheureux ; et dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout l'Univers, la dernière sentence contre les impies. Alors les Infidèles et les Sectaires reconnaîtront Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour leur Sauveur ; mais le temps de la miséricorde sera passé. Les gens de bien, c'est-à-dire, les Chrétiens qui auront vécu et qui seront morts dans la pratique des vertus et des préceptes Evangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchans, c'est-à-dire, les Idolâtres, les Sectaires et les Pécheurs rebelles aux vérités Chrétiennes seront précipités dans l'abîme.

Abusaheb et les autres Mores parurent surpris, et comme ils ne répondaient rien, je continuai : *Les récompenses du Paradis sont éternelles : elles ne seront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux Disciples de Jésus, vrai Dieu et Sauveur des hommes : encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu et sans péché grief. Il n'y a dans le Ciel d'autre joie ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la possession de Dieu...... Les peines de l'enfer sont pareillement éternelles, destinées à tous les Infidèles, à ceux qui n'adorent pas le Seigneur Jésus, et même aux Chrétiens qui*

meurent avec un péché considérable..... Le mariage est une sainte union d'un homme avec une seule femme. L'Eglise réprouve tout autre commerce. L'homme cependant peut se remarier après la mort de sa femme, et la femme après la mort de son mari.

Le Gouverneur et les autres Seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie, s'écrièrent : *Voilà la Religion la plus pure et la plus belle morale : Mais*, me dit un *Mollah* (1), *ne reconnaissez-vous donc pas Abraham et Moïse ? Oui*, lui répondis-je, *nous les reconnaissons comme de grands saints, comme les amis particuliers de Dieu; Abraham, comme Patriarche; Moïse, comme Législateur du Peuple de Dieu : mais Jésus-Christ a perfectionné la Loi ancienne; et depuis ce temps la Loi nouvelle, qui est l'Evangile, est l'unique chemin du Ciel. Jésus-Christ est l'unique vrai Sauveur du monde, et hors de la Religion de Jésus-Christ il n'y a que mort et damnation.*

Abusaheb, sans rien objecter, imposa silence à un autre *Mollah*, qui paraissait fort ému, et qui allait sans doute éclater en injures. Le discours tomba sur mille choses indifférentes. Ensuite le Gouverneur fit apporter une cassette remplie de curiosités, de diamans et de pierreries. Après me les avoir fait considérer, il me pria de prendre celles qui me feraient plaisir. Je le remerciai, et

(1) Docteur Mahométan.

lui dis que des choses si précieuses ne convenaient pas à des Religieux. Alors il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant ; mais je la lui rendis sur-le-champ. Il en parut étonné, et s'écria : *Voilà un vrai Disciple de Jésus, qui ne veut rien des choses de ce monde. Les Mores ne sont pas si rigides, et s'il leur était permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma cassette serait vide.*

Cette conférence avait duré près de trois heures. On me conduisit dans une maison séparée du Palais, où je trouvai de quoi régaler plus de deux cens personnes ; je ne voulus rien qui ne fût conforme à la vie pénitente que nous menons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparait un peu de riz, je récitai mon Office, et je pris quelques momens de repos. Sur les trois heures après midi, la curiosité m'engagea à aller voir le Temple, qui est un des plus beaux de l'Inde. Quelques Mores, des Brames et d'autres Gentils m'ayant joint, on parla beaucoup de Religion. Je reprochai aux Idolâtres mille extravagances et mille infamies qu'on fait en plein jour dans ce Temple, qui est un vrai lieu de prostitution. Les Brames restèrent interdits, et ne purent répondre qu'en mettant la main devant la bouche, comme pour me faire entendre qu'il fallait garder sur cela un profond silence. Les Mores se mirent de mon côté, et triomphaient de joie ; enfin, les Gentils, couverts de confusion, se retirèrent.

J'allai prendre congé du Gouverneur. Il voulait, sous différens prétextes, me retenir; mais je le pressai tant, qu'il consentit à mon départ; il assura qu'il viendrait me voir, et m'ayant accompagné jusqu'à un perron qui donne sur la cour du Palais, il dit à tous ses Ministres assemblés : *Je vous déclare que j'estime et que j'honore le Saniassi-Romain, et que j'aime les Chrétiens ses Disciples. Si quelqu'un manque à leur égard, il sera plus sévèrement puni que s'il m'avait offensé personnellement.* Cette déclaration était d'autant plus nécessaire, que dans l'Inde on a besoin d'une protection marquée, et qu'on est souvent obligé d'y avoir recours, parce que si on ne se plaint des moindres insultes, le mal augmente toujours, et dégénère quelquefois en de si violentes persécutions, qu'il faut quitter le Pays. Le Chef d'une Ville ayant maltraité un de mes Catéchistes, je fus obligé de me plaindre. Aussitôt il fut puni, condamné à cent pagodes d'amende (1) pour le Prince, et privé de son emploi. Comme je fis représenter que je ne demandais aucune punition; que je souhaitais seulement qu'on recommandât à cet Officier de ne point insulter ceux que le Prince honorait de son amitié; Abusaheb répondit : *Si c'est une vertu dans le Saniassi-Romain d'oublier et de pardonner les injures, c'est à moi une*

(1) Pièce d'or valant environ 8 liv. de France.

obligation de punir le coupable. Je sais la loi de Dieu.

Parmi les Mores distingués il s'en trouve qui ont de grands sentimens et de l'ardeur pour la vertu. Dans une Peuplade voisine, le Juge More fut averti qu'un Soldat Gentil avait voulu insulter une jeune fille Chrétienne : il le fit venir, et lui parla en ces termes : *Tu mérites la mort pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu. N'étant qu'un infame Gentil, tu es indigne de l'épouser. Choisis donc ou la mort ou le Christianisme. Si tu te fais Chrétien, tu l'épouseras pour effacer ton crime : mais si tu demeures Idolâtre, il n'y a pour toi espérance ni de mariage, ni de vie.* Le soldat croyant déjà voir le sabre levé pour lui abattre la tête, promit, avec sa famille, d'embrasser le Christianisme. *Si cela est*, repartit le Juge, *allez-vous-en trouver le Saniassi-Romain, directeur des Chrétiens, et je vais lui faire part de ce que je viens de faire.* En effet ils parurent à l'Eglise avec une lettre du Juge. J'adorai la Providence, et en remerciant ce Magistrat équitable, je le priai de considérer que Dieu voulait des adorateurs libres, et qu'il fallait donner du temps à ces Gentils pour s'instruire à fond des obligations du Christianisme. Quoique la guerre eût fait disparaître le Juge More, et que par conséquent ses menaces ne fussent plus à craindre, cette famille de Gentils a continué de venir à l'Eglise, et après les plus rigoureuses

rigoureuses épreuves, ils ont tous reçu le Baptême au nombre de quarante-sept.

Quelques Mores même ont trouvé grâce devant Dieu. Un soir, accablé de fatigues, je m'arrêtai sous un arbre au bord d'un étang. L'eau de cet étang fut toute ma nourriture, et je pris ensuite un peu de repos. Mon Catéchiste étant allé visiter les Chrétiens d'un Village voisin, me rapporta qu'il avait trouvé un More parfaitement instruit de la Religion. C'était un vieux Soldat, qui, n'ayant pu suivre l'armée, était resté malade en chemin, et que les Chrétiens avaient recueilli et nourri. Il admira la charité de ses hôtes, l'ardeur des pères et mères à instruire leurs enfans, et il comprit par-là qu'ils adoraient le vrai Dieu. A force d'entendre les prières et le Catéchisme, il les apprit, et les récitait continuellement. Il anathématisa de tout son cœur Mahomet et son Alcoran, reçut le saint Baptême avec de grands sentimens de Religion, et mourut quelques jours après. Je baptisai, dans le même temps, trois filles Moresses qui sont devenues depuis des modèles d'une vie régulière.

En général, les Mores ici, quoique Mahométans, ne paraissent pas avoir d'aversion pour le Christianisme ; souvent même ils lui donnent des marques d'un véritable respect. En voici quelques exemples.

Santasaheb s'étant emparé de *Trichirapaly*, capitale du Maduré, excita l'envie des Seigneurs Mores. *Dostalikam*, Nabab

d'Arcar et de tout le Pays, crut que *Santasaheb*, son gendre, voulait se rendre indépendant et usurper l'autorité souveraine dans ses nouvelles conquêtes. En conséquence, il fit marcher son armée sous la conduite de *Sabdalikam* son fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper sur les confins du Maduré, et *Dostalikam* s'avança avec douze mille hommes vers *Trichirapaly*. *Santasaheb* vint à la rencontre du grand Nabab son beau-père, et les affaires s'étant accommodées, *Dostalikam* fut reçu à *Trichirapaly* avec les honneurs dûs à sa dignité, et y resta plusieurs mois. Comme le camp n'était qu'à une petite demi-lieue de mon Eglise, les Mores me rendaient de fréquentes visites. Un Colonel, à la tête de cent cavaliers, qui allait prendre l'air dans la campagne, ayant aperçu des arbres, s'avança; mais ensuite, connaissant que c'était une Eglise des Chrétiens, il mit pied à terre avec sa troupe, entra pieds nus dans l'Eglise, se prosterna trois fois devant la statue de la Ste. Vierge, et sortit sans prononcer une parole. Je le trouvai sur la porte de l'Eglise. Il me salua de la manière la plus honnête, loua mon zèle d'avoir bâti une si belle Eglise au vrai Dieu, parla de Jésus et de Marie avec le plus profond respect, et fit mettre sur l'autel une roupie (1) pour faire brûler de l'encens en l'honneur de *Bibi-Maria*, ou

(1) Pièce d'argent valant 50 sous de France.

de la grande Dame Marie, ainsi que les Mores l'appellent. Cet Officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse, et pour ne point le gêner, j'entrai dans l'Eglise. Il dit alors, en présence d'un grand nombre de Chrétiens, de Mores et de Gentils : *Ce que je sais des Saniassis-Romains, et ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma Religion.*

Je viens d'apprendre qu'une Moresse, ayant conçu une haute idée de notre Religion, se rendit à *Ballapouram*, où le Père Pons de notre Compagnie, après les instructions et les épreuves nécessaires, lui conféra le Baptême. Elle était veuve et avait deux fils. Le cadet, tendrement attaché à sa mère, approuva sa conduite; mais l'aîné, oubliant les lois de la nature, devint furieux, dit hautement que sa mère était digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet et à son Alcoran; et dans le dessein de la faire périr, la dénonça comme apostat. Cette femme généreuse répondit sans s'émouvoir, qu'elle était prête à donner sa vie pour la Religion chrétienne, et quand elle parut devant le tribunal du *Molla*, Prêtre Mahométan, et Juge souverain en matière de Religion, elle parla si dignement des grandeurs de Dieu et des vérités de la Religion de Jésus-Christ, que le *Molla* transporté d'admiration, prit son parti, et défendit de la molester. Le fils aîné, outré de dépit, changea de Pays, et le cadet se dispose aujourd'hui à imiter sa mère.

En 1739, je me rendis à la côte, malgré les torrens et les inondations. De là j'allai à la rencontre d'un Missionnaire nouvellement arrivé d'Europe. Avant que de le conduire au lieu où la Providence le destinait, je lui fis parcourir toutes mes Eglises; il fut témoin de la ferveur de cette nouvelle Chrétienté, et il remercia Dieu de l'avoir appelé dans une contrée, où la Foi s'établit de jour-en-jour sur les ruines de l'Idolâtrie. Après avoir passé près de deux mois dans les plus saintes occupations, nous franchîmes ensemble les affreuses montagnes qui séparent le pays *Tamoul* d'avec le pays *Telougou*; et nous allâmes joindre le Père Mozac à *Ponganour.*

Quelle joie, Monsieur, pour trois Missionnaires d'une même compagnie, séparés ordinairement les uns des autres par plusieurs centaines de lieues; quelle joie, dis-je, de se trouver tout-à-coup réunis; de pouvoir louer ensemble le Dieu qu'ils sont venus annoncer à ces régions éloignées; de conférer entr'eux sur les moyens d'avancer de plus-en-plus l'œuvre sainte; de s'exciter mutuellement à se perfectionner dans la vie Apostolique à laquelle ils ont le bonheur d'être appelés, et de se communiquer pour cela leurs vues et leurs sentimens!

Nous partîmes tous les trois pour *Ballapouram*, éloigné d'environ trente lieues de *Ponganour*. Là nous arrosâmes de nos pleurs le tombeau du Père Calmette, Missionnaire

accompli, mort depuis quelques mois et universellement regretté dans cette partie de l'Inde, par les Mores et par les Gentils. Nous nous séparâmes ensuite, et je partis pour *Crisnapouram*, où je trouvai une Chrétienté désolée par la mort du Père Le Gac, qui, après 36 ans de travaux, avait terminé depuis peu par une sainte mort cette longue et pénible carrière. Il me fallut peu de temps après reprendre le chemin de *Tamoul*, et de là me faire conduire à la côte, où six mois de séjour ne me rendirent qu'avec peine la santé.

Au mois de Mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une soudaine irruption dans le royaume de Carnate. Vous avez pu voir dans des lettres une relation fidèle de ce funeste évènement. Ce fut dans de si tristes circonstances, que, ma santé étant un peu rétablie, je rentrai dans ma Mission à la fin de Septembre. La ferveur de nos Néophytes, augmentée par la crainte des Marattes, les engagea à recourir au Seigneur et à purifier leurs consciences: de sorte que depuis mon arrivée jusqu'au 3 Décembre, j'administrai dans quatre Eglises différentes les Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie à plus de trois mille personnes; le Baptême à 105 enfans et à 83 adultes.

Le lendemain de la saint Xavier, dont la Fête s'était célébrée avec un concours extraordinaire, on vint m'avertir que l'armée des Marattes approchait, et qu'il fallait penser

promptement à ma sûreté. Je sortis, et je vis toute la campagne couverte d'hommes, de femmes, d'enfans qui gagnaient les montagnes. J'avertis les Chrétiens de s'enfuir au plutôt; je cachai le mieux qu'il me fut possible les meubles de mon Eglise, et je me retirai dans un bois voisin, où je passai la nuit. Le matin, jappris que l'armée Maratte n'était qu'à une demi-lieue, et que tout le Pays était en combustion. J'avançai donc, et à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondichery, où j'arrivai au bout de trois jours, sans avoir pris aucune nourriture depuis mon départ.

Vers la mi-Juin 1741, je hasardai de rentrer daus les terres. Tout y était dans un état déplorable et que je ne puis exprimer. Une de mes Eglises avait été brûlée, une autre pillée. Vingt-deux Peuplades, où était la plus belle portion de la Chrétienté confiée à mes soins, avaient été saccagées, beaucoup de Chrétiens massacrés, d'autres faits esclaves; le reste était contraint d'errer dans les forêts et sur les montagnes. A la vérité, l'armée ennemie avait disparu; mais un ramas épouvantable de brigands, Marattes, Mores, soldats des Princes particuliers, rôdaient sans cesse, et cherchaient avec avidité ce qui avait pu jusques-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excursions extrêmement périlleuses, toujours sur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la patience, la résigna-

tion des Chrétiens me soutenaient au milieu de tous ces dangers.

Un jour, à la faveur des montagnes, et sans qu'on s'en aperçût, une bande de ces vagabonds vint fondre sur le village de *Courtempetty*, qui est tout Chrétien, et où j'ai une Eglise et une maison. Les hommes échappèrent : les femmes et les filles n'eurent d'autre asile que l'Eglise où elles se recommandèrent à Dieu et à la sainte Vierge : mais ensuite persuadées que les brigands n'épargneraient pas la maison du Seigneur, elles se retirèrent au nombre de 52 dans un petit réduit à côté de ma chambre, et après avoir fermé la porte elles se mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mère de Dieu d'avoir pitié d'elles et de veiller sur leur honneur et sur leur vie. Le Village pillé, les Marattes entrèrent dans l'Eglise et dans ma chambre, en renversèrent le toit, et cherchèrent partout et long-temps, sans apercevoir l'endroit où étaient ces Chrétiennes tremblantes, ou du-moins sans qu'il leur vînt en pensée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnaître la Providence spéciale de Dieu et la puissante protection de Marie sur de nouvelles Chrétiennes, lesquelles lui demandaient avec larmes la conservation d'une vertu, qui n'est connue dans l'Inde que des seuls Disciples de Jésus-Christ.

Ce n'est pas là le seul exemple que je pourrais produire de l'assistance visible de cette Reine du Ciel à l'égard des Fidèles qui ré-

clament son secours. Une jeune Chrétienne enfoncée dans des broussailles, et saisie de frayeur, l'invoquait en pleurant : un impudique Maratte qui la poursuivait fut mordu par un serpent, et mourut quelques instans après, laissant à la Vierge chrétienne la liberté de continuer sa route en chantant les louanges de sa bienfaitrice. Au-reste, la prompte mort du scélérat qui voulait la déshonorer, ne doit pas être par elle-même regardée comme une merveille. Le poison des serpens de l'Inde est d'une subtilité infinie : souvent entre la morsure et la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'est pourquoi les Missionnaires ont soin de se pourvoir d'un excellent contre-poison, dont ils font part aux Chrétiens, aux Mores, aux Gentils. J'en ai moi-même sauvé plusieurs par ce moyen ; mais il faut être prompt à le donner. L'an passé, ayant entendu une Catéchumène jeter de grands cris aux environs de l'Eglise, j'y courus : un serpent venait de la mordre. Mon premier soin fut de la baptiser ; j'allai ensuite chercher du contre-poison ; mais à mon retour je la trouvai morte ; et tout cela se fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux serpens, il semble qu'il y ait sur les Missionnaires une Providence particulière. En effet il est inoui qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre, sur mon lit, sur mes habits, sous mes pieds, et je n'en ai reçu aucun

mal. J'étais couché la nuit tout habillé sur une natte dans une petite chambre où nous conservions le saint Sacrement : à mon réveil, j'aperçus sur moi, à la lueur d'une lampe, un gros serpent, dont la tête s'étendait jusqu'à ma gorge : je fis le signe de la croix ; l'animal se glissa sur le pavé, et fut tué par un Missionnaire qui survint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la protection céleste. Nous voyagions sur les dix heures du soir, et nous étions occupés, selon la coutume de la Mission, à réciter le chapelet, lorsqu'un tigre de la grande espèce parut au milieu du chemin, et si près de moi qu'avec mon bâton j'aurais pu l'atteindre. Quatre Chrétiens qui m'accompagnaient, effrayés à la vue du danger, s'écrièrent, *sancta Maria*. Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, et marqua pour ainsi dire, par sa posture et par ses grincemens de dents, le regret qu'il avait de laisser échapper une si belle proie.

A l'invasion et aux cruautés des Marattes succéda une guerre civile entre les Seigneurs Mores. *Sabdalarikam*, dont le gouvernement déplaisait, fut assassiné en 1742, et sa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut se saisir d'une partie de l'autorité, et s'attribuer la souveraineté de ce qu'il possédait. Le bruit de ces divisions ayant pénétré jusqu'à la Cour de Dely, *Nisammoulou*, si connu et si fameux dans les dernières révolutions de l'Empire, vint à la tête d'une ar-

mée de cinq cent mille hommes (1), dégrada tous les Seigneurs Mores, et les obligea de l'accompagner comme des prisonniers. Tout le Pays ne reconnut presque plus d'autre maître que ce vice-Roi, qui est resté plus de sept mois avec son effroyable armée dans le royaume de Maduré et aux environs de *Trichirapaly*.

Au milieu des horreurs de la guerre, il s'éleva alors, par surcroît de malheur, des persécutions particulières contre les Disciples de Jésus-Christ, mais Dieu en a tiré sa gloire, et les Eglises du pays *Telougou*, comme celles du pays *Tamoul*, ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté et la constance des Néophytes.

Un jeune homme, proche parent du Prince de *Vencatiguiry*, s'étant converti, la Princesse en fut irritée, et fit emprisonner le Catéchiste, qui souffrit avec un courage vraiment héroïque mille sortes de tourmens. Les soldats lui arrachèrent la barbe, le renversèrent par terre et le traînèrent de la manière la plus inhumaine : d'autres l'élevant en l'air

(1) De ces cinq cent mille hommes, il n'y avait que cent mille cavaliers qui fussent proprement des gens de guerre ; le reste était pour le pillage, pour avoir soin des éléphans, des chameaux, des canons, etc. Ajoutez la canaille de tous les Pays qui se joint ordinairement à ces sortes d'armées : tel est le goût des Princes Orientaux ; ils font consister leur grandeur à être suivis d'une multitude innombrable d'hommes ; pauvres et riches, tout est bon, pourvu que le Prince ne voie autour de lui que des objets agréables.

le laissaient retomber, et peu s'en fallut qu'il n'expirât sous leurs coups. Informé de ces excès, le frère du Roi eut pitié de ce Confesseur de Jésus-Christ, et lui donna la liberté de retourner à l'Eglise. Mais les Ministres du Prince, toujours insatiables, empêchèrent les autres Fidèles de fréquenter cette Eglise, à moins que, pour s'en faire ouvrir les portes, chacun ne donnât dix fanous d'or, ce qui fait environ sept livres de notre monnaie. Quant au jeune prosélyte il méprisa les menaces, les promesses, les caresses et les inhumanités de ses parens. La tête rasée, et chargé de chaînes, il fut ignominieusement conduit en présence du Prince, qui, outré de l'audace de ses Ministres, en voulait tirer vengeance; mais à force de prières on parvint à l'adoucir. Il donna même au jeune Chrétien un emploi honorable dans son Palais, avec défense d'en sortir sans sa permission expresse.

Cependant le P. de Lacour, informé de tout, vint à *Vencatiguiry* et fit faire des remontrances au Prince, qui le lendemain, accompagné d'une nombreuse suite, se rendit à l'Eglise. Le Père lui témoigna sa juste reconnaissance des bontés qu'il avait toujours eues pour les Missionnaires et pour leurs Disciples, et en même-temps, il lui marqua sa surprise sur la situation présente de leurs affaires. Le Prince répondit qu'il n'y avait eu aucune part et qu'il avait même sévi contre les auteurs. Alors un Brame demanda au

Missionnaire, pourquoi il usait de violence, et donnait le Baptême à des enfans sans le consentement des parens. *On doit nous rendre justice*, répliqua le Père; *nous ne fesons violence à personne : nous prêchons publiquement la vérité, et nous n'admettons au Baptême que les personnes qui embrassent librement le Christianisme, la seule vraie et sainte Religion. Dans une affaire d'une aussi grande importance que l'est le salut éternel, chacun est son maître; et le jeune homme dont il s'agit, étant âgé de plus de vingt ans, peut et doit suivre la vérité sans égard aux oppositions de ses parens. Chacun est personnellement chargé du soin de son ame.* Le Prince, satisfait de ces raisons, promit de continuer son affection pour les Chrétiens, et défendit d'inquiéter personne au sujet de la Religion. Quelque temps après, le jeune *Constantin* tomba malade et mourut dans les sentimens du plus parfait Chrétien. Son père et sa mère se sont fait baptiser et imitent aujourd'hui la ferveur de leur respectable fils. L'Eglise de *Vencatiguiri* semble avoir tiré de cette persécution un heureux accroissement : plusieurs Catéchumènes ont été régénérés; grand nombre d'Idolâtres se font instruire, et une nouvelle ferveur anime les anciens.

Voilà, Monsieur, un récit fidèle des choses principales qui se sont passées sous mes yeux jusqu'en 1743. Une autre lettre vous instruira de ce qui est arrivé depuis. Il ne me

reste qu'à vous assurer de ma parfaite reconnaissance et de celle de mes Néophytes: eux et moi nous offrirons sans cesse au Ciel des vœux pour un si généreux bienfaiteur. Je suis, etc.

LETTRE

Du Père Cœurdoux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Patouillet, de la même Compagnie.

A Poudichery, le 13 Octobre 1748.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE Mémoire que je vous envoie sur les différentes façons de teindre en rouge les toiles dans les Indes, a été composé par feu M. *Paradis*, qui me pria de le lire, et qui, sur les réflexions que je fis et que je lui communiquai, le retoucha et le mit dans l'état où il est. J'y ajoute d'autres remarques que j'ai faites depuis sur le même sujet, et je vous adresse le tout; vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je suis bien persuadé que vous ne laisserez pas inutile et dans l'oubli ce que vous croyez capable de contribuer à la perfection des arts.

Mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge les Toiles.

Les Teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons pour teindre les toiles en rouge ; j'expliquerai chacune de ces façons en son rang, après avoir prévenu que la première manière, bien plus composée que les deux autres, est aussi la meilleure, et donne un rouge plus adhérent, et que la dernière est la plus imparfaite.

Première façon.

Pour peindre un coupon de toile de coton (1) de cinq coudées de longueur, on fait ce qui suit : On prend d'abord la tige d'une plante nommée *nayourivi*, avec les branches et les feuilles que l'on fait bien sécher, puis brûler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau de puits, et après l'avoir délayée on la laisse infuser pendant trois heures. Nos Indiens ont attention de choisir par préférence les eaux les plus âpres, comme ils s'expliquent ; mais il n'est pas aisé de définir quelle est cette âpreté (2). Au-reste, l'on sait qu'en Europe,

---

(1) Les Teinturiers veulent que la toile soit crue ; blanchie, elle ne prendrait pas si bien la teinture.

(2) Ces puits, dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs dans les Indes ; quelquefois il ne s'en trouve

aussi-bien qu'ici, les Teinturiers préfèrent certaines eaux dans lesquelles se trouvent quelques qualités propres à leurs teintures, par exemple, l'eau du ruisseau des Gobelins à Paris, passe pour la meilleure en ce genre.

Après trois heures on passe dans un linge l'eau dont j'ai parlé, et l'on en prend une quantité suffisante pour que les cinq coudées de toile en soient bien mouillées et imprégnées. On y délaie des crottes de cabris de la grosseur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain dont j'expliquerai ci-après la composition.

Enfin, on verse sur le tout une *serre* (1) d'huile de *gergelin* (2). Lorsque toutes ces drogues ont été bien délayées, si l'infusion de cendres est bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre et ne surnagera pas. Le contraire arriverait si les cendres étaient mêlées avec

---

qu'un seul dans toute une Ville. J'ai goûté de cette eau, je n'y ai pas trouvé le goût qu'on lui attribue ; mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit beau, disent les uns, et suivant ce que disent les autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendrait pas.

(1) La serre dont on parle ici est une mesure cylindrique de trois pouces de diamètre, avec autant de profondeur. La serre est aussi un poids Indien, qui est de neuf onces

(2) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes, du terme Portugais, n'est autre chose que l'huile de sésame. A son défaut on peut se servir de sain-doux liquéfié.

celles de quelqu'autre bois que le *nayourivi*. Cette préparation, faite comme on vient de le dire, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vase, et on la laisse ensuite ramassée pendant douze heures, c'est-à-dire, du matin au soir.

Alors on verse dessus un peu d'eau de cendre toute simple, afin d'y entretenir l'humidité nécessaire pour pouvoir, en la pétrissant encore, la pénétrer dans toutes ses parties; après quoi on la laisse encore ramassée dans le fond du même vase jusqu'au lendemain. Ce second jour on agite la toile et on la pétrit comme la veille, de façon qu'elle se trouve humectée également; ensuite l'ayant tordue à un certain point, et secouée plusieurs fois, on la met bien étendue au soleil le plus ardent, jusqu'au soir qu'on la replonge et qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu soin de conserver, et dans laquelle on l'a laissée pendant la nuit; mais comme cette préparation se trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre simple, qui, en la rendant plus liquide, la rend aussi plus propre à s'étendre et à se partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit se répéter pendant huit jours et huit nuits. On va expliquer à présent ce que c'est que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'est autre chose que cette même

préparation que les Peintres ont soin de conserver dans des vases de terre pour s'en servir une autre fois ; mais s'ils avaient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, est de prendre de l'eau âpre dans laquelle on fait infuser des cendres de *nayourivi*. d'y délayer de la fiente de cabris et de l'huile de gergelin, comme on l'a déjà dit, et de laisser le tout fermenter pendant deux fois vingt-quatre heures, ce qui forme un nouveau levain.

La toile ayant été préparée pendant huit jours et huit nuits, on la lave dans de l'eau de cendre simple pour en tirer l'huile jusqu'à ce qu'elle blanchisse un peu, et de là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre. Ensuite on la fait sécher au soleil. Pendant les opérations dont je viens de parler, on aura préparé et fait sécher et pulvériser de la feuille de *cacha* (1) ; on en prend une *serre* qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute simple et en quantité suffisante, et l'on en imprègne la toile, que l'on y agite cinq ou six fois, et qu'on laisse passer la nuit dans cette eau. Ceci ne se fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile et l'on en exprime l'eau à un certain point ; ensuite on la fait sécher au soleil jusqu'au soir. Cette préparation qui lui donne un œil jau-

(1) Le *cacha* est un grand arbre commun aux Indes, et dont la feuille est d'une consistance assez semblable à celle du laurier, mais plus moëlleuse, plus courte, et arrondie par le bout. Sa fleur est bleue.

nâtre étant achevée, on passe à celle dont je vais parler. Après avoir fait sécher et pulvériser la peau ou l'écorce des racines d'un arbre nommé *nouna* (1) par les Indiens, et *nancoul* par les Portugais de ce Pays-ci, on prend une *serre* de cette poudre, qu'on délaie, comme celle du *cacha*, dans l'eau simple. On y plonge et l'on y agite pareillement la toile, et on l'y laisse également passer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre et la faire sécher jusqu'au soir qu'on la replonge dans la même eau. Elle y passe une seconde nuit, et on la retire le troisième jour pour la faire sécher. Cette dernière préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le *chayaver* donne la force et l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile comme je viens de le dire, on doit aussi préparer les racines de *chayaver* (2), ce qui consiste à les émonder, à rejeter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce, à hacher le reste, de la longueur de cinq

(1) Le *nouna* est un grand arbre dont les feuilles sont longues d'environ trois pouces et demi, et larges de quinze lignes. Son fruit est à-peu-près de la grosseur d'une petite noix, et couvert d'une peau verte, contenant dans des cellules cinq à six pepins ou noyaux. Les Malabares mangent de ce fruit en *acharts*, c'est-à-dire, préparé à la façon de nos cornichons.

(2) *Chaya* ou *chayaver* est une plante qui ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied ; sa feuille est d'un vert clair ; ses racines sont quelquefois de quatre pieds Celles qui n'en ont qu'un de longueur sont les meilleures pour la teinture.

ou six lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à-peu-près d'une *serre*; enfin, à l'humecter avec de l'eau simple, tant pour former une espèce de pâte de cette racine, que pour empêcher que la poussière ne s'élève et ne se perde.

Ce *chayaver* ainsi préparé, on le délaie dans environ neuf pintes d'eau simple. On y plonge et agite la toile, qui y passe la nuit, pour en être retirée le lendemain matin. Alors on la tord fortement, et on la fait sécher au soleil pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus-en-plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux *serres* de la même poudre de *chayaver*, qu'on met dans un autre vase de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'élève un peu. C'est le moment où l'on y plonge la toile, après quoi on augmente le feu; et quand l'eau bout bien fort, on retire le bois qui restait sous le vase, qu'on laisse sur la braise pendant dix-huit heures, sans toucher ni alimenter le feu par de nouveau bois.

Pendant toute cette opération on a grand soin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que la teinture en pénètre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures passées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau simple et fraîche, et ensuite on la suspend pour

la faire sécher, et de cette manière, la toile est teinte en rouge foncé, de la première façon.

Une remarque à faire, c'est que quand on a commencé une teinture avec une sorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en servir dans toutes les opérations jusqu'à la fin. Les plus fraîches racines du *chaya* ou *chayaver* sont les meilleures, fussent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le temps de sécher, ce qui se peut faire promptement, vu la finesse de cette racine. Cependant au bout d'un an elles sont encore bonnes, et même elles peuvent servir jusqu'à trois ans de vieillesse, mais toujours en diminuant de bonté.

Deuxième façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend des fruits de *cadou* ou *cadoucaïe* (1), au nombre de deux pour chaque coudée de toile. On les cassera pour en tirer le noyau, qui n'est bon à rien dans le cas présent. On

---

(1) Le fruit *cadou* se trouve dans les bois sur un arbre d'une médiocre grandeur. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, a beaucoup d'âcreté et d'onctuosité ; c'est à ces deux qualités qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, et sur-tout à son âpreté.

broiera le reste, en roulant un cylindre de pierre plate et unie, ayant soin de l'humecter avec de l'eau (j'entends toujours de l'eau âpre), de façon que le tout forme une espèce de pâte plus sèche que liquide, que l'on délaie en quantité suffisante pour bien humecter les cinq coudées de toile à teindre, c'est-à-dire, un peu plus d'une pinte d'eau. Cette toile ainsi humectée, on la tord, sans cependant la dessécher trop. Puis, après l'avoir troussée, on l'étend à l'ombre, où on la laisse sécher. Cette préparation, qui lui donne un œil jaunâtre, la dispose à recevoir la couleur du *chayaver*, et l'y attache plus intimement.

La toile étant en l'état qu'on vient de dire, on prend un vase de terre, dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verse un *palam* (1) d'alun pulvérisé, qui fond sur-le-champ; et aussitôt on retire de dessus le feu le vase, dans lequel on verse deux ou trois pintes d'eau fraîche; ensuite on étend la toile sur l'herbe, au soleil, et on prend un chiffon de linge net, que l'on trempe dans cette eau, et que l'on passe sur le côté apparent de cette toile, d'un bout à l'autre, en retrempant d'instant en instant le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toile est bien humecté, on la retourne sur l'autre, auquel on en fait autant, après quoi on la laisse sécher. Ensuite on

(1) *Palam* est un poids Indien qui équivaut à une once et un huitième.

la porte à l'étang, dans lequel on l'agite trois ou quatre fois, pour enlever une partie de l'alun, et étendre plus également le reste. De là on l'étend encore sur l'herbe, où on lui donne une seconde couche de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué, et on la laisse sécher.

Observez que cette dernière fois, il ne faut pas attendre que la toile soit absolument sèche, pour lui donner la seconde couche d'eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement et plus également.

Cette double opération faite, et la toile étant bien sèche, on la rapporte à l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dizaine de coups, sur des pierres de taille placées exprès sur le bord de cet étang. Ce qui se fait en fronçant et ramassant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de ses lés, et en reprenant ensuite à la main le côté de l'autre lé. Ceci fait, on réitèrera l'opération en fronçant la toile, et en l'empoignant par un de ses bouts ainsi froncés, et on commence à en frapper la pierre par une de ses extrémités, en revenant peu-à-peu jusqu'à son milieu. On la retourne alors pour en faire autant en commençant par l'autre extrémité. Les Teinturiers fixent aussi le nombre de ces derniers coups à deux cens. Je crois cependant que le plus ou le moins, ne peut guères déranger l'opération. Cette toile ainsi lavée, on l'étend au soleil, où on la laisse sécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres et demie de racine de *chayaver*, qu'on prépare ainsi qu'il est marqué dans la première façon, et qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiède, mais qui ne bouillonne pas encore; et ayant bien remué cette eau pendant une demi-heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures le tout, qu'on laisse encore trois heures sur le feu tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera pendant cette préparation, de soulever et de remuer la toile avec un bâton, au-moins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puisse être plus facilement et plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du *chayaver* pour la secouer, la tordre et la laisser ramassée sur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin, l'ayant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de *chayaver* et autres ordures qui auraient pu s'y attacher, on la fera sécher au soleil, en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile se trouvera teinte en rouge.

Troisième façon de teindre les toiles en rouge avec le bois de sapan.

On prépare la même longueur de toile (1),

(1) Il est indifférent que cette toile soit blanchie ou qu'elle soit crue.

avec le cadou broyé et détrempé comme dans la deuxième manière, et on la fait sécher de même à l'ombre. Après que la toile est bien séchée, on la trempe dans l'eau, préparée comme on va le dire.

On prend du bois de *sapan*, brisé en plusieurs petits morceaux de la longueur du doigt, plus ou moins, qu'on laisse infuser douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraîche, toujours âpre, que l'on fait chauffer jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la séparer de son sédiment; on la verse par inclinaaison dans un autre vase de terre, où on la laisse refroidir. Dans cet état, on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile, qu'on y agite un peu et qu'on retire aussitôt. On la tord jusqu'à un certain point, et on la fait sécher à l'ombre. Quand cette toile est sèche, on recommence cette opération, qu'on répète trois fois ou même quatre, si on remarque que la couleur ne soit pas assez foncée.

Cela fait, on met dans un vase de terre, environ une demi-pinte d'eau, dans laquelle on jette un demi-*palam* d'alun pulvérisé, et l'on fait chauffer le tout jusqu'au point de voir frémir l'eau; on la verse aussitôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile, et lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légèrement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on

on l'étend et on la fait sécher à l'ombre, ce qui achève cette sorte de teinture, à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive, et s'évapore au soleil. J'ai remarqué que cette dernière préparation d'alun occasionnait un changement notable dans la couleur de cette toile, qui d'un rouge orangé passe aussitôt à un rouge foncé, en tirant sur la couleur de sang de bœuf.

Remarques sur l'eau que les Peintres Indiens préfèrent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité de l'eau qu'emploient nos Peintres et nos Teinturiers, contribue effectivement à l'adhérence des couleurs, il me paraît à propos de la faire connaître plus particulièrement, pour aider aux recherches qu'on pourrait faire en France des eaux les plus propres aux teintures ; car il n'est pas impossible qu'on y rencontre des qualités homogènes à celles dont je vais parler. Voici comme le sieur *Cayerfourg*, Chirurgien-Major de cette Ville, s'explique à leur sujet.

« Par l'analyse que je viens de faire de » l'eau qui sert à la teinture des toiles, j'ai » trouvé qu'elle était plus légère que celle » d'*Oulgaret* (1), dont on boit ici par pré- » férence à toute autre, savoir de 28 grains

(1) Puits situé hors de la ville de Pondichery, à une lieue environ du bord de la mer.

» un seizième sur une livre de 14 onces » poids de marc ; et ayant aussi comparé » l'eau d'*Oulgaret* à celle d'un des puits (1) » de la Ville le plus fréquenté par ceux qui » n'ont pas la commodité de s'en faire apporter de la première, j'ai trouvé que cette » dernière était, pour une livre de 16 onces, plus pesante de 48 grains que celle » d'*Oulgaret*. De là il résulte, calcul fait, » que l'eau qu'adoptent vos Teinturiers, » est de 60 grains et trois soixantièmes plus » légère que celle de la ville, dont on use » cependant plutôt que de celle des Teinturiers, qu'il ne serait pas possible de » boire, à cause de son goût insipide, mais » point âpre, tirant seulement un peu sur » le goût minéral, quoique je n'y aie trouvé » aucun sel de cette espèce, après en avoir » fait évaporer 30 onces au bain de sable, » lesquelles ne m'ont donné que onze grains » d'un *sel gemme* très-blanc. »

Tel est le Mémoire de M. *Paradis*. Voici les remarques que j'ai faites à son occasion.

1.° La première plante dont on fait usage pour la teinture en rouge, est celle qu'on nomme en langue *Tamoul*, *nayourivi*. C'est une plante qui croît par-tout aux Indes sans qu'on la sème. Quoique les Indiens la fassent entrer dans leurs remèdes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourrait la mettre au nombre des mauvaises her-

(1) Puits situé à environ cent toises du bord de la mer.

bes, si elle n'était employée aussi utilement qu'elle l'est pour teindre les toiles et le fil en rouge. Je joins ici la description de cette plante telle qu'elle a été faite à ma prière par une personne intelligente ; c'est M. *Binot*, Docteur en Médecine.

La racine du *nayourivi* est fort longue, fibreuse, recouverte d'une écorce cendrée, se cassant très-difficilement, et s'enfonçant en forme de pivot en terre. De la circonférence de cette racine principale naissent, de distance en distance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur ; du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diamètre, sort une tige qui se divise souvent en plusieurs autres dès son origine : chaque tige a des nœuds de distance en distance, et ordinairement de chaque nœud sortent deux branches qui ont aussi leurs nœuds, d'où sortent d'autres branches plus petites ; et à l'extrémité de chacune de ces branches naissent des fleurs, comme je dirai plus bas.

Les feuilles sont opposées et naissent deux à deux, de manière que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui sont au-dessus, et ainsi successivement ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long sur deux dans leur grande largeur. Elles sont arrondies à leur extrémité, et se ter-

minent en pointe à leur base. Elles portent sur la tige par un pédicule fort grêle et long au plus d'une ligne. De la côte principale naissent plusieurs nervures opposées. Ces feuilles sont fort minces, d'un vert pâle en-dessus, et d'un vert plus pâle en-dessous. Elles sont légèrement velues en-dessus et en-dessous. Les tiges sont verdâtres, et dans quelques endroits elles sont rougeâtres. Elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre ; les nœuds de cette plante sont fort durs, la plante a un port désagréable et croît à la hauteur de quatre pieds environ.

Les parties qui composent la fleur de cette plante sont si petites, qu'on a besoin d'une bonne loupe pour les distinguer. Cette fleur est à étamines disposées autour d'un embryon qui devient dans la suite une semence. Cet embryon est terminé par un stilet très-fin, garni d'une petite tête à son extrémité. Les étamines ont environ une demi-ligne ou trois quarts de ligne de longueur, surmontées par de petites têtes rougeâtres. Chacune des parties qui composent le calice est coriace, très-dure, un peu velue en-dehors, verdâtre en-dessus, terminée par une pointe fort aiguë tirant sur le rouge ; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu sur le blanc : elles ont une ligne ou une ligne et un quart environ de longueur sur un tiers de ligne de largeur au plus. La partie inférieure du calice est collée contre la tige, et l'on n'y remarque

point de pellicule. De la base de ce calice naissent deux petites pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au-plus qu'une demi-ligne de longueur. La disposition de tous ces calices est singulière en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices sont disposés en rond autour des extrémités de quelques branches, éloignées les unes des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cens, ce qui forme des espèces de queues hérissées.

Chaque calice renferme un embryon de graine qui devient dans la suite une semence longuette, d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi-ligne sur un quart de ligne de diamètre.

2.° Le Mémoire ne marque point comment on peut connaître si l'infusion des cendres de *nayouriví* est trop ou trop peu chargée; c'est ce qu'on connaîtra par les expériences suivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infusion, on laisse tomber quelques gouttes d'huile de *sésame* : mêlez-les ensemble avec le doigt ; si l'eau est trop chargée des sels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre ; si elle l'est trop peu, l'huile ne se mêlera pas bien et surnagera en partie. Quand l'infusion est telle qu'elle doit être, elle devient blanche comme du lait : d'où il s'ensuit que si l'infusion est trop faible, il faut y ajouter des cendres; si elle est trop

forte, il faut y verser de l'eau. C'est ainsi que je l'ai vu pratiquer par un Peintre Indien. Il m'ajouta qu'il n'était pas nécessaire de passer l'infusion par un linge, ainsi que le marque le Mémoire; que le meilleur et le plus facile pour avoir une eau plus nette, était de la verser dans un autre vase par inclinaison. Il me dit encore que plusieurs laissaient infuser les cendres de *nayourivi* non-seulement trois heures, mais un jour et une nuit avant que de s'en servir. Il n'est pas au-reste indifférent de se servir d'une infusion exacte ou non. Les Tisserands qui y auraient peu d'égard, rendraient leurs fils trop cassants, et auraient de la peine à tistre leurs toiles.

3.° Non-seulement le sain-doux peut suppléer à l'huile de *sésame*, il lui est même, dit-on, préférable; et c'est par épargne, à ce qu'on ajoute, qu'on ne se sert ici que de l'huile de *sésame*, parce qu'elle coûte moins que le sain-doux: l'inconvénient pour l'Europe serait d'en avoir qui demeurât toujours liquide. L'on ajoute encore que les crottes de brebis sont meilleures que celles de chèvres, lesquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne craint pas de rapporter ces minuties, qui ne paraîtront peut-être pas inutiles aux gens du métier. Faute de les savoir, les essais réussissent mal; on se rebute et l'on abandonne les expériences qu'on avait commencées.

4.° Le Teinturier que j'ai consulté m'a assuré qu'il valait mieux se contenter de secouer la toile, que de la tordre, comme le dit le Mémoire, en parlant de la première opération, suivant laquelle on l'a laissée dans le fond du vase pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvait arriver que la toile que l'on prépare n'eût pas pu bien sécher, soit à cause de la pluie, dont il faut au-reste préserver les toiles qu'on prépare, ou pour quelqu'autre raison; et qu'en ce cas, au-lieu de la remettre dans l'eau ainsi qu'il est dit dans la première opération, il faudrait attendre jusqu'au lendemain pour la faire sécher plus parfaitement, après quoi on la remettrait dans l'eau pour y passer la nuit, ainsi que le dit le Mémoire.

5.° Il est aisé de conclure de la dernière remarque qu'il peut arriver des circonstances et des saisons, où l'opération de faire sécher et retremper la toile, doit se répéter non-seulement huit jours et huit nuits, mais encore davantage. La difficulté est de connaître combien de fois il faut encore la réitérer. Outre l'usage et le coup-d'œil de l'ouvrier, qui lui fait connaître si la toile a acquis le degré de préparation convenable, il peut se servir du moyen suivant. Il faut user, sur une pierre humectée, un peu de safran bâtard ou *terra merita*, dont on fait grand usage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de l'espèce de pâte qui en résulte, et on la met sur un coin de la toile,

laquelle prend une couleur rouge, si elle est suffisamment préparée ; si elle ne l'était pas suffisamment, elle ne se teindrait pas de cette couleur. Mais c'est sur-tout au coup-d'œil de l'ouvrier à juger si cette préparation, qui est une espèce de blanchissage, est suffisante. Plus la toile est devenue blanche, mieux elle sera préparée. J'ai dit que cette préparation était une espèce de blanchissage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue que l'on prépare, devient blanc par ces opérations. Mais il ne faut pas oublier qu'elles devraient se faire également, quand même on voudrait teindre en rouge une toile déjà blanche.

6.° Comme la chose la plus nécessaire, et en même-temps la plus utile à avoir en Europe pour teindre à la manière Indienne, est la plante *nayourivi*, j'ai essayé, par plusieurs expériences, de découvrir la vertu et la qualité des cendres de cette plante, et d'y trouver, s'il était possible, un supplément. Je crois y avoir réussi. Voici les expériences. 1.° Je mêlai de l'huile de lin avec l'infusion de *nayourivi*. Elle se mêla presqu'aussi-bien que l'huile de *sésame* ; mais il surnagea quelques parties jaunes et fort grossières de cette huile, qui, d'ailleurs, était vieille et fort épaisse : 2.° l'huile d'amande douce, mêlée avec l'infusion, fait aussi à-peu-près le même effet que l'huile de *sésame*, et on peut en dire autant de la graisse fondue de poule : 3.° je tentai l'expérience avec l'huile

d'olive. Je fus surpris de voir qu'elle ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*. Au-lieu de surnager, elle se précipita et forma une espèce de coagulation au fond du vase, et donna une couleur jaunâtre à l'infusion du *nayourivi* qui surnageait par-dessus l'huile: 4.° malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les sels de *nayourivi* et ceux de la soude. J'en fis dissoudre dans l'eau, et fis, avec cette dissolution du sel de soude, les mêmes expériences que j'avais faites avec celle de *nayourivi*, et elles me réussirent également. Il n'y a que celle que j'avais faite avec l'huile d'olive qui se trouva toute différente; car au lieu que cette huile ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*, elle se mêla très-bien avec le sel de soude, et donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties grossières de l'huile qui surnagèrent. Au-reste, cela ne pouvait manquer d'arriver, la soude et l'huile d'olive étant la base du savon. 5.° Je fis plus encore: je donnai à un Teinturier du sel de soude et un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un et l'autre les mêmes opérations qu'il avait coutume de faire avec son infusion de *nayourivi*. Il le fit, et non-seulement cela produisit le même effet, mais il prétendit que l'effet de la dissolution de la soude était préférable à celle de la plante Indienne; d'où l'on peut conclure que l'un pourrait suppléer à l'autre, quoique la nature de l'un et

de l'autre ne soit pas absolument la même. 6.° Voici encore une observation qui confirme ce rapport de la soude et du *nayourivi* : c'est que le levain dont il est parlé dans le Mémoire, qui n'est autre chose que de l'huile de *sésame*, mêlée avec l'infusion gardée quelque temps ; ce levain, dis-je, étant conservé avec soin, se fige enfin, et devient dur ; et alors il est, dit-on, excellent. Il est aisé de voir par-là que l'huile de *sésame*, avec la plante *nayourivi*, forme un savon fort ressemblant en tout à celui qui résulte du mélange du sel de soude et de l'huile d'olive. Il n'est guère douteux, ce semble, que l'un ne puisse suppléer à l'autre sans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. 7.° Les expériences qui ont été faites sur l'eau qui sert aux Teinturiers Indiens, ont donné occasion au Frère *du Choisel* d'en faire d'autres sur le même sujet. Je les rapporterai, dans la persuasion qu'elles pourront faire plaisir et être utiles.

« Cette eau a un goût insipide et dégoû-
» tant, qui m'a fait croire qu'elle était
» chargée de quelque partie de nitre. L'expé-
» rience m'en a convaincu : puisqu'ayant
» fait dissoudre, dans huit onces d'eau ordi-
» naire, un demi-gros de nitre, je lui ai
» trouvé en partie le goût de celle-ci : ce
» qui n'est point arrivé à différens autres
» sels minéraux que j'ai fait pareillement
» dissoudre. Cette eau est un peu plus légère
» que celle qu'on boit à Pondichery. Elle

» pèse un gros de moins sur le poids de
» vingt-neuf onces.

» J'ai distillé sept livres quatre onces de
» la même eau dans un alambic de cuivre
» étamé. J'en ai tiré la moitié environ par
» la distillation. Cette eau distillée, qui est
» moins chargée de sel, a un goût un peu
» moins désagréable et moins dégoûtant. J'ai
» remarqué qu'elle pesait alors un peu moins
» qu'auparavant; savoir, d'un gros et demi
» sur la quantité de vingt-neuf onces; et par
» conséquent deux gros et demi de moins que
» l'eau ordinaire de Pondichery.

» Cette eau distillée a déposé, au bout
» de quelques jours, quelques filamens,
» ainsi que l'eau simple distillée d'une
» plante, lorsqu'elle a reposé quelque temps.
» J'ai fait évaporer, au feu nu, la moitié
» de l'eau qui restait dans la cucurbite après
» la distillation. Je l'ai filtrée par le papier
» gris, qui s'est trouvé couvert d'une pou-
» dre blanche que j'ai regardée comme le
» *caput mortuum* de cette eau, parce
» qu'elle n'avait aucune saveur, ni aucun
» goût.

» J'ai exposé la liqueur filtrée à un lieu
» frais, pour voir si elle déposerait quelque
» sel au fond du vase; parce qu'elle avait
» un goût un peu salé. Trois jours après,
» voyant qu'elle n'avait rien déposé, j'ai
» fait évaporer au bain marie la moitié de
» la liqueur que j'ai filtrée une seconde fois.
» Je l'ai encore exposée à un lieu frais, sans

» en tirer plus que la première fois. J'ai
» enfin fait évaporer le reste de l'humidité,
» toujours au bain marie, et j'en ai retiré
» un gros et quarante deux grains de sel salé,
» approchant du sel marin. J'ai mis quel-
» ques grains de ce sel dans une cuillerée
» de vinaigre; il s'y est dissous, et le vinaigre
» y a perdu un peu de sa force, sans qu'il
» y ait eu de fermentation sensible. J'ai
» cherché pourquoi ce sel avait une qualité
» alcaline, ayant cependant un goût acide.
» Pour cela, j'ai jeté ce sel dans une quan-
» tité d'eau commune. J'en ai fait évaporer
» la moitié. Ce sel a eu de la peine à se
» dissoudre dans cette eau, et même il ne
» s'y est pas dissous entièrement. J'ai filtré
» cette dissolution à travers un papier blanc;
» le filtre est demeuré couvert d'une poudre
» grossière, qui n'avait aucun goût salé; la
» liqueur n'a déposé aucun sel dans le vase
» qui la contenait. Après avoir reposé vingt-
» quatre heures, j'ai fait évaporer toute
» l'humidité sur un feu fort doux. Après
» cette évaporation, le sel était fort blanc
» à la superficie, et luisant. Je voulus reti-
» rer ce sel : mais je trouvai que le dessous
» était fort gris, parce que cette partie de
» sel était apparemment encore chargée de
» terre. Je n'ai pu faire cristalliser ce sel,
» parce que je n'en avais pas une assez grande
» quantité. D'ailleurs on sait que le sel fixe
» alkali ne se cristallise pas aussi facilement
» que les autres sels.

» Ce sel était alkali apparemment, à cause
» de la quantité de terre qui y était unie :
» car il avait un goût salé comme le sel
» marin, qui est un sel acide, chargé d'un
» peu de terre. J'ai remarqué que tout le
» sel que j'ai tiré, après en avoir séparé la
» terre, n'était pas plus salé ; d'où il s'en-
» suit qu'une partie de son acidité s'est per-
» due dans les différentes évaporations que
» j'en ai faites.

» J'ai fait évaporer trente onces de cette
» eau, sans aucune autre préparation, et
» j'en ai tiré un demi-gros de sel fixe,
» plus blanc que celui que j'ai tiré au bain
» marie. Il avait le même goût que l'autre ;
» et comme je n'en avais rien séparé par la
» filtration, j'en tirai trois grains de plus,
» à proportion, que je n'en avais eu dans
» l'autre opération. Tout ceci confirme la
» première pensée que j'ai eue, que cette
» eau était chargée de nitre. Le nitre est un
» sel fossile salé, composé d'un sel acide,
» et d'une terre absorbante. Un savant Chi-
» miste (1) a fort bien remarqué que lors-
» qu'on fesait bouillonner, dans une très-
» grande quantité d'eau, une petite quantité
» de salpêtre, on n'en retire qu'un sel salé,
» semblable au sel marin ou au sel gomme ;
» c'est-à-dire, un sel acide, chargé d'une terre
» absorbante. Voilà ce que m'ont donné les
» opérations dont je viens de parler.

---

(1) M. Lemery.

» J'ai remarqué que cette eau, quoiqu'in-
» sipide et dégoûtante, dissout bien le sa-
» von, ainsi que celle qui est bonne à boire;
» et elle diffère en cela de celle des puits de
» Paris, qui n'est pas bonne à cet usage. J'ai
» fait dissoudre un peu de nitre dans de
» l'eau commune qu'on boit à Pondichery,
» et ensuite j'y ai fait dissoudre du savon.
» Il s'y est dissous comme dans l'eau que
» les Peintres et les Teinturiers Indiens em-
» ploient dans leurs ouvrages. »

8.° Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent distinguer les eaux propres à leurs teintures. Ils prétendent que l'eau âpre, ainsi qu'ils l'appellent, donne au riz une couleur rougeâtre, lorsqu'on s'en sert pour le faire cuire; que la couleur de cette eau tire un peu sur le brun; que son goût la fait assez connaître à ceux qui sont accoutumés à s'en servir; mais que la meilleure marque est l'expérience : parce que si l'on se sert d'une autre eau que celle-là, la préparation qui se fait pour les toiles peintes avec le lait de buffle et le *cadoucaye*, ou le myrobolan, dont il est parlé précédemment dans ces Lettres édifiantes, ne s'attache pas bien à la toile.

Voilà, mon Révérend Père, les remarques que j'ai faites sur la teinture en rouge, et sur ce qui y a quelque rapport. Le défaut de temps m'a empêché de les mettre plutôt en ordre. Mais le siége de cette Ville attaquée envain par les Anglais, pendant près

de deux mois, m'a procuré pour cela plus de loisir que je n'aurais voulu. Cependant, comme c'est au bruit du canon et au milieu des alarmes de la guerre que ces observations ont été rassemblées, j'espère qu'on aura pour elles quelque indulgence dans le jugement qu'on en portera. Je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

EXTRAIT

D'une Lettre du Père Possevin au Père d'Irlande.

A Chandernagor, dans le Bengale, le 11 Janvier 1749.

LA Providence m'a envoyé au Bengale en 1747, remplacer le Père Lalou, qui y mourut le 6 Septembre 1746. La vie y est à-peu-près comme en Europe. Il y a du travail et peu de fruit, le débordement des mœurs y étant considérable comme dans les autres Colonies des côtes, plus même ici qu'à Pondichery; parce que le Pays est bon, plus commerçant, qu'on y est moins maître qu'à Pondichery, et qu'il y a mêlange de toutes Nations, et voisinage d'Anglais et de Hollandais. Cependant, à la faveur d'un Hôpital de pauvres et d'orphelins, que le Père Mosac, notre Supérieur, bâtit en 1744 ou

1745, dans un temps de mortalité et de famine, pour y mettre des enfans moribonds que les parens lui apportaient et lui vendaient, on ne laisse pas de faire ici du bien. Nous les achetons deux roupies (1) chacun et un morceau de toile ; cela va à près d'un écu de six livres de notre monnaie, somme bien modique pour une ame rachetée du sang d'un Dieu. Cela occasionne d'autres conversions : les mères viennent quelquefois se faire Chrétiennes en apportant leurs enfans.

En général les adultes ici sont assez mauvais Chrétiens : ils ont peu de foi, sont fort superstitieux, vivent dans une grande ignorance et indifférence de leur salut, et dans un grand débordement de mœurs.

On m'a mandé que le Prince de Nolan voulait nous donner un emplacement dans Nolan, pour y bâtir une Eglise. J'en bénis le Seigneur ; mais à la moindre persécution l'Eglise sera détruite, parce que ce Prince est trop peu puissant, et que les Brames ont trop d'empire sur l'esprit des petits Princes : il vaudrait mieux bâtir sur le terrain des Mores que les Brames craignent, et qui, en général, nous sont favorables.

A Pondichery, en Mai 1747, la famine s'est fait sentir dans ces temps à vingt ou trente lieues à la ronde. Cela a occasionné bien des conversions de Païens, et sur-tout

(1) La roupie vaut 48 à 50 sous.

un grand nombre de Baptêmes d'enfans moribonds.

J'ai été bien consolé et édifié des aumônes de M. et de Madame Dupleix et du reste de la Colonie Française de Pondichery. Je ne doute pas que ce ne soit cela qui ait attiré la Protection visible de Dieu sur Pondichery et sur tous les établissemens Français dans l'Inde ; car, jusqu'à présent, malgré les forces formidables de nos ennemis, nous n'avons pas perdu un pouce de terre dans tous nos établissemens, quoique les Mores se soient joints aux Anglais contre nous. Nous avons eu même le bonheur de les battre partout. Après que nous eûmes pris Madras et manqué Goudelour, ils ont été obligés de rester avec toutes leurs forces devant Goudelour pour le fortifier.

Ensuite l'Amiral Boscaven arriva, avec son escadre de vingt-deux ou vingt-trois voiles, aux îles de France, où il n'eut aucun succès ; de là il vint se joindre à Goiffin pour assiéger Pondichery par terre et par mer. Ce siége commença le 18 ou 22 Août : il a duré jusqu'au 17 Octobre 1748. Six mille Européens, et autant de soldats du Pays, tant Mores qu'autres, assiégeaient par terre, tandis que les vaisseaux Anglais attaquaient par mer.

Ils levèrent le siége après avoir perdu environ mille quatre cens hommes, tués ou morts de maladie, ou faits prisonniers. Ils ont tiré environ quatre mille bombes, et

quarante à quarante-cinq mille coups de canon.

Pendant le siége, on a rasé une Pagode qui était près de notre Eglise, article que nous n'avions pu obtenir jusqu'à présent, mais que M. Dupleix a fait de la meilleure grâce du monde, à la réquisition des Missionnaires.

Les ennemis n'ont pu approcher plus près que de trois cent cinquante toises des murs de Pondichery.

LETTRE

Du Père Lavaur, Missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, à Monsieur de Lavaur son frère.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

JE ne vous ai pas écrit depuis le temps où la guerre fut déclarée en ce Pays-ci, entre la France et l'Angleterre. Le départ de ma lettre précéda de peu cet évènement, et suivit le sort du vaisseau qui la portait, lequel fut pris par les Anglais. Après la paix faite, il a dû vous sembler que c'était ma pure faute si je ne vous donnais point de mes nouvelles; mais il s'en faut bien que la tranquillité rendue à l'Europe, et aux Cantons

de l'Inde soumis aux Européens, soit venue jusqu'à moi ; j'ai été sans intervalle jusqu'à présent au milieu de la guerre et des alarmes qui la suivent, chaque jour dans l'attente de quelque catastrophe, funeste du-moins à mes Eglises, si ma vie n'y risquait pas. En cette situation, on n'est guère en humeur d'écrire, ni même en commodité de le faire : tout-au-plus j'écrivais fort succinctement à Pondichery, et il y a eu même des temps où j'osais à peine le faire ; savoir : lorsque les Français ont été eux-mêmes mêlés dans cette suite de troubles dont j'ai été continuellement investi. Ceci s'est engagé de proche-en-proche, et a produit des évènemens dont l'importance et la singularité méritent une histoire particulière. Pour vous mettre au fait, il faudrait, non-seulement remonter à d'autres évènemens qui se sont passés avant mon arrivée dans l'Inde, mais encore vous donner une idée de la constitution du Pays, de son Gouvernement, des différens Peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marattes et les Mores, dont les premiers l'ont autrefois gouverné, et les derniers le gouvernent actuellement. (Quand je dis gouverner, cela veut dire piller.) Les Mores en sont en possession, et leurs exactions se font à plus petit bruit ; les Marattes le parcourent à main armée, et portent plus loin leur cruauté, pillant, saccageant et brûlant tous les lieux où ils passent. On est principalement exposé à ces

sortes d'incursions dans les Pays où sont les Eglises que j'ai desservies jusqu'ici, au-delà des montagnes, situées à cinq ou six journées de Pondichery. Les Gouverneurs Mores les laissent faire, pour éviter les frais d'une guerre, et quelquefois sont eux-mêmes pillés. Pour les Princes particuliers, originaires du Pays, ils sont hors d'état de résister; outre la crainte que les Marattes leur ont imprimée, par la vîtesse avec laquelle ils se transportent d'un lieu à un autre, et qui fait qu'on ne peut se garantir de leurs surprises, fût-on plus fort qu'eux; de cette sorte, deux ou trois cens chevaux Marattes font la loi dans une grande étendue de Pays; nos houssards ne feraient que blanchir auprès d'eux: on les croit à trente lieues, lorsqu'on les voit paraître tout-à-coup, à la faveur d'une marche cachée par des déserts ou des forêts, ou par l'obscurité d'une nuit durant laquelle ils auront fait des quinze ou seize lieues; la Providence m'a garanti d'eux bien des fois, ou en me les fesant éviter, ou en me conciliant l'amitié des Chefs, au moyen de quelque petit présent de fruits que je leur envoyais, en prévenant leur arrivée dans les endroits où je me trouvais. C'est ainsi que j'ai habité parmi eux durant huit ou neuf mois, sans en recevoir le moindre dommage, si je ne puis dire la moindre inquiétude, ayant de pareils voisins campés autour de mon logement. Les Chefs étaient presque continuellement chez moi, et il fal-

lait souffrir cette importunité pour ne pas s'exposer à quelque chose de pire ; cela m'attirait de la part de leurs gens une considération qu'ils n'avaient pas pour le Prince même qui les avait appelés à son secours, et qui les soudoyait pour se défendre contre le Roi de Maïssour, le plus puissant Prince Gentil qui soit dans la Péninsule de l'Inde. Pendant que ces Marattes amis lui fesaient bien plus de mal que les Maïssouriens ses ennemis, qu'ils brûlaient tous ses Villages, et détruisaient tous ses jardins, ils n'osaient entrer dans le mien et y prendre une feuille d'arbre, sinon avec ma permission. Malgré ces égards, je n'avais pourtant pas osé entreprendre un voyage et m'éloigner de leur camp, la plupart des soldats d'une pareille troupe n'ayant d'autre paie que la permission de piller impunément, à condition de partager le butin avec leurs Chefs, qui, suivant leur concordat, ne leur font jamais rendre ce qui est une fois pris. Je serais bien long si je voulais entrer dans le détail de bien d'autres traits de Providence dans le genre de celui que je viens de rapporter ; je vous ajouterai seulement qu'un Missionnaire qui est en pareille situation, et comme bloqué par une telle armée, n'est pas cependant oisif pour les fonctions de son ministère. Il y a quantité de Chrétiens dans ces sortes d'armées, où, à la vérité, ils ne sont pas en grande considération ; mais ils n'en méritent pas moins la nôtre ; l'emploi de la

plupart est d'y soigner les chevaux des Cavaliers Marattes ; d'autres y gagnent leur vie en vendant de l'herbe ou du bois. Comme ce sont des gens qui n'ont rien en propre que leur personne, ils trouvent leur Patrie par-tout où ils trouvent à vivre. Une multitude de ces Chrétiens suivit les Marattes, il y a onze ou douze ans, après une incursion de ceux-ci, ou plutôt une inondation qui embrassa presque toute la Péninsule, depuis leur Pays situé au nord de Goa, et s'étendant vers l'Est jusqu'à la mer, qui borne au Sud ce Pays-ci : ils passèrent les montagnes qui lui servent de barrière, et vinrent jusqu'auprès de Pondichery ; après avoir tué dans un combat le Nabab ou Gouverneur d'Arcat. (c'est le nom de la Ville Capitale de ce Pays, et du Pays même qui s'étend depuis la mer jusqu'aux montagnes dont j'ai déjà parlé, de l'Est à l'Ouest, et il a bien plus d'étendue encore Nord et Sud) Le gendre du Nabab nommé *Sandersaheb*, était alors avec ses principales forces dans le royaume de *Trichirapali*, qu'il avait conquis ou usurpé tout récemment ; les Marattes allèrent l'attaquer, prirent la Ville capitale, et l'emmenèrent prisonnier dans leur Pays. Ce fut alors qu'une multitude de Chrétiens, auparavant attachés au service du Nabab, suivirent les vainqueurs, en continuant auprès de ceux-ci les emplois qu'ils avaient auparavant, comme de soigner les éléphans, les chameaux, les chevaux.

Quoique les Mores, Gouverneurs particuliers de quelque place ou de quelque Pays, aient des démêlés presque continuels avec les différens Chefs des Marattes qui rôdent de côté et d'autre ; cependant tout se réunit, Mores et Marattes, sous l'étendard du grand Nabab ou Gouverneur de la Péninsule, qui réside, soit à Aurengabad, situé dans le Pays même des Marattes, soit à Golconde ; la puissance de celui-ci le rend formidable à son maître même, le grand Mogol, dont il dépend plus de nom que de fait. Il s'est attribué la nomination de tous les Nababs subalternes ; de sorte que le pays d'Arcat était passé, après plusieurs évènemens qu'il serait long de déduire, à une de ses créatures. L'avant-dernier de ces Gouverneurs, qui était en place quand tout ce que je viens de dire est arrivé, était le fameux *Nisan*, le même qui appela *Thamas-Koulikan* à Dely pour en emporter les richesses immenses dont celui-ci dépouilla le grand Mogol : Nisan étant mort, il y a trois ou quatre ans, *Nazersing* lui succéda. Dans cette circonstance, *Sandersael*, prisonnier des Marattes, en obtint sa liberté ; il ne put également obtenir de *Nazersing* la place de Gouverneur d'Arcat ; mais il se proposa de l'emporter de force. Soutenu et conduit par un neveu de *Nazersing*, nommé *Idaielmodiskan*, mécontent de son oncle, il comptait encore plus, pour réussir, sur l'amitié des Français qui avaient été toujours de bonne

intelligence avec sa famille, et qui avaient lieu de se plaindre de son compétiteur, dont les Anglais avaient reçu du secours dans la dernière guerre que nous avons eue avec eux; sa confiance n'a pas été trompée; les Français s'étant joints à lui, ont tué son rival dans un combat, et l'ont mis en possession du Pays; ils travaillaient même à agrandir son Gouvernement, quand *Nazersing* est venu avec une armée formidable (il y avait plus de cent mille chevaux) et dont le total montait au nombre de quatre cent mille hommes. *Idaielmodiskan* est tombé entre les mains de son oncle, on n'a jamais bien pu éclaircir par quelle intrigue. Les Français n'ont eu d'autre parti à prendre que la retraite devant une armée dont ils ne connaissaient encore que le nombre et non la faiblesse. Les Mores, en les attaquant, les ont instruits de ce dernier point. Les Français, investis de tous côtés, et n'étant qu'un contre cinquante, ont fait un abattis de Mores et Marattes, qui les a étonnés à tel point, qu'à présent ils ne peuvent soutenir dans un combat un visage blanc. Il faut remarquer que les Anglais, presque en égal nombre que nous, étaient dans l'armée de *Nazersing*; mais ils s'amusèrent avec leur canon, qui ne put suivre nos gens : ceux-ci ayant mis au milieu d'eux *Sandersaheb* et son fils, firent une bonne journée de chemin, en passant sur le ventre à des armées, dont chacune semblait devoir les engloutir,

et

et se rendirent à une lieue de Pondichery, ayant été obligés d'abandonner dans la boue quelques pièces de canon qu'ils ont repris dans les suites. Après avoir formé leur camp, ils ne furent pas long-temps sans exercer à leur tour l'armée de *Nazersing*; trois cens hommes fondirent dessus la nuit suivante, taillèrent en pièces un corps de douze mille chevaux plus avancés que le reste, et déterminèrent par-là *Nazersing* à aller se loger plus loin. Ceci a été suivi de bien d'autres actions et prises de Villes, à peine vraisemblables, mais cependant vraies. A tous ces échecs de *Nazersing*, se joignit la disette de vivres, qui l'obligea de permettre à ses gens de se débander pour aller chercher des fourrages et des vivres ailleurs. J'en ai vu des détachemens à plus d'une douzaine de journées du camp principal. Je fus averti pour-lors qu'on était allé me chercher dans une de mes Eglises, pour me prendre et m'emmener à *Nazersing*, et qu'on devait venir à celle où j'étais. Un Jésuite d'Agen, nommé le Père Costas, qui venait d'une autre extrémité de nos Missions, se trouva dans cette conjoncture avec moi. Il n'y avait que nous deux de Missionnaires dans ces terres: en pareille situation, ce n'était pas la mort qui nous alarmait, mais nous crûmes cependant devoir faire ce qui dépendait de nous pour l'éviter. Nous nous éloignâmes donc encore d'environ trois journées dans le Nord, en nous proposant de pousser jusqu'à Goa,

si les recherches qu'on fesait de nous, nous y obligeaient. Mais, quinze jours ou trois semaines après, le bruit public nous apprit la mort de *Nazersing*, tué par ses gens mêmes, dans une action vive, où les Français jouèrent à tout perdre, et firent une entreprise et des efforts, dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre très-certainement n'approche pas. La scène changea, *Idaielmodiskan*, qui était déjà entre les mains des exécuteurs pour perdre sa tête, fut déclaré grand Nabab, vint à Pondichery, et ne chercha qu'à témoigner sa reconnaissance aux Français, par des dons en terres et d'autres présens considérables ; il voulut en avoir un détachement avec lui pour s'aller saisir de Golconde, où étaient les trésors immenses ramassés par Nisan. On lui donna donc environ deux cens blancs avec un nombre plus considérable d'Indiens aguerris à notre service. Dans la longue route qu'il fallait faire pour arriver au terme du voyage, autre révolution. Quelques Nababs particuliers ayant conjuré contre *Idaielmodiskan*, il y eut un combat funeste aux conjurés ; mais sur la fin de l'action, une flèche tirée par je ne sais qui, atteignit l'œil du vainqueur, qui mourut presqu'aussitôt. Les Français, malgré leur petit nombre, lui donnèrent un successeur, et déterminèrent l'élection qu'ils firent tomber sur un cadet même de *Nazersing*, qu'ils venaient de faire périr. Ils l'avaient eu prisonnier à Pondichery : il

se nomme *Salabersing*. Celui-ci confirma tout ce que son prédécesseur avait fait en faveur de la Nation française, et le détachement Français s'attacha à lui pour le conduire et le mettre en possession de Golconde. On y est heureusement arrivé, et de là on est allé à Aurengabad. Les trésors de ces deux Villes, fruits des épargnes, des travaux et des infidélités des grands Nababs, qui depuis long-temps ne payaient rien à leur Maître le grand Mogol, se trouvent à présent entre les mains des Français, dont le Commandant règne, pour ainsi-dire, à la faveur d'un petit détachement, dans tout un Pays bien plus considérable que la France. *Salabersing* est sous sa tutelle.

Pendant que tout ceci s'est passé dans le Nord, bien loin d'ici, les Anglais ont voulu chasser le Nabab d'Arcat, placé par les Français, et lui substituer un des enfans de l'ancien Nabab, mort dans le combat dont j'ai parlé ci-dessus. Celui-ci s'est emparé de la ville et du royaume de Trichirapali, dont il avait eu l'administration du vivant de son père. Il s'y est maintenu jusqu'à aujourd'hui, mais on le serre à présent dans sa Capitale, quoique le nombre des Anglais qui sont avec lui, égale au-moins celui des Français qui l'attaquent. Les Anglais ont reçu bien plus de soldats d'Europe que nous; mais il paraît, par tous les évènemens passés, et par le tour que les affaires prennent pour le présent, que nous avons Dieu de notre côté. Si

les Anglais prévalaient, on peut juger, par la conduite qu'ils tiennent à l'égard de la Religion catholique, dans les lieux de leur dépendance, qu'ils acheveraient de la ruiner, au-lieu que les succès des Français sont ceux de la Religion même. *Sandersaeb* nous a déjà donné un beau terrain au milieu de la ville d'Arcat, où nous commencions à bâtir, quand les Anglais sont venus pour faire une diversion qui rompit l'entreprise de *Trichirapali*. Ils s'en sont emparés sans résistance, et la quitteront avec la même facilité, à l'arrivée des troupes qui ont été envoyées pour les en chasser. C'est une Ville immense, qui a plus d'une mortelle lieue de long, ou, pour mieux dire, c'est un amas de différens Villages qui environnent une Ville, et sont sensés faire un tout avec elle, à raison de leur proximité ou de l'union qu'ils ont avec elle ou entr'eux, par une rue par exemple, tandis que ce ne sont, à droite et à gauche de cette rue, que des champs et des bois. Nous avions ci-devant une petite Eglise dans un faubourg. Nous venons aussi de faire un nouvel établissement dans la ville de *Gingi*, autrefois capitale du Royaume de ce nom, et dont Pondichery dépendait. Cette Ville, fameuse par ses sept Forteresses, dont chacune est à la cime d'une montagne, et qui ont communication entr'elles par des murs bâtis dans l'intervalle de ces sept montagnes, pour lier l'une avec l'autre, avait coûté douze ans de siége aux

Mores, encore ne la prirent-ils que par l'imprudence du Roi, qui se laissa faire prisonnier dans une sortie mal concertée. Les Français s'en sont rendus les maîtres dans une nuit. Trois soldats seulement ont grimpé sur l'une des montagnes, malgré les corps-de-gardes placés de distance en distance, et ont tellement étonné les Mores, que ceux-ci ont abandonné le reste avec bien du butin et des richesses. Les Français sont encore nantis de cette place ; je ne sais s'ils la rendront au Nabab. J'eus l'honneur d'y accompagner, sur la fin du Carême passé, M. le Gouverneur de Pondichery et *Sandersaeb*. J'étais arrivé peu de temps auparavant dans cette Ville pour m'y reposer un peu, après trois ans d'absence : mais M. le Gouverneur me demanda pour être Aumônier de l'armée qu'il envoyait à *Sandersaeb*, pour soumettre quelques places. Je quittai l'armée, excédé par les chaleurs, avant qu'elle prît la route de *Trichirapali*. Je ne m'arrêtai pas long-temps à Pondichery, attendu le besoin de nos Missions, pour lesquelles je partis presque aussitôt. Je repassai dans les montagnes, avec bonne envie de visiter toutes mes Eglises : mais j'ai encore été traversé dans ce dessein ; une armée de Marattes m'a tenu bloqué pendant près de deux mois dans la première Eglise de mon district. Grâces à Dieu, ce n'a pas été sans fruit, puisque dans mon séjour j'y ai fait plus de trente baptêmes, dont il y en a huit

d'adultes. Il en restait encore à faire de cette dernière espèce, quand j'ai été rappelé à Pondichery, pour une raison à laquelle je n'avais guère sujet de m'attendre, savoir, pour y remplir le poste de Supérieur général. C'est au milieu des occupations dont je suis investi, outre la nécessité d'apprendre une nouvelle langue à l'âge de cinquante-sept ans, que je vous écris ceci à bâtons rompus, pour vous apprendre en abrégé les évènemens du Pays, ma propre situation, et pour vous faire connaître combien je suis éloigné de vous oublier. Recommandez-moi au Seigneur. Faites-le prier pour moi, et soyez toujours persuadé de la véritable tendresse avec laquelle je ne cesserai d'être, mon tres-cher Frère, votre, etc.

EXTRAIT

*D'une lettre écrite de Chandernagor dans le Royaume de Bengale, au R. P. ***.*

Le 1.er Janvier 1753.

JE ne vous entretiendrai pas long-temps, mon Révérend Père, de ce qui m'est arrivé pendant mon voyage qui n'a pas été aussi heureux qu'on me l'avait fait espérer. Je me contenterai de vous en donner ici un précis.

Je me suis embarqué, comme vous savez, à l'Orient. D'abord la navigation a été assez favorable. Cependant je ne suis arrivé qu'au bout de cinq mois à l'île de France, qu'on ne connaissait autrefois que sous le nom de l'île Maurice. Le capitaine du vaisseau ne voulut point relâcher à l'île Grande, dans le Brésil, comme on en était convenu; nous aurions pu y faire provision d'eau douce, de bœufs et de volailles dont nous avions grand besoin; son dessein était de relâcher au Cap de Bonne-Espérance, qui est situé aux extrémités de l'Afrique. C'est une Colonie Hollandaise, qui ne cède, dit-on, en rien à celle que cette Nation entretient à Batavia; mais Dieu ne permit pas que nous y abordassions. Après huit jours d'efforts inutiles pour entrer dans la rade, nous fûmes obligés de faire encore neuf cens lieues pour aller chercher l'île de France, où nous arrivâmes enfin très-fatigués de la traversée, et d'où nous partîmes après six semaines de séjour. Le reste de la route nous a beaucoup plus coûté. Deux fois le feu a pris à notre vaisseau; cinq fois nous avons failli à être submergés; le navire a été plusieurs jours sur le point de se briser, ou contre les rochers, ou sur le sable; mais enfin l'activité et la bonne manœuvre de nos matelots nous ont toujours sauvés, grâces à la Providence qui veillait sur nous. Nous avons vu de loin l'île de Madagascar, qui a près de neuf cens lieues de circuit. On prétend que c'est la plus grande

Ile connue, quoique beaucoup de voyageurs assurent que celle de Borneo, vers la Chine, est plus grande encore. Nous avions autrefois à Madagascar un établissement Français, qui ne subsiste plus depuis quelques années. Il y a quelques années qu'un des Rois de cette Ile mourut. Ses sujets voulurent reconnaître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donnerait pour vice-Roi un certain Français qu'ils désignèrent, et qu'ils avaient vu dans leur Pays. Ce Français devait épouser la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de son sang. Le Français accepta la proposition, quitta l'épouse légitime qu'il avait à l'île de France où il était établi, et se rendit dans son Royaume, accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes dont il avait formé sa Cour. Mais son règne ne fut pas de longue durée. Les Français se comportèrent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que ces Insulaires fatigués des insultes qu'eux et leurs femmes en recevaient, les massacrèrent tous en un jour.

Je ne m'arrêterai point à vous détailler les dangers que nous avons courus jusqu'à Chandernagor; je vous dirai seulement que nous sommes arrivés dans cette Ville, après avoir essuyé tous les caprices de l'air, et les fureurs d'une mer féconde en naufrages. Mais je ne vous laisserai pas ignorer un évènement mémorable qui a jeté l'épouvante dans tout le Royaume de Bengale. Je ne fus

pas plutôt arrivé au lieu de ma destination, qu'on m'apprit qu'*Elcabat et Benurez*, deux Villes considérables du Pays, venaient d'être submergées, et qu'il avait péri dans ce désastre plus de cent mille personnes, sans compter une quantité prodigieuse d'éléphans, de chameaux, de chevaux, de bœufs, etc. Un fleuve voisin, enflé par les eaux du Gange débordé, rompit sa digue et se répandit avec tant d'impétuosité et de fureur, qu'il entraina dans son cours tout ce qu'il y avait d'Aldées ou Villages jusqu'à *Bar*. On prétend qu'il a péri dans cette malheureuse occasion environ trente ou quarante mille personnes, et que tout le Gange était couvert de cadavres, de bestiaux et de débris de maisons. Il semble que le Seigneur ait voulu punir ces Villes des abominations qui s'y commettaient impunément depuis plus de trente ans. Nos Missionnaires les comparaient à Sodome et à Gomorrhe; mais si tout ce qu'ils m'en ont raconté est vrai, comme je n'en doute point, elles méritaient un châtiment semblable à celui qui a rendu si célèbres dans l'Ecriture, les deux Villes que je viens de nommer.

Benurez était le terme d'un pélerinage, où tous les ans il venait des Pays les plus reculés de l'Inde, des milliers d'Idolâtres, qui, autorisés par l'exemple de leurs Dieux, se livraient aux abominations les plus révoltantes et les plus monstrueuses. Assassinats, débauches, crimes de toute espèce, rien ne

leur était défendu pendant le voyage; dans le Temple même, qui en était le terme, la licence n'avait plus de bornes. Ma plume se refuse à vous écrire les horreurs qui s'y passaient, et dont on se fesait gloire, comme un point essentiel de Religion. Imaginez-vous tout ce que le cœur le plus corrômpu, et l'esprit le plus déréglé peuvent inventer de plus brutal et de plus odieux, et vous aurez quelqu'idée des fêtes affreuses qui se célébraient au Temple de *Benurez*.

On compte dans Chandernagor environ cent deux ou trois mille habitans, comme à Poudichery; et dans ce grand nombre nous n'avons guères que quatre mille Chrétiens, en y comprenant les Français, les Métis et les Topases; tout le reste est More, Mahométan ou Idolâtre. Si nous avions plus d'Ouvriers évangéliques, on pourrait, malgré les efforts et la rage des Brames, convertir, sans sortir de la Ville, un grand nombre de ces infortunés; mais malheureusement nous ne sommes que quatre actuellement, encore le plus zèlé et le mieux instruit de la conduite et des mœurs des Idolâtres, se trouve hors de combat à cause de son grand âge et de ses infirmités; de sorte que les détails de la paroisse, joints au soin d'un grand hôpital dont nous sommes chargés, et où j'ai vu jusqu'à trois cens malades, demandent absolument tout notre temps. Nous aurions besoin de deux ou trois Missionnaires laborieux qui se consacrassent entièrement à

l'instruction des Idolâtres. Le Révérend Père Mosac, Supérieur de la Mission, et Curé de la Colonie, est le seul qui sache leur langue. Comme ce double emploi excède les forces de ce Missionnaire, sans cependant ralentir son zèle, j'ai commencé à étudier la langue du Pays dans l'espérance de pouvoir partager ses travaux qui sont évidemment et trop multipliés et trop pénibles pour qu'il puisse les soutenir seul.

Jusqu'ici les malades et les mourans nous ont entièrement occupés. Il y a eu dans le mois d'Octobre passé quatre-vingts enterremens et soixante-quinze dans le mois de Novembre. Au commencement du mois suivant on en a compté vingt-quatre ou trente, et sur la fin du même mois j'ai enterré moi seul vingt-huit personnes. Jugez quelle prodigieuse quantité de morts il doit y avoir eu, à proportion, parmi les Mores et les Gentils qui sont en si grand nombre! Les premiers enterrent leurs morts, les seconds les jettent dans le Gange. Pour les Gentils des terres éloignées de ce fleuve, ils portent les leurs dans un champ où les corbeaux, les chiens-marrons, et mille autres animaux carnassiers viennent les dévorer.

La grande mortalité de cette année a fait renouveler la scène tragique et barbare des femmes nobles qui se brûlent vivantes avec le corps de leurs époux décédés. L'usage est qu'alors elles se parent de leurs plus riches vêtemens, et qu'elles chargent leur tête de

tout ce qu'elles ont de plus précieux, comme de perles fines, de joyaux rares, etc. Ensuite elles font gravement le tour du bûcher, après quoi elles distribuent, à leurs parens et à leurs amis, les diamans et les bijoux dont elles étaient ornées. Quand cette cérémonie est finie, elles montent avec intrépidité sur le bûcher, prennent sur leurs genoux le cadavre de leur mari, y mettent elles-mêmes le feu, et se laissent consumer avec lui, sans faire paraître le moindre sentiment de douleur. Si, lorsqu'elles s'approchent du bûcher, il arrivait qu'un Européen leur touchât seulement l'épaule ou la main, elles seraient déclarées infâmes, déchues de leur Caste, et indignes de l'honneur d'être brûlées. Jugez par-là de l'horreur que les Idolâtres de ce Pays ont conçue pour nous. Cependant il est arrivé qu'on a sauvé des flammes quelques unes de ces infortunées; mais il serait téméraire de l'entreprendre encore. Les Brames ne manqueraient pas d'exciter contre les Européens une révolte générale, dont nous serions très-certainement les premières victimes.

Nous voyons encore ici fort souvent des Idolâtres malades se vouer au Gange qu'ils regardent comme une Divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave causée par ses débauches en tout genre. Comme les Médecins désespéraient de lui rendre la santé, le malade se voua au Gange, et se fit porter sur le rivage. Là

on le lava à plusieurs reprises, on lui fit avaler beaucoup d'eau et enfin on le plongea dans le fleuve. Cependant au-lieu de diminuer, la maladie augmenta, et bientôt le malade fut à l'extrémité. Alors on lui mit de la boue du Gange dans la bouche, dans les narines et dans les oreilles ; ce malheureux se débattait et priait qu'on le laissât mourir en paix, mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessait l'usage, et ses plus proches parens le tinrent étroitement serré jusqu'à ce qu'il eût expiré. Voilà ce qu'on appelle dans ce Pays une mort précieuse aux yeux des Dieux de la Nation, qui est persuadée que l'eau et la boue du Gange ont la vertu d'effacer tous les péchés, les crimes même des plus grands scélérats. Aussi voit-on les hommes, les femmes et les enfans, pêle-mêle, aller plusieurs fois par jour se laver dans les eaux de ce fleuve. Les Brames, hommes pervers et corrompus, leur font accroire qu'en étouffant leurs malades sur les bords du Gange, ils tirent d'une espèce d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis trente générations, et empêchent leurs descendans d'y tomber pendant trente autres générations. Les Brames connaissent le vrai Dieu ; mais ils n'en parlent point au Peuple. Ils lui disent au-contraire qu'il y a trente millions de Dieux, et qu'ils peuvent successivement se mettre sous la protection de chacun d'eux. Ils enseignent aussi qu'ils sont eux-mêmes des Dieux ; que maîtres des

saisons ils font pleuvoir à leur gré ; que si un Brame donnait sa malédiction à quelque Dieu, ce Dieu ne pourrait s'empêcher d'en ressentir les funestes effets, et que le fameux Vistnou (1) ayant un jour été maudit par un Brame, ce Dieu fut obligé de venir prendre un corps sur la terre, et d'y faire pénitence. Lès Peuples ont tant d'estime et de vénération pour ces imposteurs, qu'ils les croient aveuglément sur leur parole. Ces Idolâtres portent sur leur front des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverses couleurs ; souvent leur tête est chargée de cendre et même d'excrémens d'animaux ; ils ont aussi près des tempes plusieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges, selon la Divinité qu'ils adorent. Il me semble les voir marqués du sceau de l'Antechrist dont il est parlé dans l'Apocalypse. Les Chrétiens portent de leur côté une croix gravée sur le front; mais ce n'est pas le grand nombre : la plupart se contentent de la porter dans le cœur, sans quoi toutes les marques extérieures ne sont rien. On voit près de Chandernagor une grande Pagode ou Temple dédié au Dieu Jagrenat. Cette Divinité est placée sur une espèce d'autel assez élevé. Elle avait autrefois deux yeux d'un éclat si éblouissant qu'on n'osait l'envisager. C'était deux pierres précieuses, d'un prix inestimable. Un Anglais en arracha une il y a quel-

(1) Nom d'un des principaux Dieux de la Nation.

ques années, et rendit le Dieu borgne ; nos Français ont tenté souvent de le rendre aveugle ; mais il est actuellement si bien gardé, qu'ils ont perdu l'espérance de réussir. Le bruit court ici que le profanateur Anglais a vendu l'œil du Dieu Jagrenat au Roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Les places publiques, les campagnes et les grands chemins, sont semés de petites Pagodes ou Chapelles. Ce sont ordinairement de grandes poutres plantées bien avant dans la terre, et au haut desquelles on voit des figures de vaches, et d'autres animaux. Ces lieux sont très-fréquentés par les voyageurs qui ne manquent jamais d'y faire leur prière en passant ; car l'opinion commune est qu'on sera éternellement heureux si l'on vient à mourir en chemin, après s'être acquitté de ce devoir. D'autres sont persuadés que si, en expirant, ils ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur ame sortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, et que s'échappant par sa bouche pure et sans tache, elle va droit dans un lieu de délices où les Dieux n'admettent que leurs favoris.

Ce ne sont pas là les seules superstitions de ce Peuple ; il en est une infinité d'autres dont je supprime ici le détail pour éviter la longueur et l'ennui des longs récits. Vous me demanderez sans doute, quels sont les habillemens des habitans de ce Pays ? je vous

répondrai qu'en général depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine, tous les Peuples excepté les Mores, sont, pour ainsi-dire, sans vêtemens; car ils ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Mores ont ordinairement une veste blanche cousue à une espèce de jupe de même couleur, qui descend jusqu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paraissent jamais en public. Le jour de leur mariage l'époux se promène à cheval dans tous les quartiers de la Ville, accompagné de son épouse, qui est portée dans un palanquin couvert où elle ne peut, ni voir, ni être vue. Suit une troupe de mauvais musiciens qui ignorent, je vous assure, jusqu'aux premiers principes de leur art. J'ai été souvent témoin de cette cérémonie qui n'a rien de curieux, excepté les évolutions qui se font durant la marche, avec beaucoup d'adresse et d'agilité.

Vers le commencement du mois d'Octobre les Idolâtres célèbrent la Fête de la *Durga*. C'était, selon eux, une femme débauchée qui avait triomphé, par ses charmes, de plusieurs Princes, Rois et Empereurs Mogols. Lassée enfin de tant de victoires, elle alla se précipiter dans le Gange, en disant que tous ceux qui voudraient être heureux n'avaient qu'à la suivre. Les Gentils solennisent sa Fête pendant dix jours avec beaucoup d'appareil et de pompe. Ils promènent par la Ville les statues de *Durga*

magnifiquement parées. Chaque quartier porte la sienne au son des instrumens ; et le dixième jour ces différentes processions se réunissent et vont jeter dans le Gange toutes les statues de la *Durga* , en vomissant contre elles les injures les plus atroces ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on règle l'estime qu'on doit faire de chacun , sur l'énergie et la grossièreté des expressions. Après cette fête bizarre vient la cérémonie des Mores Mahométans , qui pleurent neuf jours de suite la mort de leur Prophète *Ali*. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris et des hurlemens épouvantables, et se promènent nuit et jour dans la Ville portant sur leurs épaules des bannières , des banderolles de diverses couleurs , et des pavillons , où sont représentés des forteresses et des maisons. De temps-en-temps ils s'arrêtent et amusent les spectateurs par des combats simulés qui ont quelque chose d'assez agréable. J'ai admiré sur-tout la légéreté et l'art de leurs mouvemens. Ensuite ils continuent leur marche en désordre , sautant , dansant et poussant des cris affreux.

La scène qui vient de se passer chez le Mogol , souverain de tout ce Pays , a été plus tragique. Ce Prince naturellement efféminé , était plongé dans les délices d'une vie voluptueuse et paisible. Un Eunuque ambitieux qui avait eu le talent de s'emparer de son esprit , gouvernait seul tous ses vastes Etats. Mais tandis qu'il exerçait despotiquement un

pouvoir dont il n'était que dépositaire, un Visir, dont j'ignore le nom, leva une armée de cent mille hommes, sous prétexte de se rendre maître du Royaume de Golconde, où les troupes Françaises soutiennent l'autorité du Roi légitime. A son arrivée ce Visir invita l'Eunuque à un festin, et vers la fin du repas il le fit égorger. Aussitôt après il s'achemina du côté de la Ville où le Mogol avait fixé sa Cour. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de l'esprit du Monarque : ce Prince qui aimait la tranquillité, ne balança point à lui confier les rênes du Gouvernement; et cet usurpateur jouit actuellement de toute l'autorité. J'ai dit que le Visir avait paru n'en vouloir qu'aux Français; mais les Français qui ne le craignaient pas et qu'il redoutait, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il avait jeté ses vues sur l'Empire du Mogol. Cependant il s'était avancé jusques sur les frontières du Royaume de Golconde, comme si en effet il eût voulu l'envahir; mais bientôt il rebroussa chemin, fesant répandre le bruit que le tonnerre étant tombé sur sa tente, les Brames l'avaient assuré que cet accident était d'un funeste augure, et qu'il présageait le mauvais succès de son entreprise. Ce ne fut que par ce stratagème que le Visir trompa la prudence de l'Eunuque, et que l'ayant fait massacrer, il se fit déclarer à sa place premier Ministre de l'Empire. Vous me demanderez peut-être quelles ont été les suites d'un évènement si

peu attendu : il vous sera facile de les deviner si vous faites attention et au règne tyrannique de l'Eunuque, et à l'ambition du Visir.

Les Indiens de ce Pays n'ont ni la pénétration ni l'industrie que les voyageurs ont cru apercevoir en eux (1) ; je trouve même que les Malabares de Pondichery, tout grossiers, tout stupides qu'ils m'ont paru, sont de sublimes génies, en comparaison des premiers, qu'il faut commencer par rendre raisonnables avant de les rendre Chrétiens. Adonnés dès leur plus tendre enfance à tous les vices qui dégradent la nature humaine, on dirait qu'ils sont nés avec eux, ou qu'ils les ont sucés avec le lait. En général, ils sont lâches, menteurs, opiniâtres, et sur-tout voleurs ; la honte n'a aucun pouvoir sur eux : la crainte des châtimens les fait trembler sans les retenir. Lorsque l'impunité leur est accordée, c'est pour eux un nouveau droit à de nouveaux crimes ; enfin, ils portent leurs inclinations perverses à un point que sans un miracle frappant de la bonté céleste, on ne parviendra jamais à leur inspirer cette droiture, cette modération et cette probité qui caractérisent les ames honnêtes et bien nées.

Vous allez croire que de pareilles dispo-

(1) Ce jugement est trop sévère, et celui qui le porte est trop nouvellement arrivé dans l'Inde, pour qu'on adopte son témoignage sans restriction, et qu'on le préfère à celui que rendent des Indiens, tant de voyageurs et d'anciens Missionnaires.

sitions nous découragent et nous déconcertent; il est vrai que tout cela nous afflige beaucoup; mais cependant je crois devoir vous dire pour votre satisfaction et pour la nôtre, que nous ne manquons pas de sujets de consolation. Tous les ans nous ouvrons le Ciel à un millier d'enfans que nous régénérons dans les eaux sacrées du Baptême: quand leurs parens ne peuvent plus les nourrir, ou que ces enfans se trouvent dans un danger de mort, les mères, pour s'en débarrasser, viennent nous les vendre; aussitôt nous les baptisons et nous leur donnons une nourrice. Quelques jours après mon arrivée, une femme Chrétienne m'apporta un enfant qui était né le matin même: elle l'avait trouvé sur le bord du Gange, ayant une corde au cou; apparemment qu'on avait cru l'avoir étranglé. Je le baptisai sur-le-champ, et il mourut deux heures après. Il serait à souhaiter que les aumônes qu'on nous fait ici, et celles qui nous viennent de France, fussent plus abondantes; nous pourrions acheter un plus grand nombre d'enfans, et seconder plus efficacement les soins et la générosité du Révérend Père Supérieur, qui vient de faire bâtir un petit hôpital, où il élève cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur.

Quoique je ne sache pas encore bien la langue des Bengalis, je ne laisse pas de leur faire le Catéchisme dans notre Eglise; mais j'ai choisi un vieillard instruit pour répéter

en particulier aux enfans ce que je leur enseigne en public. Une femme dévote, appelée Sabine, s'est chargée du même emploi pour les filles. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir l'histoire de cette femme. Elle perdit, il y a environ douze ans, son mari; comme ils étaient tous deux d'une Caste riche et noble, la famille, selon l'usage, voulut qu'elle se brûlât vivante avec le corps de son époux. Après les cérémonies ordinaires, elle monta donc sur le bûcher, où six hommes vigoureux et robustes eurent ordre de la lier; mais, soit que les cordes dont ils se servirent ne fussent point assez fortes, soit qu'ils l'eussent mal attachée, aussitôt qu'elle sentit les premières atteintes de la flamme, elle fit un si grand effort, qu'elle rompit ses liens, et se sauva chez nos Néophytes, qui la cachèrent pendant quelques jours, ensuite on lui administra le Baptême. Elle est aux yeux des Gentils un objet d'exécration et l'opprobre de sa Caste; mais nous la regardons comme le modèle et l'exemple des personnes du sexe qui embrassent la Loi de l'Evangile, et cette femme justifie parfaitement la haute idée que nous avons conçue de sa vertu.

Ces petits succès, quoique très-consolans pour nous, ne nous dédommagent cependant point du revers que notre sainte Religion vient d'essuyer dans le Royaume du Thibet. Nous avons appris qu'elle en était entièrement bannie; que les Brames avaient

allumé contr'elle la plus vive persécution ; que le Roi, qui commençait à favoriser les Chrétiens, s'est laissé intimider par les menaces de leurs ennemis, et qu'il poursuit actuellement les premiers avec toute la fureur que peut inspirer la haine unie à l'intérêt.

Je ne crois pas devoir finir cette lettre, qui n'est peut-être déjà que trop longue, sans vous dire un mot du Pays où je suis. Chandernagor n'est point environné de murailles comme Pondichery. Cette Ville est ouverte de tous côtés, et exposée aux incursions des ennemis. Les Marattes vinrent, il y a douze ans, jusqu'aux environs de la place, avec une armée de près de cent mille hommes. A la vérité, ils n'osèrent approcher à cause du canon de notre Fort, qui n'a que de très-mauvaises murailles, flanquées de quatre bastions sans aucun ouvrage extérieur. Cependant il y eut quelques détachemens de ces barbares, qui, plus hardis que les autres, voulurent s'avancer pour piller ; mais le feu continuel qu'on fit sur eux les épouvanta, et ils retournèrent sur leurs pas.

En général, les Bengalis, excepté ceux des grandes Villes qui paraissent assez policées, sont sauvages et peu propres à former des sociétés. Leurs maisons, qui sont couvertes de paille, ne sont composées que de nattes entrelacées, ou de quatre petites murailles de boue. Ils n'ont ni tables, ni lits,

ni chaises; la terre leur tient lieu de tout cela. Ces Peuples ne vivent que de riz cuit à l'eau ; mais ils y mêlent du piment ou du gingembre pour en relever le goût. Ils n'oseraient manger de la viande, dans la crainte de manger quelqu'un de leurs ancêtres. Toute liqueur enivrante leur est interdite. Leur habillement ne consiste qu'en un morceau de grosse toile, encore ne leur est-il permis de s'en vêtir qu'à un certain âge. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point ils portent le mépris qu'ils ont pour tous les étrangers, ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donnent, dans l'occasion, de grandes marques de respect ; mais nous savons, à n'en pouvoir douter, que le dernier de ces barbares se croirait déshonoré s'il mangeait avec le plus puissant Monarque de l'Europe. Leurs mœurs sont aussi dépravées que leur esprit est borné, et je crois qu'il n'est point de Nation plus stupide et plus corrompue que la leur. Leur vénération pour le Gange est extrême ; ce serait un grand crime, selon eux, de manger sur ses eaux lorsqu'on y navigue. Ceux qui me conduisirent ici (le trajet dura trois jours et trois nuits), passèrent tout ce temps sans rien prendre.

Leurs femmes aiment beaucoup à se parer d'anneaux ; leurs mains, leurs bras, leurs jambes, toujours nues, leurs pieds mêmes en sont couverts. Et ce que j'aurais eu peine à croire si je ne l'avais vu, elles se percent les oreilles, le nez et les lèvres pour y at-

tacher de grands cercles d'or, d'argent ou de cuivre, selon leurs facultés. Jugez quel spectacle ce doit être pour un étranger. Je vous avoue qu'on s'y fait difficilement, et que des usages si éloignés des nôtres nous deviendraient fort onéreux, si la Providence, qui nous soutient, n'adoucissait nos dégoûts.

Je ne vous dirai rien à présent du Gouvernement du Pays, qui est aujourd'hui sous la puissance d'un usurpateur. Ce Nabab (1) est fils d'un pion ou soldat. Etant jeune encore, il avait été donné au fils du Roi légitime, et fut élevé avec lui. Ce traître s'insinua si bien dans les bonnes grâces du jeune Prince, que celui-ci, devenu Nabab après la mort de son père, en fit son premier Ministre, et son homme de confiance; ce trait de bienfaisance et d'amitié lui a coûté cher; car ce perfide Ministre l'a fait massacrer et s'est emparé du Royaume, qu'il gouverne despotiquement. Cela seul suffit pour vous donner une idée du Gouvernement actuel du Bengale. Je crois avoir satisfait aux différentes questions que vous m'avez faites; peut-être un jour je vous instruirai plus amplement de l'état de nos Missions, que je recommande à vos prières.

---

(1) On appelle Nabab le Roi de Bengale.

LETTRE

LETTRE

*D'un Missionnaire des Indes, à M. ***, ou Mémoire sur les dernières guerres des Mores aux Indes orientales.*

Première Partie.

Je vous envoie, Monsieur, selon vos desirs, le Mémoire que j'ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui, depuis quelques années, agitent les Indes orientales. Les Mores s'étant engagés dans une guerre sanglante les uns contre les autres, ravageaient toute cette Contrée, et y répandaient la terreur. Les Missionnaires ne pouvaient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étaient sans cesse exposés à toutes les calamités que produisent des armées où règne la plus grande licence : leurs Eglises pillées et renversées, leurs habitations détruites, leurs Néophytes dispersés et errans, sans savoir où se fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes et de se réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un asile ; et après avoir passé dix ans dans les Missions pénibles du Maduré, où j'avais la consolation de travailler au salut des Indiens, je me suis trouvé, malgré moi, dans une position tranquille, où je ne suis oc-

cupé que de moi-même et de mon salut.

Ce loisir m'a mis à portée de suivre les évènemens qui nous environnaient; et comme les Français n'ont pu se dispenser de prendre part à cette guerre des Mores, pour secourir ceux des Nababs à qui ils avaient des obligations, et qu'ils l'ont fait avec toute la prudence qui convenait à des étrangers, et en même-temps avec tout le succès possible, j'ai cru qu'un Français devait recueillir et transmettre à ses compatriotes des faits si honorables à la Nation, et qui font une portion remarquable du règne de Louis XV. Mais, avant que d'entreprendre ce récit, il est à propos de donner une idée générale et abrégée des Pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde, un des plus grands et des plus riches Empires de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui l'arrose vers l'Occident, et qui, prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversée du Nord au Midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au Nord la grande Tartarie, dont elle est séparée par le Caucase; la Chine, à l'Orient; au Midi, l'Océan oriental; et la Perse, à l'Occident. On la divise en trois parties, qui sont: l'Inde septentrionale ou l'Empire du Mogol, appelé pour cette raison le Mogolistan, et plus communément l'Indoustan; la presqu'île occidentale deçà le Gange, et la presqu'île orientale delà le Gange.

Delhi, situé vers le milieu de l'Indoustan, est la Capitale de ce vaste Empire, et la résidence des Princes Mogols. Un peu vers le Sud est Agra, la plus grande Ville des Indes, autrefois le séjour des Empereurs. Au nord de Delhi sont Lahor, l'abord ordinaire des Caravanes, et Cabul, située dans les montagnes, sur les frontières de la Perse et de la Tartarie.

La presqu'île occidentale deçà le Gange est traversée du Midi au Nord par les montagnes de Gate, qui commencent au cap de Comorin, et qui la divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les Royaumes de Decan ou Visapour, de Baglagna, de Cuncan et de Malabar. En allant du Nord au Sud, on y trouve les villes de Visapour, de Goa, qui appartiennent aux Portugais; de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin et de Travancor. Ensuite, doublant le cap Comorin et retournant au Nord par l'Orient, on trouve sur la côte de Coromandel, les Royaumes de Canora, de Maduré, de Tanjaour, de Maïssour, de Marava, de Narzingue ou de Bisnagar; et au Nord, celui de Golconde. Les principales Villes de cette partie orientale sont, en allant du Nord au Sud, Golconde, Trichirapali et Tanjaour, dans les terres; sur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou S.t-Thomé, Sadras, Pondichery, Goudelour, Portenovo, Tringuebar et Negapatan.

C'est dans ces vastes Pays que, vers la fin du quatorzième siècle, le célèbre Tymur-Bec, plus connu sous le nom de Tamerlan, après avoir soumis presque toute l'Asie, maître de l'Indoustan, établit un puissant Empire, qui a toujours été possédé depuis par ses descendans sous le nom de Princes Mogols. Aurengzeb, un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du Midi, par la conquête des Royaumes de Golconde et de Visapour. De là les Mogols pénétrèrent dans la presqu'île en deçà du Gange, portèrent les armes jusques dans le Carnate, dont le vice-Roi ou Souba, qu'ils avaient établi à Golconde, acheva de se rendre maître par la prise de Saint-Thomé, dont il s'empara avec l'aide des Hollandais. Les Portugais, qui possédaient cette place, après avoir inutilement soutenu toutes les fatigues d'un long siége, la perdirent faute de secours.

La Ville, autrefois appelée Meliapour, a pris le nom de Saint-Thomé, parce que l'on prétend que l'Apôtre saint Thomas y a fait un long séjour, qu'il y a prêché l'Evangile, et qu'il y a été enterré après avoir été massacré par les Brames du Malabar. Les Historiens Gentils et Portugais s'accordent tous à dire qu'elle a été une des plus riches et des plus peuplées de l'Inde. Sa chûte donna lieu en 1671 à l'établissement de Patna, qui n'en est éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommèrent Madras ;

les Anglais l'ont appelé depuis le fort Saint-George.

Après la prise de Saint-Thomé, le Souba de Golconde établit un Nabab ou Gouverneur More à Arcate, Capitale de tout le Carnate. Il rendit ensuite la ville de Saint-Thomé aux Portugais. Le Nabab, nouvellement établi à Arcate par le vice-Roi de Golconde, fut confirmé en cette qualité par le grand Mogol, avec le droit de succession. C'est ce que nous apprenons d'un Historien More nommé Dastagorsaeb, qui a écrit en langue Persanne, et qui s'accorde avec les anciens Historiens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Mores et les Portugais.

En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avaient laissé subsister les anciens Royaumes de Trichirapali, de Tanjaour, de Maduré, de Maïssour et de Marava. Ces Etats continuaient d'être gouvernés par des Princes Gentils, chargés seulement, envers le grand Mogol, d'un tribut annuel qu'ils n'étaient pas toujours fort exacts à payer. L'Empereur était souvent obligé de faire marcher des armées contr'eux pour les contraindre d'y satisfaire. Depuis un certain temps ces petits Rois ou Rajas, tributaires, étaient redevables de sommes considérables qu'on avait laissé accumuler par la mollesse du Gouvernement de Mahomet-Schah, père du grand Mogol aujourd'hui réguant, uniquement occupé

de ses plaisirs et des délices de son Sérail.

Daoust-Alikan, un des descendans de ce premier Nabab d'Arcate, dont on a parlé, saisit cette occasion pour porter la guerre chez ces Princes Gentils. Ses vues étaient de former un Royaume pour son fils aîné Sabder-Alikan, et un pour son gendre Chandasaeb, jeunes gens tous deux ambitieux, et qui ne manquaient pas des talens nécessaires pour réussir dans un pareil dessein. Daoust-Alikan crut l'occasion favorable pour l'exécution de son projet. Il assembla, en 1736, une armée de vingt-cinq à trente mille chevaux, dont il donna le commandement à Sabder-Alikan son fils, et à son gendre Chandasaeb. Ceux-ci commencèrent par se rendre maîtres des terres de Trichirapali, après quoi ils mirent le siége devant cette Ville.

Trichirapali, Capitale du Maduré, grande Ville bien peuplée, est située à 35 lieues au Sud-Ouest de Pondichery. Outre l'avantage de sa situation, cette place est défendue par un fossé plein d'eau, de dix à douze toises de large, et par un mur de trente pieds de haut, flanqué de grosses tours de distance en distance. Elle fut investie par l'armée Mogole le 6 Mars 1736, et emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder-Alikan y établit pour Gouverneur son beau-frère Chandasaeb, qui prit le titre de Nabab. Ils s'emparèrent ensuite de tout le Pays, entrèrent dans le Royaume de Tanjaour, et mirent le siége devant la Capitale du même

nom, où le Roi Schagy s'était renfermé avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes. Comme cette place est trop bien fortifiée pour des Peuples qui ignorent les moyens dont on se sert en Europe pour venir à bout des Villes les plus fortes et les mieux défendues; après être restés six mois devant celle-ci, sans en être plus avancés, les deux Généraux Mogols convertirent le siége en blocus, et firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le commandement fut donné au frère de Chandasaeb. Celui-ci s'avança dans le Sud, et se rendit maître de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le Nord le long de la côte Malabar.

Cette invasion des Mogols répandit l'alarme et l'effroi chez tous les Princes Gentils de cette partie de l'Inde : ils écrivirent lettres sur lettres au Roi des Marattes pour lui demander du secours, lui représentant que s'il n'arrêtait les progrès de leurs ennemis, c'en était fait non-seulement de leurs Etats, mais encore de leur Religion, qui allait être entièrement détruite par les efforts des Mahométans.

Les Marattes sont des Peuples peu connus en Europe. Ils habitent à l'Ouest des montagnes qui sont derrière Goa, à la côte Malabar. Sutura, Capitale de leur pays, est une ville fort considérable. Le Roi des Marattes est très-puissant : on l'a vu souvent mettre sur pied tout-à-la-fois 150000 hommes de cavalerie qui allaient ravager les

Etats du Mogol, et les mettaient à contribution. Les sollicitations pressantes des Peuples de Trichirapali et de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un Pays enrichi depuis grand nombre d'années par l'or et l'argent que toutes les Nations du monde ne cessent d'y apporter en échange des marchandises précieuses qu'ils en tirent, déterminèrent ce Prince à accorder le secours qu'on lui demandait. Ses principaux Ministres, dont la plupart étaient Brames, lui en firent même un devoir de conscience. Il leva une armée de 60000 chevaux et de 150000 hommes de pied, dont il confia la conduite à Ragogi-Boussoula, un de ses Généraux. Ces troupes partirent au mois d'Octobre 1739, et prirent la route du Carnate.

Au bruit de leur marche Daoust-Alikan, Nabab d'Arcate, écrivit à son fils et à son gendre d'abandonner le blocus de Tanjaour, et de revenir en toute diligence auprès de lui; mais ses ordres furent mal suivis. Sabder-Alikan et Chandasaeb ayant peine à renoncer à une conquête qu'ils regardaient comme assurée, différèrent de jour-en-jour de se rendre à ses avis, et par-là donnèrent le temps aux Marattes de s'approcher de la frontière. Ils avançaient à grandes journées, pillant et ravageant tous les Pays par où ils passaient. Dans cette nécessité pressante, réduit à ses seules forces, Daoust-Alikan rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla se saisir des défilés des montagnes du Cana-

may qui sont à vingt lieues à l'Ouest d'Arcate, passage très-difficile, et qu'un très-petit nombre de troupes peut aisément défendre contre l'armée la plus nombreuse. Daoust-Alikan distribua sa petite armée dans tous les endroits par où il jugea que l'ennemi pourrait tenter de pénétrer dans ses Etats, et après s'être assuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arrivèrent aux montagnes du Canamay au mois de Mai 1740, et ayant reconnu qu'il leur était impossible de forcer le Nabab dans son poste, sans perdre beaucoup de monde et risquer leurs meilleures troupes, ils campèrent à l'entrée des défilés, résolus d'attendre que le temps leur fournît une occasion de s'en rendre maîtres. Elle ne tarda pas à se présenter. Le Nabab avait dans son armée un Prince Gentil qui commandait un corps de cinq à six mille hommes. Daoust-Alikan, qui le croyait fort attaché à ses intérêts, lui avait confié la garde d'un poste un peu plus éloigné, si étroit et si escarpé, qu'il n'y avait aucune apparence que l'ennemi pensât jamais à tenter par-là le passage. Les Marattes se flattèrent de pouvoir le gagner ; ils lui envoyèrent des gens de leur part, et ne tardèrent pas à le corrompre par leurs présens et par leurs promesses. Les Brames eux-mêmes lui applanirent les difficultés, et lui firent surmonter la répugnance qu'il avait à commettre une trahison, en lui fesant en-

tendre que le succès qu'elle pouvait avoir, était capable de détruire le Mahométisme dans cette partie du monde, et d'y rétablir la Religion de leurs ancêtres. Le Prince Gentil, déjà ébranlé par l'argent, se laissa aisément persuader par ces raisons, et promit de livrer le poste qu'il gardait aux Marattes. Ils firent aussitôt défiler des troupes de ce côté-là; et tandis qu'ils amusaient les Mogols par de légères escarmouches, et semblaient se disposer à les attaquer, ils se rendirent maîtres du passage le 19 Mai, et débouchèrent par-là dans la plaine.

La trahison avait été conduite avec tant de secret, que l'armée ennemie avait franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes Mogoles. De là, maîtres de la campagne, les Marattes marchèrent tout de suite pour surprendre le Nabab, et à la faveur d'une grosse pluie ils s'approchèrent jusqu'à deux portées de canon de son arrière-garde, avant qu'ils eussent été aperçus. Daoust-Alikan qu'on informa alors qu'il paraissait du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançait vers le camp, se flatta d'abord que c'étaient les troupes de Sabder-Alikan, auquel il avait envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieuses décharges de mousqueterie, et les nouveaux avis qu'il reçut ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût attaqué par les Marattes. Il monta aussitôt sur son éléphant et marcha à

l'ennemi. La mêlée fut sanglante pendant quelque temps. Plusieurs des Officiers généraux du Nabab qui l'accompagnaient, montés de même sur leurs éléphans, se battirent d'abord en braves, et soutinrent le combat avec toute la valeur et toute l'intrépidité possibles; mais ils furent obligés de succomber au feu terrible que fesaient les ennemis. Après les avoir tous vu périr l'un après l'autre, Daoust-Alikan lui-même, blessé de plusieurs coups de feu, tomba mort de dessus son éléphant, et cette catastrophe n'eût pas plutôt été aperçue du reste de l'armée, que ce ne fut plus qu'une déroute générale. Presque tous les Officiers généraux qui accompagnaient le Nabab furent tués et foulés aux pieds des éléphans qui enfonçaient jusqu'à mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la nuit précédente, qui avait continué toute la matinée. Jamais champ de bataille n'offrit un spectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât ses regards, on n'apercevait que des chevaux et des éléphans blessés et furieux, renversés pêle-mêle avec les Officiers et les Soldats, fesant de vains efforts pour se tirer des bourbiers sanglans où ils étaient enfoncés, et foulant aux pieds des monceaux de morts et de blessés qu'ils achevaient enfin d'écraser par leur chûte, ou de mettre en pièces avec leurs dents et avec leurs trompes. Tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ou fait prisonnier par les Marattes; le reste de l'ar-

mée vaincue trouva son salut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fit, on ne put jamais trouver le corps du Nabab, non plus que ceux de plusieurs de ses Officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été sans doute écrasés par les éléphans, ensevelis dans la boue, et confondus dans la multitude des morts, sans qu'il fût possible de les reconnaître. Cette sanglante bataille se donna le 20 Mai 1740, environ à quatre lieues à l'Ouest de la ville de Pondichery.

La nouvelle de cette défaite et de la mort du Nabab s'étant répandue dans le Pays, y causa une consternation qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. On vit bientôt arriver au pied des murs de Pondichery les débris de l'armée Mogole, et une prodigieuse multitude de Peuples Mores et Gentils, qui, croyant déjà l'ennemi sur leurs traces, demandaient à grands cris qu'on leur accordât un asile dans cette Ville. C'était, dans cette désolation générale, le seul endroit de la côte où ils se crussent en sûreté, tant à cause de la Forteresse, des murs et des bastions dont la Ville est défendue, qui étaient en bon état, et garnis d'une nombreuse artillerie, qu'eu égard à la haute réputation que la Nation s'est faite dans ce Pays. La foule des fuyards devint si grande, que l'on fut obligé de faire fermer les portes de la Ville. On laissa seulement ouverte celle de Valdaour, dont on renforça la garde, afin d'empêcher le désordre. Les gens

de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la Ville et de camper le long des murs. A l'égard des autres, il n'est pas concevable la quantité de grains et de bagages de toute espèce, le nombre de Marchands, de femmes et d'enfans qui entrèrent dans Pondichery. Tout ce qui ne put trouver place dans les maisons, fut obligé de rester dans les rues, qui, en peu de temps se trouvèrent si remplies, que le cinquième jour après la bataille, c'est-à-dire, le 25 Mai, on pouvait à peine y passer.

Ce spectacle fut suivi d'un autre qui n'était pas moins touchant. La Princesse, veuve du Nabab Daoust-Alikan, qui avait été tué dans le combat, se présenta à la porte de Valdaour, suivie de toute sa famille, implorant la protection du Roi de France, et demandant avec instance d'être reçue dans la Ville, où elle apportait tout ce qu'elle avait pu ramasser d'or, de pierreries et d'autres effets précieux. La circonstance était délicate. La politique d'un Chef de Colonie doit être de ménager également tous les Peuples qui l'ont reçu sur leurs terres, et qui veulent bien l'y souffrir. S'ils sont divisés, il ne peut se déclarer en faveur de l'un sans mécontenter et s'attirer le parti contraire. Dans les circonstances présentes, si l'on accordait à la veuve du Nabab l'entrée de Pondichery, n'était-il pas à craindre, qu'instruits du lieu de sa retraite, informés qu'elle y avait transporté avec elle toutes ses

richesses, les Marattes ne se déterminassent à venir faire le siége de cette place dans la vue de se rendre maîtres de tous ces trésors? D'un autre côté, comment refuser à une famille désolée un asile auquel tous les malheureux ont droit d'aspirer? Et si, comme cela pouvait arriver, la moindre révolution fesait changer de face aux affaires, si Sabder-Alikan, fils et successeur du dernier Nabab, venait à bout d'obliger les Marattes à se retirer et de les chasser du Pays, pouvait-on se flatter raisonnablement que ce Prince et tous les Officiers Mogols, avec lesquels on avait toujours vécu jusqu'alors dans une parfaite intelligence, pardonnassent jamais aux Français de leur avoir refusé l'entrée de leur Ville dans une occasion aussi pressante?

Enfin, Monsieur Dumas, Gouverneur de Pondichery, se détermina à accorder à la famille du Nabab une retraite dans la Ville et la protection du pavillon Français. Elle fut reçue avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Les femmes, les filles et les neveux du Nabab étaient portés dans vingt palanquins, escortés d'un détachement de mille cinq cens cavaliers, et accompagnés de quatre-vingts éléphans, de trois cens chameaux et de plus de deux cens carrosses traînés par des bœufs, dans lesquels étaient tous leurs domestiques. Ils étaient suivis, outre cela, de plus de deux mille bêtes de charge. Le Gouverneur alla les recevoir à la porte de la

Ville; toute la garnison était sous les armes, bordant les remparts, qui les saluèrent d'une triple décharge d'artillerie. De là ils furent conduits dans les logemens qui leur avaient été destinés. Les Officiers Mogols paraissaient pénétrés de l'accueil favorable qu'ils reçurent en cette occasion. Le bon ordre qui régnait dans la Ville, les fortifications bien entretenues, la nombreuse artillerie qui les défendait, étaient pour eux autant de sujets d'admiration. Ils se félicitaient les uns les autres d'avoir préféré la Nation Française à toutes les autres Nations Européennes établies dans le Pays, pour venir chercher auprès d'elle un asile contre la fureur de leurs ennemis.

Deux jours après le combat du Canamay, Sabder-Alikan arriva à deux journées d'Arcate, à la tête de quatre cens chevaux; mais ayant appris la mort de son père et la défaite de son armée, il rebroussa aussitôt chemin, et gagna en diligence la ville de Velour, qui passe pour une des mieux fortifiées du Pays, où il s'enferma. Là, considérant qu'il lui était impossible de rétablir ses affaires par la voie des armes, il prit le parti de tenter un accommodement, et députa aux Officiers Marattes qui étaient alors à Arcate, dont ils s'étaient rendus maîtres, pour leur faire des propositions. Elles furent acceptées après quelques négociations, et la paix fut conclue entr'eux aux conditions suivantes:

« Que Sabder-Alikan, qui avait succédé » à son père dans le Gouvernement d'Arcate, rentrerait en possession de cette » place ; qu'il paierait aux Marattes cent » laks de roupies ; qu'il évacuerait toutes les » terres de Trichirapali et de Tanjaour ; » qu'il joindrait ses forces à celles des Marattes pour en chasser son beau-frère Chandasaeb ; qu'enfin les Princes Gentils de » la côte de Coromandel seraient remis en » possession de toutes les terres dont ils » étaient maîtres avant la guerre. » Ce traité fut signé à la fin du mois d'Août de l'année 1740.

Tandis qu'il se négociait, la mère de Sabder-Alikan, sa femme et toute sa famille étaient à Pondichery, d'où elles l'informèrent de l'accueil favorable qu'elles avaient reçu des Français, et des honneurs qui leur avaient été rendus dans cette Ville. Ces nouvelles engagèrent le Nabab, aussitôt qu'il eut fait sa paix avec les Marattes, à se rendre à Pondichery pour voir et consoler sa mère, et pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin du mois d'Août 1740, à la tête de quatre à cinq cens chevaux, et accompagné d'une suite fort nombreuse, et y fut reçu avec toute la distinction due à sa personne et à son rang. Il y demeura dix-sept jours (1), au bout desquels il en partit

(1) Ce fut pendant son séjour qu'il fit dresser les Paravanas ou Patentes pour les Aldées d'Archiouac,

fort satisfait de la Nation, ramenant avec lui sa mère, sa femme et ses enfans. Il laissa seulement dans la Ville sa sœur, femme de *Chandasaeb*, qui avait refusé d'accéder au traité fait avec les Marattes, et qui, loin d'évacuer la ville de Trichirapali, s'y était renfermé avec une nombreuse garnison, résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs Dames et Seigneurs Mogols de son parti restèrent aussi à Pondichery.

Cependant les Marattes, après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la somme dont ils étaient convenus, s'étaient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le reste du paiement, et l'exécution des autres articles du traité. Les deux Seigneurs Mogols se mettaient peu en devoir d'y satisfaire. *Chandasaeb* refusait constamment de rendre la ville et les terres de *Trichirapali*, et *Sabder-Alikan* son beau-frère, dont le Pays était ruiné et les finances épuisées, était dans l'impuissance d'achever de remplir les engagemens qu'il avait pris avec eux. En vain ils menaçaient de revenir à la charge, et de rentrer dans le Carnate. Le Nabab, hors d'état de les contenter, traînait les choses en longueur, espérant du temps quelque révolution qui le délivrât de leur poursuite.

---

au nom de M. Dumas, dont sa famille jouit encore, et de Tindouvanatam, en date du 28 Août et 12 Septembre 1740.

Enfin, lassés de ses remises, après avoir passé deux mois dans les montagnes pour rafraîchir leurs troupes et pour laisser passer les grandes chaleurs des mois d'Août et de Septembre, ils se remirent en marche, et prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en fut effrayé ; il fit vendre aussitôt tout ce qu'il avait de pierreries, et envoya aux Généraux Marattes tout l'argent qu'il put ramasser. En même-temps, à force de prières et de promesses, il les engagea à le laisser tranquille et à tourner leurs forces contre *Trichirapali*. Ils arrivèrent devant cette Ville au mois de Décembre ; et après l'avoir investie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichery, au commencement du mois de Janvier 1741, leur armée était alors composée de soixante-dix mille cavaliers, et d'environ cinquante-cinq mille hommes d'infanterie, dont la plus grande partie leur avait été fournie par les Princes Gentils du Pays. On y comptait outre cela cent éléphans, cinq à six cens chameaux, et plus de vingt mille bœufs. Toute cette armée était campée à une demi-lieue de la Ville. A l'égard de *Chandasaeb*, il avait dans la Forteresse deux mille cavaliers et cinq mille hommes de pied ; mais les vivres et les provisions ne répondaient pas à une garnison aussi nombreuse. Il n'y avait dans la Ville du riz et de l'eau que pour un mois, et on y manquait

absolument de paille, d'huile, de beurre, et même de poudre. Les cavaliers demandaient même à sortir de la place, parce que tous leurs chevaux mouraient; ensorte que le 5 Janvier, on ne comptait pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce siége que les Marattes ayant appris que la femme et les enfans de *Chàndasaeb* étaient à Pondichery; informés d'ailleurs que les Français avaient donné retraite dans leur Ville à tous les Officiers Mogols qui avaient échappé à la défaite du Canamay, et que ceux-ci y avaient transporté de grandes richesses, formèrent le dessein de se rendre maîtres de cette place après la réduction de *Trichirapali*, qui ne leur paraissait pas devoir être fort éloignée. Cette résolution fut suivie de plusieurs lettres pleines de reproches et de menaces, qu'ils envoyèrent à M. Dumas, alors Gouverneur de Pondichery. Voici la première que Ragogi-Boussoula, leur Général, écrivit à M. Dumas.

Ragogi-Boussoula-Senasaeb-Souba, à M. le Gouverneur de Pondichery : Ram, Ram.

« Je suis en bonne santé; il faut m'écrire » l'état de la vôtre. Depuis que nous som» mes venus dans ce Pays, nous vous avons » écrit plusieurs lettres, sans que vous y » ayez fait aucune réponse. Ce procédé

» nous a fait penser que vous êtes ingrat
» envers nous, et que vous êtes de nos en-
» nemis; c'est ce qui nous a déterminés à
» faire marcher notre armée contre vous.
» Sur ces entrefaites, Apagi-Vitel, fils de
» Vitel-Naganada, un de nos anciens servi-
» teurs, que notre Roi avait pris autrefois
» à son service, est venu me trouver, et m'a
» parlé de vous en bons termes. Ce qu'il
» m'en a dit, m'a fait beaucoup de plaisir.
» Souvenez-vous que c'est nous qui vous
» avons anciennement établis dans le Pays
» où vous êtes, et qui vous avons donné
» Pondichery, parce qu'il nous paraissait
» que vous étiez une Nation juste, et que
» vous ne manqueriez jamais à votre parole.
» Nous avons aussi pensé que vous agiriez
» de votre part, pour nous appaiser, con-
» formément à ce que notre ancien servi-
» teur Vitel-Naganada réglera avec vous.
» Ces considérations nous ont engagé à dif-
» férer de quelques jours le départ de notre
» armée, et à commander à tous nos Gi-
» midars de ne point vous attaquer jusqu'à
» nouvel ordre. Il est nécessaire que vous
» vous fassiez informer de tout ce que nous
» vous avons écrit, et que vous nous en-
» voyiez au plutôt votre réponse. Il faut
» aussi que, sans délai et sans le moindre
» retardement, vous réfléchissiez sur la façon
» dont il vous convient d'en user pour faire
» amitié avec nous, de manière que nous
» puissions vous regarder comme stables. J'ai

» dit à Apagi-Vitel tout ce dont il est né-
» cessaire que vous soyez informé à ce sujet.
» Vous en serez instruit par sa lettre. J'ai
» aussi expliqué sur cela mes intentions à
» Balogi - Naganada. Il faut que vous en-
» voyiez au plutôt votre Vaquil avec lui,
» afin de finir incessamment ce qui vous re-
» garde, et de convenir de la somme que
» vous nous paierez. Je vous ordonne aussi
» de lui compter sur-le-champ deux cens
» pagodes, le 12 du mois de Saval. Je n'ai
» autre chose à vous mander. »

Cette lettre du Général des Marattes arriva à Pondichery le 20 Janvier 1741, et le lendemain le Gouverneur y fit la réponse suivante :

Le Gouverneur-Général de Pondichery, à Ragogi - Boussoula, *Général de l'armée des Marattes, Salam.*

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire, et m'en suis fait
» expliquer le contenu. Votre Seigneurie
» me marque qu'elle était dans l'intention
» d'envoyer son armée contre nous. Quel
» sujet avez-vous de vous plaindre des Fran-
» çais, et en quelle occasion vous ont-ils
» offensé? Ils ont au-contraire conservé jus-
» qu'à présent une reconnaissance parfaite
» des faveurs qu'ils ont reçues des Princes
» vos ancêtres; et, quoique vous fussiez
» très-éloigné de nous, nous n'avons jamais

» discontinué un seul instant d'exécuter tout
» ce que nous vous avions promis, ayant
» toujours protégé les Gentils et les gens
» de votre Nation, qui ont ici leurs Tem-
» ples et leur Religion, qu'ils exercent avec
» liberté et avec tranquillité. Votre Seigneu-
» rie doit aussi savoir que nous rendons à
» chacun la justice la plus exacte. On vit
» dans Pondichery à l'abri de toute oppres-
» sion, et nous serions sévèrement punis
» du Roi de France notre Maître, dont la
» justice et la puissance sont connues par
» toute la terre, si nous étions capables de
» faire la moindre chose contre ses inten-
» tions et contre sa gloire. Cela étant ainsi,
» quelle raison votre Seigneurie pourrait-
» elle avoir de nous faire la guerre? Que
» peut-elle attendre de nous? La France,
» notre Patrie, n'a ni or ni argent; celui
» que nous apportons dans ce Pays pour
» acheter des marchandises nous vient d'une
» terre étrangère; on ne tire de la nôtre
» que du fer et des soldats, que nous n'em-
» ployons cependant que contre ceux qui
» nous attaquent injustement. Nous souhai-
» tons de tout notre cœur de vivre en bonne
» amitié avec vous, et si nous pouvons
» vous servir à quelque chose, nous le fe-
» rons avec plaisir. Vous devez donc regar-
» der notre Ville comme la vôtre. Si votre
» Seigneurie veut m'envoyer un passe-port,
» j'enverrai une personne de confiance pour
» vous saluer de ma part, mais dispensez-

» moi, je vous prie, de me servir de l'entremise d'Apagi Vitel-Naganada, qui ne » cherche qu'à vous trahir, et à tromper » votre Seigneurie. Je prie le Tout-Puissant de vous combler de ses faveurs, et » de vous donner la victoire sur tous vos » ennemis. » A Pondichery, le 21 Janvier 1741.

Ces lettres furent suivies de quelques autres. Il y en eut une où le même Ragogi-Boussonla insistait beaucoup sur ce que les Français, disait-il, n'avaient été autrefois établis dans l'Inde par le grand Maharaja, Roi des Marattes, qu'à condition de lui payer chaque année un tribut, ce qu'ils n'avaient point encore exécuté. Il leur reprochait aussi l'asile qu'ils avaient donné à la veuve du Nabab d'Arcate et à sa famille, après la malheureuse journée du Canamay, et demandait qu'ils lui livrassent la femme de Chandasaeb avec tous ses trésors, ses pierreries et ses effets, menaçant, s'ils s'y refusaient, de les en rendre responsables. Cette lettre fut reçue à Pondichery le 13 Février, et le 27 du même mois le Gouverneur y répondit en représentant au Général Maratte qu'il était inouï que ses prédécesseurs fussent convenus de payer le tribut dont il parlait; que jamais il n'en avait été fait mention; qu'on ne l'avait jamais demandé, qu'il était impossible d'en représenter aucuns titres, et qu'il était contre la justice de vouloir exiger de lui une chose qui jusques-là n'avait

jamais été en usage. A l'égard de l'asile que la Nation avait accordé, après la bataille du Canamay, à la mère de Sabder-Alikan, à sa femme et à ses enfans, il disait que l'état déplorable où cette famille désolée s'était trouvée réduite par la mort du Nabab Daoust-Alikan, et l'amitié qui régnait depuis longtemps entre ce Seigneur et les Français, n'avaient pas permis à ceux-ci de refuser une retraite à des personnes aussi respectables, qui, dans leur malheur, venaient se réfugier dans leur Ville; que non-seulement il y aurait eu de l'inhumanité à les refuser, mais encore que ç'aurait été leur faire le plus grand affront, et que les Français n'étaient pas venus aux Indes pour y donner des preuves d'inhumanité; qu'au-reste, dans les mêmes circonstances, si quelques Seigneurs Marattes ou Gentils eussent eu recours à leur protection, ils en auraient usé envers eux avec la même générosité. Il ajoutait, au sujet de la femme de Chandasaeb, que cette Dame n'étant venue à Pondichery que par occasion, simplement pour y voir sa mère, et sans aucun dessein de s'y fixer, puisqu'il n'y avait alors aucune apparence de mouvement du côté de Trichirapali, elle n'y avait, par conséquent, apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, ni trésor, ni pierreries; que, quelque temps après sa mère étant retournée à Arcate, et elle se disposant de son côté à aller rejoindre son mari, elle avait appris qu'il y avait des troubles

troubles dans ce Pays-là, et qu'ils y avaient porté la guerre, ce qui lui avait fait prendre la résolution de rester; qu'en conséquence, la Nation lui avait accordé la protection du pavillon, et qu'après cette démarche, non-seulement il était contre la raison que les Francais la livrassent à ses ennemis, mais que s'ils le fesaient, ce serait violer les droits de l'hospitalité, qui étaient respectés des Peuples même les plus barbares.

Ces lettres ne produisirent rien; les Marattes crurent que leurs menaces auraient plus d'effet s'ils les appuyaient de quelques troupes. Dans cette vue, ils firent un détachement de huit mille chevaux, qui, s'avançant du côté de la mer, se présentèrent le 25 Décembre à midi devant Portonovo, à sept lieues au sud de Pondichery. Comme cette place est toute ouverte et sans défense, ils s'en rendirent maîtres sans opposition, et la mirent au pillage à plusieurs reprises. Les loges Hollandaises, Anglaises et Françaises eurent le même sort. Les Marattes enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent de marchandises.

Après cette expédition, ils se replièrent vers le Nord, et allèrent attaquer Gondelour, établissement des Anglais, à quatre lieues au sud de Pondichery, qu'ils pillèrent encore malgré le canon du fort Saint-David, qui ne put les en empêcher. Ils s'avancèrent encore jusqu'au village d'Archiouve, à une lieue et demie de Pondichery, sans oser avancer plus près de la Ville. De là, ils dé-

putèrent au Gouverneur un de leurs principaux Officiers pour réitérer leurs menaces et les mêmes demandes qu'ils avaient faites, protestant qu'en cas de refus, ils avaient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondichery, et qu'aussitôt après la réduction de Trichirapali, qui ne pouvait pas tenir, disait-il, encore plus de quinze jours, toute l'armée Maratte viendrait assiéger la place dans les formes. Le Gouverneur reçut poliment cet Officier, qui était un homme d'esprit et de mérite; il lui fit voir l'état de la Ville et de l'artillerie qui la défendait, et le renvoya sans paraître ému des menaces et sans lui accorder aucune de ses demandes. On ne doit pas oublier à cette occasion un trait dont l'invention fut due principalement à M. de Cossigui, Capitaine des grenadiers, dans le Régiment de Bretagne, et ingénieur en chef à Pondichery, Officier distingué par ses talens et par son mérite. Il contribua peut-être autant que toute autre chose à faire perdre aux Marattes l'envie d'attaquer les Français. Comme on promenait leur envoyé autour de la place pour lui en faire mieux reconnaître les fortifications, plusieurs fougasses, que cet Officier avait fait creuser au-dehors de distance en distance, et qu'il avait fait charger de caisses remplies de masses de pierre, allumées par quelques saucissons qui communiquaient à la Ville, vinrent à jouer sur le passage de cet envoyé, emportant avec elles toutes les pierres et

toutes les terres des environs. L'Officier Maratte fut si effrayé de l'effet de ces fougasses qu'il retourna joindre son détachement, très-persuadé que tous les dehors de Pondichery étaient minés, et que s'ils entreprenaient de l'assiéger, ils ne pourraient en approcher sans voir sauter en l'air toute leur cavalerie. Cependant sur les avis que reçut le Gouverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pillaient Oulgaret et Arian-Coupan, Villages appartenant à la compagnie, distans d'environ une demi-lieue de Pondichery, il fit sortir pour les charger un détachement de deux cens grenadiers et de quelques volontaires, commandés par le même M. de Cossigni. Mais les Marattes les ayant aperçus, et le fort d'Arian-Coupan leur ayant tiré quelques volées de canon, ils se retirèrent. En même-temps leur détachement s'éloigna et alla camper à cinq lieues à l'ouest de Pondichery. Quelques jours après ils tombèrent sur Conimer et Sadras, où les Hollandais ont des établissemens, qu'ils pillèrent.

Cependant Trichirapali était réduit aux dernières extrémités. Les Marattes avaient formé devant cette Ville quatre attaques qu'ils poussèrent à la sape et avec des galeries parfaitement bien construites, et quoique le siége fût plus long qu'ils ne l'avaient imaginé d'abord, on jugeait à leurs mouvemens et à-toutes leurs dispositions, qu'ils étaient résolus de ne point partir de là, qu'ils

ne fussent maîtres de la place. Chandasaeb, de son côté, était déterminé à la défendre tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Les Marattes instruits de ses dispositions, avaient arboré le darmanchada ou pavillon de paix, pour faire connaître aux habitans qu'ils pouvaient sortir de la Ville, sans crainte de recevoir aucune insulte. En effet, sur cette assurance tous les habitans sortirent et se retirèrent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à ses seules troupes, Chandasaeb voulut entamer une négociation avec les Marattes, qui ne lui réussit pas. Il députa pour cela à Ragogi-Boussoula un de ses gens, qu'il chargea de lui offrir dix laks de roupies. Le Général Maratte accepta la proposition. « Qu'il paie dix laks de roupies, répondit-il, et qu'il sorte de la » place ; mais s'il veut la conserver et en » rester le maître, nous ne la lui laisserons » qu'à condition qu'il nous donnera trente » laks de roupies. »

Cette réponse apportée à Chandasaeb, ne servit qu'à le confirmer dans la résolution où il était de faire la plus longue et la plus vigoureuse résistance qu'il serait possible. Cependant la place ne pouvait tenir plus long-temps sans un prompt secours. Instruit de ces dures circonstances, Barasaeb, frère de Chandasaeb, ne perdit point de temps : il assembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes, et une prodigieuse quantité de vivres et de muni-

tions, et se mit en marche pour se jeter dans Trichirapali. Mais les Marattes qui étaient instruits des besoins de la place, la serraient de si près et en avaient si bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impossible d'y pénétrer.

Désespéré d'avoir manqué son coup, et prévoyant tous les malheurs dont sa famille était menacée, s'il ne tentait quelque grand dessein, pour dégager son frère, Barasaeb suivi de ses vingt-cinq mille hommes, osa se présenter devant l'armée formidable des Marattes. Ragogi-Boussoula, quoique frappé de la témérité et touché en même-temps de la grandeur d'ame de ce Seigneur, qui venait se livrer à lui en désespéré, sortit cependant de ses lignes, et accepta la bataille après avoir donné par-tout des ordres exprès de ménager les jours de Barasaeb et de le lui amener prisonnier. Les deux armées se choquèrent. Les Mogols fondirent comme des furieux sur les Marattes; mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de ces derniers. Ce ne fut promptement qu'une déroute. Chandasaeb, qui était sorti de Trichirapali avec l'élite de sa garnison, voyant l'armée de son frère en fuite, et considérant qu'avec sa petite troupe, il ne pouvait se flatter de faire pencher la victoire de son côté, se retira en bon ordre dans sa place, résolu plus que jamais de s'y défendre jusqu'au bout et de s'enterrer sous ses ruines.

Barasaeb au désespoir de ces contre-temps,

mais toujours animé du desir de secourir son frère, traînant après lui les débris de sa petite armée, fit aussi sa retraite, la rage dans le cœur, sans que les Marattes, qui connaissaient sa valeur, eussent la hardiesse de le poursuivre. Ils rentrèrent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir rassemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe consternée; et, ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de persuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la nécessité de mourir avec honneur en se sacrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes et leurs enfans, leurs Princes et leurs fortunes à couvert des insultes de leurs ennemis.

La langue Indoustane est forte et mâle, et les Mogols sont naturellement éloquens; Barasaeb réussit auprès de ses soldats au-delà de ses espérances. De sept mille hommes qui lui étaient demeurés fidèles, et qui l'écoutaient, quatre mille s'écrièrent tout d'une voix qu'ils voulaient mourir avec leur brave Général, ou pénétrer dans Trichirapali. Barasaeb n'eut garde de laisser refroidir le zèle de sa petite troupe; il crut même pouvoir, dans l'ardeur qui l'animait, la porter jusqu'à la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes, auparavant si faibles, de la nécessité de mourir, il entreprit de leur prouver que pour aller plus courageusement à la mort, ils devaient eux-mêmes sacrifier leurs femmes, afin de les soustraire aux in-

sultes des Marattes, qui les couvriraient d'infamie.

Que ne peut sur les esprits la force du discours, lorsqu'il est manié par un homme adroit, aimé, qui parle au nom de la Patrie et qui a affaire à des Peuples esclaves de leurs préjugés ! Pour persuader ses soldats par son propre exemple, plus encore que par ses paroles, Basaraeb fit venir sa femme, et à la vue de toute sa troupe, saisi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le sein. Tous les assistans furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel spectacle; tous détournèrent leurs regards, mais tous suivirent l'exemple de leur Chef, et sacrifièrent leurs femmes.

Après cette exécution barbare, Barasaeb fit distribuer du bangue à toute sa troupe, et se mit en marche, traînant après lui une certaine quantité de sacs de riz. Il ne tarda pas à joindre les Marattes, sur lesquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible: semblables à des lions en fureur, les Mogols donnaient mille morts avant que d'en recevoir une. Ils eussent été vainqueurs, si le courage seul était suffisant pour détruire un ennemi de beaucoup supérieur en forces. Mais les Marattes étaient en si grand nombre, que les Mogols, malgré leurs efforts étonnans, victimes de leur propre bravoure, et lassés à force de vaincre, furent bientôt immolés au ressentiment de leurs ennemis. Tous furent égorgés et

passés au fil de l'épée. Barasaeb lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refusa la vie qu'on lui offrit vingt fois, et ne cessa de tuer que quand les forces lui manquèrent. Ragogi-Boussoula avait donné des ordres précis de l'épargner. Mais les soldats furieux de se voir massacrer par un Prince qui refusait de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer sur lui, et ne cessèrent que lorsqu'ils le virent tomber percé de vingt-deux blessures.

Après le combat, Ragogi-Boussoula fit chercher le corps de Barasaeb qu'il croyait mort. On le trouva qui respirait encore, mais qui ne pouvait se soutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au Général Maratte, qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verser des larmes, et lui adressant la parole d'un ton plein d'affection et de bonté : « Ah ! Barasaeb, lui dit-il, pourquoi t'es-tu ainsi immolé toi-même à ta » propre fureur? Pourquoi n'as-tu pas assez » bien présumé de ton ennemi pour le croire » aussi généreux que toi? Il voulait être ton » ami, et connaissant ta bravoure et les » vertus de ton frère, il pouvait te le rendre, » et lui rendre en même-temps ses états. » Toi-même tu l'as perdu, et tu as forcé » mes gens à te sacrifier à leur sûreté. Vis » du-moins actuellement pour éprouver si » les Marattes sont capables d'être vertueux. »

Barasaeb avait encore assez de force pour répondre, mais il était trop fier pour le faire. Il aurait cru demander grâce s'il eût daigné parler à son ennemi, et il ne voulait que mourir. Il ne chercha qu'à précipiter sa mort. Voyant qu'on lui avait ôté toutes ses armes, il arracha lui-même une flèche qu'il avait dans la tête, et le fit avec tant de violence, que dans le moment même il expira. Ragogi pleura sincèrement sa perte ; il avait moins compté en faire un prisonnier qu'un ami. Il fit couvrir son corps des plus riches étoffes, et l'ayant fait mettre dans un palanquin, il le renvoya à son frère.

Chandasaeb frappé de la mort d'un frère qu'il aimait tendrement et qui venait de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement et dans une espèce d'insensibilité, qui lui fit prendre deux jours après le parti de rendre sa place aux Marattes et de se rendre prisonnier de guerre. Le Général Maratte entra dans Trichirapali d'où il enleva toutes les richesses. Il proposa aussi au Prince Mogol de lui rendre la liberté, moyennant une grosse rançon. Mais il demandait des sommes si exorbitantes, que Chandasaeb, qui se sentait hors d'état d'y satisfaire, préféra le suivre, dans l'espéranee qu'avec le temps il rabattrait de ses prétentions. Après avoir mis garnison dans Trichirapali, Ragogi-Boussoula sortit des Provinces de Chandasaeb, traînant après lui son prisonnier, et se retira dans le Malabar. Avant

son départ, ce Général avait tenu un grand conseil pour délibérer de quel côté il marcherait. Plusieurs opinèrent pour aller attaquer les établissemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire; mais parce qu'il avait publié fort haut qu'après la prise de Trichirapali, ils iraient assiéger Pondichery, ils crurent, pour garder les bienséances, devoir observer quelques formalités, avant que de paraître vouloir se désister de cette entreprise. Dans cette vue, ils firent entrer dans leur assemblée les deux Députés que le Gouverneur de Pondichery avait envoyés vers eux, et qui y étaient toujours demeurés depuis : et ceux-ci leur ayant représenté, en plein conseil, ce qu'ils avaient déjà dit à chacun d'eux en particulier, pour les détourner de ce dessein, ils parurent se rendre à leurs raisons. Il fut décidé que non-seulement les Marattes renonceraient à leurs prétentions à cet égard, mais même qu'ils enverraient un homme de considération à Pondichery, porter un riche serpeau au Gouverneur et lui demander son amitié. Ce Député partit deux jours après accompagné de trois cens cavaliers, et se rendit à Pondichery où il fut parfaitement bien reçu. Il y séjourna quelques jours, après quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, sur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnaient leur Pays à grandes journées.

Cette révolution fut causée par la mort tragique de Sabder-Alikan, Nabab d'Arcate. Ce Seigneur fut massacré dans une visite qu'il alla rendre à une de ses sœurs mariée au Nabab de Velour. On dit que ce fut cette sœur même qui excita son mari à le faire assassiner, dans l'espérance de pouvoir par sa mort monter sur le trône du Carnate. Cet horrible attentat engagea Immasaeb, Seigneur More, parent de Chandasaeb, à partir sur-le-champ pour se rendre à la Cour de Nisam-Moulouk. Il lui représenta si vivement les avantages qu'il pouvait tirer en se présentant avec son armée dans le Royaume du Carnate, que ce Général ne balança point à faire marcher ses troupes de ce côté-là.

Nisam-Moulouk, dont on aura encore occasion de parler dans la suite, est plus connu dans quelques Auteurs sous le nom d'Azézia. C'était sans contredit le Seigneur le plus puissant de tout l'Empire. Il était Généralissime des armées du Grand-Mogol, dans tous les Pays de la partie du Sud. Mahamet Schah, père de l'Empereur régnant, lui avait donné sa nièce en mariage, l'avait fait vice-Roi des deux Royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad, et lui avait soumis tous les Nababs de la presqu'Ile occidentale, depuis Surate, jusqu'au cap de Comorin.

Suivant les observations faites à son armée, lorsqu'elle entra dans le Carnate, elle était composée de 70,000 cavaliers bien montés,

de 200,000 hommes d'infanterie, et de 15,000 Marattes. Elle avait avec elle deux mortiers, 500 pièces de canon, dont les grandes étaient traînées par des éléphans, et les petites par des bœufs. Toute cette artillerie était distribuée à la tête, au centre et sur les aîles du camp. Trente petites pièces accompagnaient la tente du Général. On comptait, dans cette armée, 1200 éléphans, dont mille servaient à l'artillerie et au bagage ; le reste était destiné au service de Nisam, de son fils et de leurs femmes. Il y avait aussi cinquante chameaux chargés de gargousses et de cartouches, et un nombre presque infini de bœufs, de vaches, de bufiles, de chameaux et de moutons, avec une quantité prodigieuse de charrettes à quatre roues, qu'on avait ameuées d'Aureng-Abad. Les Bazards étaient toujours bien fournis de toute sorte de légumes.

Nisam dépensait 100,000 roupies par jour. Il était suivi de quarante Gémidars ; et lorsqu'il marchait, il était précédé d'un éléphant portant une espèce de bâton, au bout duquel paraissait une tête de crocodile ou caïman dorée et la gueule ouverte. C'était une marque de dignité que l'Empereur lui avait accordée. Un autre éléphant portait un étendard garni, au bout, d'une queue de cheval blanc, et qui représentait un croissant, avec une main armée d'un sabre. Il avait aussi à sa suite cinq cens Chopdars ou porteurs d'ordre. Tous les Seigneurs du

Pays qui voulaient lui rendre visite, se fesaient d'abord annoncer par leur titre de Nabab. Nisam en fut choqué. « Quoi, dit-» il, il y a dix-huit Nababs dans cette Pro-» vince, et je n'en sais rien ! Certes, les » titres se multiplient bien vîte ! Pour moi, » je croyais qu'il n'y en avait qu'un. » Il parlait ainsi, parce qu'il croyait être le seul qui eût droit de porter ce nom. Aussi tous ces titres furent-ils bientôt supprimés ; et deux Nababs s'étant encore fait annoncer sous ce nom, furent bâtonnés par les Chopdars. Quand quelque Seigneur se présentait, ceux-ci, pour l'introduire, ne se servaient plus que de ces termes : « Votre esclave un » tel demande à vous parler. » Le Seigneur admis auprès de Nisam, se tenait éloigné et debout en sa présence, à moins que voulant le favoriser, celui-ci ne lui fît signe de s'asseoir. Tous ses Gémidars et autres Officiers étaient aussi debout derrière lui dans le respect et dans le silence. Il ne leur parlait qu'en peu de mots, et ils lui répondaient toujours humblement et en s'inclinant. Il aimait fort les Européens auxquels il parlait avec amitié, et avait sur-tout une affection particulière pour la Nation Francaise.

Il y avait dans les marches d'armée une distance de près de cent pas entre Nisam et Nazerzingue son fils, qui portait une chaîne de fer en signe de sa captivité ; car il s'était révolté contre son père, qui l'avait fait prisonnier dans une bataille. Les femmes étaient

tout-à-fait derrière, escortées d'un détachement considérable de cavalerie, et elles chantaient les louanges de Nisam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate. Il avait commencé par le siége de Trichirapali, qu'il avait investie le 2 Août 1743, et qui lui fut rendue le 25 du même mois. Coja Abdoulakan, ami intime de ce Général, fut chargé de la conduite de ce siége, auquel on n'employa que des troupes de la Province. Après avoir retiré cette place des mains des Marattes, et en avoir ainsi purgé le Pays, Nisam ne pensa plus qu'au retour. Avant son départ, il confirma le gouvernement d'Arcate et de Maduré au fils du Nabab Sabder-Alikan, neveu de Chandasaeb. Mais comme il n'était alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent pendant la minorité du jeune Prince, un Soubdar de sa suite, appelé Anaverdikam, qui avait été gouverneur de son fils Nazerzingue. Nisam lui recommanda fortement l'éducation du jeune Nabab, qu'il abandonna à ses soins et à ceux du Nabab de Carapen.

Aussitôt qu'Anaverdikam se vit en possession des Etats qui venaient de lui être confiés, il pensa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller et à s'enrichir ; son avarice était insatiable. Il paraissait d'ailleurs en user fort bien avec le jeune Nabab, qu'il traitait avec tout le respect possible. Sur ces entrefaites, ce jeune Prince ayant été prié aux noces d'un Seigneur More de ses parens, s'y

rendit accompagné de ses deux Gouverneurs, et du fils du Nabab de Carapen, qui était à-peu-près du même âge. Le Nabab de Velour qui, après avoir fait assassiner son beau-frère, ne cherchait qu'une occasion favorable pour achever d'éteindre cette famille, qui, par l'absence de Chandasaeb, était réduite à ce jeune Prince, et envahir sa succession, crut pouvoir profiter de celle-ci. A force de promesses et de présens, il gagna douze soldats Patanes, qui, après avoir pris du bangue, entrèrent dans l'appartement où étaient les Nababs, tuèrent les deux jeunes Princes, de peur de se tromper, et blessèrent à mort le Nabab de Carapen. Nisam-Moulouk, instruit de la mort de ce dernier, donna, de sa propre autorité, le gouvernement d'Arcate et de Maduré à Anaverdikam, nomma Mafouskam son fils aîné Nabab, avec droit de survivance, et fit Soubdar le cadet Mahmet-Alikan. Anaverdikam retint l'aîné auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement des affaires du Carnate et de Tanjaour, et donna au cadet le commandement de Trichirapali et du Maduré. Plusieurs des Gouverneurs des meilleures places du Pays, indignés de se voir commandés par ce nouveau Nabab, refusèrent de le reconnaître, secouèrent le joug, et s'établirent en petits Souverains chacun dans son Gouvernement. En même-temps, pour ne pas attirer sur eux la colère de Nisam-Moulouk, ils lui envoyèrent directement les

sommes qu'ils devaient payer au Nabab. Du nombre de ces Gouverneurs rebelles furent celui de Velour, à six lieues d'Arcate; celui de Valdaour, à trois lieues de Pondichery; et celui de Sermoukoul, à sept lieues de la même Ville. Anaverdikam mit tout en œuvre pour les ramener à lui; mais lorsqu'il vit que Nisam ne leur fesait point un crime de leur révolte, comme lui-même n'était pas en état de les réduire par la force, il prit le parti de les laisser tranquilles.

Il était de l'intérêt du nouveau Nabab de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, sur-tout les Français, qui ayant donné retraite et accordé leur protection à la famille de Chandasaeb, pouvaient par la suite lui donner de l'embarras, et susciter des affaires assez fâcheuses. Pénétré de ces raisons, dont il connaissait toute la solidité, Anaverdikam envoya d'abord une magnifique Ambassade à Pondichery, avec de grands présens pour le Gouverneur (1), et peu de temps après il vint lui-même lui rendre sa visite en qualité de Nabab. M. Dupleix, comme on le dira plus bas, venait d'être honoré du même titre, que le Grand Mogol, en considération des services qu'il avait rendus à la Nation Mogole dans le Gange, pendant qu'il était Gouverneur de Chandernagor; et cette dignité

(1) Alors M. Dupleix, qui avait remplacé M. Dumas, au commencement de 1741.

lui venant de l'Empereur lui-même, lui donnait le pas sur le Nabab, qui ne la tenait que de Nisam. Cependant comme ces Seigneurs Mogols sont en état de faire beaucoup de mal, les Gouverneurs Européens sont forcés de les ménager, de se relâcher un peu de leurs droits en leur faveur, et de les attacher à eux par des présens et par les grands honneurs qu'ils leur font rendre. Ce fut là précisément la conduite que tint M. Dupleix à l'égard d'Anaverdikam. Ce Nabab parut extrêmement satisfait de la manière dont il avait été reçu à Pondichery. Il jura une amitié constante et solide pour la Nation Française, demanda qu'elle tînt toujours auprès de lui un Agent, et refusa de se prêter aux empressemens des Anglais qui le sollicitaient vivement de les honorer de sa visite. La suite démentit bien de si beaux sentimens. Une liaison intime avec les Français n'offrait à l'insatiable avidité du Nabab que de légers présens, beaucoup d'honneurs, et plus d'amitié. Les Anglais au-contraire lui donnèrent beaucoup d'argent, et lui en promettaient encore davantage; rien ne leur coûtait pour l'attirer à leur parti. La Nation Française a tenu dans ces circonstances une conduite toute différente.

Tel était l'état des affaires de ce côté-là, lorsque la guerre s'allumant en Europe entre les Français et les Anglais, les deux Nations semblèrent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que soient

les motifs qui empêchèrent de suivre ce système également avantageux à l'une et à l'autre Nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglais qui avaient commencé les premières hostilités sur mer, firent aussi les premières insultes sur terre. Le Gouverneur de Pondichery s'adressa alors au Nabab d'Arcate pour se plaindre de ces hostilités et l'engager à interposer son autorité pour les arrêter dans l'étendue de son domaine. Mais Anaverdikam fit peu d'attention à ces représentations, n'y eut aucun égard, et montra bientôt que l'argent des Anglais avait plus d'empire sur lui que la foi due aux traités les plus solennels. En effet aussitôt que M. de la Bourdonnais, qui s'était emparé de Madras le 21 Septembre 1746, l'eut abandonné le 21 Octobre suivant, après y avoir laissé une modique garnison, pour rassembler les débris de son escadre dispersée par un horrible coup de vent, ce Nabab attendant qu'il eût rassemblé son armée, écrivit au Gouverneur Français de Madras, des lettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute son indignation, s'il ne rendait au plutôt cette place. Ces lettres furent envoyées à M. Dupleix, sur lequel elles ne produisirent d'autre effet que de l'engager à se tenir sur ses gardes, et à envoyer ordre à Madras de se préparer à une vigoureuse défense.

M. de Kerjean son neveu fut la première victime de l'avarice et de la mauvaise humeur d'Anaverdikam. Le Gouverneur Français de

Madras l'ayant envoyé pour répéter le fils du Major Général qu'un petit Gouverneur More avait arrêté prisonnier sur la route de Pondichery ; il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du Nabab, qui, après mille mauvais traitemens, lui annonça qu'il était son prisonnier, ainsi qu'un Conseiller (1) du Conseil souverain, qu'on lui avait donné pour collègue. Quelques jours après Mafouskan, fils aîné du Nabab, parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étaient de cavalerie. M. de Kerjean fut d'abord présenté à ce Seigneur, qui, l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de M. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, sans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il proposa à ses deux prisonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras ; mais sur ce qu'ils lui représentèrent qu'il fallait pour cela s'adresser au Gouverneur de Pondichery, il résolut de continuer sa route, marchant vers Madras, dont il entreprit de faire le siége.

M. Dupleix voyant l'obstination des Mores à ne point rendre les deux prisonniers, envoya ordre au Gouverneur de Madras de faire sortir de sa place un fort détachement pour tenter de les enlever, s'il était possible. Ils étaient logés dans une maison de campagne des Capucins, à la tête de l'armée du

(1) M. Gosse.

Nabab. Mais au-lieu de marcher droit vers cet endroit, M. de la Tour, qui commandait ce détachement, peu au fait du local de Mádras, et trompé par ses guides, donna précisément au corps d'armée. Les Mores qui ne s'attendaient point à une pareille sortie, prirent l'épouvante et se mirent en désordre au premier coup de canon qu'ils entendirent tirer. Mafouskan lui-même voyant qu'il ne pouvait résister au feu supérieur qui partait de la petite troupe, après avoir ordonné de mettre les prisonniers en sûreté et de les conduire à Arcate, se mit à la tête de sa cavalerie, et s'enfuit à toute bride ; le reste de l'armée suivit son Général, abandonnant bagage, artillerie et munitions. Les Français dont le détachement n'était que de 300 hommes ne jugèrent pas à propos de poursuivre l'ennemi au-delà de son camp, qu'ils pillèrent. Ils rentrèrent ensuite dans Madras, emmenant avec eux grand nombre de chevaux, de bœufs et de chameaux qu'ils avaient pris. M. de la Tour enleva aux Mores deux drapeaux et quelques pièces de canon qu'il fit enclouer et jeter dans des puits, parce qu'elles ne méritaient pas d'être traînées dans la Ville.

Malgré cet échec, le fils du Nabab ne se rebuta pas, et pour ne plus être surpris, il se jeta dans Saint-Thomé, qui n'est éloigné de Madras que de trois quarts de lieue. De là, la cavalerie fesait des courses jusques sous les murs de cette Ville, et les partis détachés

de son armée couraient la campagne, et maltraitaient tout ce qu'ils rencontraient de Malabares au service des Français. Ils ne traitaient pas mieux les habitans Portugais de la ville de Saint-Thomé ni même les Missionnaires. Plusieurs d'entr'eux moururent en prison. Le Capitaine-Commandant eut le même sort.

M. Dupleix jugea qu'il était à propos d'arrêter ces courses et ces entreprises des Mores. Pour cela il tira de la garnison de Pondichery 350 hommes de troupes réglées, 100 matelots et 200 Cipayes, troupes du Pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, Ingénieur en chef de cette Ville, pour aller relever la garnison de Madras, dont il n'était pas content. Cette petite troupe marchait vers le lieu de sa destination, lorsque M. Paradis apprit que les Mores, qui s'étaient saisis de la ville de Saint-Thomé, travaillaient à la fermer d'une forte palissade. Sur cette nouvelle, il écrivit à M. Barthelemi, Gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriverait en présence des Mores, le priant de faire sortir de sa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en même-temps qu'il l'attaquerait de front; et parce qu'il craignait que sa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même chose par plusieurs courriers qu'il fit partir successivement. En conséquence de cet avis, M. Barthelemi commanda d'abord le détachement;

mais soit qu'il ne crût pas qu'avec sa petite troupe, M. Paradis osât hasarder d'attaquer sept à huit mille hommes, soit qu'il imaginât qu'il n'était pas possible qu'il arrivât à Saint-Thomé à l'heure qu'il marquait, il ne donna point d'ordre de sortir de la place.

Cependant M. Paradis avançait toujours du côté de Saint-Thomé. Sur les huit heures du soir, il arriva à deux lieues des Mores. Là, il fit prendre un peu de repos à sa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, et sur les trois heures du matin il se remit en marche. Ses espions vinrent l'avertir que les Mores étaient informés de son arrivée, et qu'ils l'attendaient en bataille dans les rues de la Ville. Sur cet avis il fit faire halte à sa troupe, afin d'encourager ses soldats par un petit discours qu'il leur fit; après quoi il continua sa marche. Les Français arrivèrent à Saint-Thomé le lendemain à la pointe du jour. M. Paradis s'étant aperçu, malgré le peu de clarté qu'il fesait alors, que l'enceinte de la palissade n'était point achevée, et qu'il restait une brèche de près de vingt toises, il ne balança point à faire son attaque de ce côté-là. Il forma sa troupe sur la largeur de la brèche, et fondit par-là sur les Mores. Ceux-ci firent ferme d'abord, et soutinrent bravement les trois premières décharges; mais à la quatrième, les soldats Français ayant mis la bayonnette au bout du fusil, l'épouvante se

répandit dans les bataillons et les escadrons ennemis. Ils s'ébranlent, ils plient, ils se rompent enfin et fuient en désordre. Animés par la lâcheté des Mores, les Français poursuivent les fuyards l'épée dans les reins, taillent en pièces tout ce qui se présente, et se rendent maîtres de trois pièces de canon qu'ils abandonnèrent, parce qu'ils ne pouvaient s'en servir. Comme les rues de Saint-Thomé sont fort étroites, les chevaux et les hommes s'embarrassaient dans leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin, les ennemis gagnèrent la plaine, et appréhendant encore quelque sortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Ils coururent pendant douze lieues, abandonnant à la discrétion du vainqueur bagages, munitions, et généralement tout ce qu'ils avaient dans Saint-Thomé. Le butin fut considérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, soixante chameaux, six cens bœufs, près de cent chevaux, tous les drapeaux des Mores et une grande quantité de marchandises. Après avoir fait inutilement pendant quelque temps tous les efforts possibles pour rallier ses troupes, emporté par les fuyards, Mafouskan lui-même fut obligé de céder au torrent ; et comme il courait trop de risques sur son éléphant, il monta à cheval, et s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne se crut en sûreté que quand il eut mis entre lui et les Français une distance de douze lieues. Il vomit, en fuyant, mille

imprécations contre son armée, déchira ses vêtemens, et prit pour quelque temps l'habit de Faquir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu jusqu'à Madras, M. Barthelemi connut la faute qu'il avait faite et le danger que couraient les troupes qui venaient de Pondichery. Aussitôt il fit sortir le détachement qu'il avait commandé pour les soutenir. Il arriva à Saint-Thomé au moment que les Français, sûrs de leur victoire, se préparaient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans Saint-Thomé, et lui donna ordre d'en enlever le butin que ses soldats étaient obligés d'abandonner.

La troupe victorieuse ne poursuivit point l'ennemi au-delà de la Ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des soldats qui n'avaient pu enlever des chevaux, étaient montés sur des chameaux ou sur des bœufs, et presque tous étaient revêtus des habits qu'ils avaient enlevés sur les Mores. Ceux-ci perdirent à cette action près de 500 hommes et eurent prequ'autant de blessés. Les Français n'y eurent que deux soldats blessés légèrement.

Malgré ses pertes réitérées, Mafouskan ne laissa pas d'aller au secours des Anglais à Gondelour, lorsque les Français firent le siége de cette place. Il y fut encore battu en plusieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans ses intérêts son frère Mahmet-Alikan en semant la discorde

discorde entre les deux frères, obligea l'aîné à lui demander la paix. Mafouskan se rendit pour cela à Pondichery au commencement de l'année 1747 ; il y signa le traité, et jura une union constante avec la Nation Française. Il en partit le troisième jour de son arrivée très-satisfait des honneurs qu'il y avait reçus du Gouverneur, et se rendit à son camp où il licencia son armée. De là, au-lieu d'aller joindre son père à Arcate, comme le vieux Anaverdikan l'en sollicitait vivement, il quitta ses vêtemens, sa robe, ses armes et son turban, reprenant l'habit de Faquir qu'il avait abandonné ; il courut se cacher dans Trichirapali, honteux d'avoir toujours été battu par les Français, et de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui était pas honorable. Mahmet-Alikan licencia pareillement les troupes qu'il avait levées, et se rendit auprès de son père, qui parut oublier la trahison qu'il avait faite à son frère.

Les Anglais étaient au désespoir de voir cette guerre si heureusement terminée pour les Français. La gloire qu'ils avaient acquise leur fesait ombrage. Il n'y eut rien qu'ils ne missent en œuvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs suggestions, ni de se laisser séduire par leurs vaines promesses. Ils leur répondirent nettement qu'ils pouvaient se tirer d'affaire comme ils l'entendraient, et qu'ils étaient très-résolus de ne plus rien faire pour eux. La nouvelle de la prise de Madras et des

victoires remportées par les Français sur le Nabab d'Arcate, s'était répandue dans tout l'Indoustan. Elle avait pénétré non-seulement chez les Marattes, mais encore à la Cour de Nisam-Moulouk qui en avait informé le Grand-Mogol, et elle avait attiré à M. Dupleix des lettres de compliment et de félicitation de la part de presque tous les Princes et Seigneurs de l'Inde. Voici celle que Ragogi-Boussoula lui écrivit à cette occasion.

Ragogi-Boussoula, Général de l'armée des Marattes, à M. Dupleix, Gouverneur de Pondichery.

« Je ne puis vous exprimer la joie que » j'ai ressentie, lorsque j'ai appris la nou- » velle de la prise de Madras, et que les » Français s'en étaient rendus maîtres. » Agréez donc le compliment que je vous » en fais en mon particulier, et qui part de » l'endroit le plus sensible de mon cœur. » J'ai appris en même-temps que les Soub- » dars du Carnate s'étaient joints ensemble, » et ayant rassemblé leurs armées comme des » troupeaux de moutons, avaient eu l'au- » dace de vous déclarer la guerre; mais » qu'une poignée de vos valeureux Français, » braves comme des lions, leur ont livré » bataille aux environs de Méliapour, les » ont battus, leur ont pris leurs drapeaux, » beaucoup de leurs chevaux et autres ins-

» trumens de guerre, les ont fait fuir jus-
» qu'à Angyvarem, l'épouvante s'étant mise
» dans leur armée, ainsi qu'elle se met
» dans un troupeau de moutons, lorsque
» quelque loup entre dans une bergerie. Je
» vous assure que cette nouvelle m'a fait
» un plaisir des plus grands que j'aie res-
» sentis de mes jours. Je ne puis assez vous
» marquer la joie que cela m'a causé; je
» vous en fais mille et mille fois mon com-
» pliment.

» Le soleil éclaire le monde depuis son
» lever jusqu'à son coucher, et lorsqu'une
» fois sa clarté est passée, on n'y pense et
» l'on n'en parle plus. Il n'en est pas de
» même de la lumière que répand dans le
» monde votre bravoure et le renom que vous
» vous êtes acquis par tant d'exploits : on
» ne cesse jamais d'en parler ; nuit et jour
» ils sont présens à l'esprit. Le bruit de vos
» victoires est tellement répandu dans toutes
» ces côtes et ailleurs, que tous vos enne-
» mis, de quelque Nation qu'ils puissent
» être, en sont consternés. C'est de quoi
» vous pouvez être assuré. Tout l'Indoustan
» retentit de ce bruit. Notre Roi Savon-
» Raja ayant appris toutes ces nouvelles,
» vous a donné des louanges inexprimables,
» et ne parle qu'avec admiration de votre
» Nation. Chandasaeb m'a toujours parlé
» très-avantageusement de vous ; mais vos
» derniers exploits ont fait plus d'impression
» sur moi que tout ce qu'il m'en avait dit;

» c'est pourquoi je vous demande votre amitié, et vous fais savoir en même-temps que » notre puissant Monarque voulant que son » pavillon soit replanté dans tous les endroits où il battait ci-devant, et que les » Mores nos ennemis nous ont enlevés, m'a » ordonné de me transporter de vos côtés. » Dans peu je compte mettre ses ordres à » exécution. Aussitôt que je serai arriré, » je ne manquerai pas de vous en donner » avis et de m'aboucher avec vous; car je » vous dirai que j'ai bien des choses à vous » communiquer touchant les intentions de » mon puissant Roi. Si vous voulez vous » joindre à moi, c'est-à-dire, vos forces aux » miennes, nous ferons des choses dont on » ne pourra s'empêcher de parler éternellement. Geréran-Pandet, mon Procureur, » qui est auprès de vous, vous dira le reste. » Il est instruit de mes intentions. Je vous » souhaite toujours beaucoup de réussite » dans toutes vos entreprises, et un enchaînement de victoires qui ne puisse jamais » finir, etc. »

L'infortuné Chandasaeb ne fut pas des derniers à apprendre les heureux succès des Français ses bons amis, et il ne manqua pas d'en féliciter M. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de sa protection (ce sont ses termes) sa femme et sa famille retirées à Pondichery. On ne rapporte point ici sa lettre, non plus que toutes celles que M. Dupleix reçut de divers endroits au même

sujet, pour ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui disent tous à-peu-près la même chose. Il suffit de savoir que dans ces lettres, on voit par-tout des preuves non équivoques de l'estime, de l'admiration et du respect que les derniers succès des Français leur avaient attirés de la part de tous les Seigneurs, tant Mores que Gentils, qui tous recherchaient avec empressement leur alliance et leur amitié. Par-là il est aisé de juger combien cette guerre des Français contre les Mores, nécessaire dans son principe, a été non-seulement glorieuse, mais même avantageuse à la Nation, et quel crédit et quelle autorité elle lui a conciliés dans l'Inde.

La réputation des Français était montée à son plus haut point ; la terreur de leur nom, pour me servir des propres termes dont usait dans sa lettre un des principaux Officiers de l'armée de Nazerzingue, s'était répandue dans tout l'Indoustan, et il était à présumer que la paix qu'ils venaient de faire avec les Mores, serait de durée. Mais Mafouskan, fils du Nabab d'Arcate, aussi peu jaloux de ses sermens que de sa gloire, ne se piquait pas d'observer ses engagemens les plus solennels. En se dépouillant des marques de sa dignité pour prendre l'habit de Faquir, il ne s'était point défait de la haine qu'il portait à la Nation ; aussi ne cherchait-il que l'occasion de lui en donner des marques et de l'humilier. Elle parut se présenter

sous un point de vue très-propre à flatter son animosité.

Au mois d'Août 1748, les Anglais vinrent assiéger Pondichery avec toutes les forces qu'ils purent rassembler dans les Indes ; et, pour assurer d'autant mieux la conquête qu'ils avaient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéresser le Nabab, et de lui persuader qu'elle ne pouvait leur résister. Mafouskan, que ses pertes et sa honte n'avaient pu rendre sage, aveuglé par sa haine, se laissa aisément persuader. Il leva six mille hommes, et pour ne pas paraître être le premier à rompre la paix, il confia le commandement de ce corps à son beau-frère, qui, pour colorer sa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particulière à tirer de la Nation, il venait se joindre aux Anglais pour la châtier. D'un autre côté, le vieux Nabab Anaverdikam se tenait avec un corps de huit à dix mille hommes, à dix ou douze lieues de Pondichery, sous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort étonna peu les Français. Ils connaissaient l'ennemi qui les attaquait, et ils étaient bien sûrs qu'il serait plus à charge aux Anglais, qu'utile pour avancer le succès du siége, comme la suite l'a bien prouvé.

Le grand Mogol, charmé de la fermeté et de la sagesse du Gouvernement de Monsieur Dupleix, voulut lui donner des marques particulières de son estime. Pour cela il augmenta ses titres du nom de Dupleix-

Kan-Mansoubdar-Nabab-Muzafergeng-Badaour (1), et du sceau attaché à cette dignité. En augmentant son crédit et son autorité dans l'Indoustan, elle lui concilia en même-temps l'amitié de tous les Princes et Seigneurs Mores et Gentils; en particulier celle de Savon-Raja, Roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-Boussoula, son Général. M. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occasion et de la correspondance qu'il entretenait avec Ragogi, pour procurer la liberté de Chandasaeb. Ce malheureux Prince était toujours prisonnier chez les Marattes, qui, à l'instigation de Nizam-Moulouk, intéressé à soutenir Anaverdikam dans le Gouvernement d'Arcate, qu'il lui avait donné, persistaient à lui demander des sommes considérables pour sa rançon. Il courait de temps-en-temps des bruits sourds que ce Seigneur revenait à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans ses Etats; mais il ne semblait pas qu'on dût penser à sa liberté pendant la vie de Nisam. Ses enfans, ainsi que ceux de Barasaeb son frère, étaient toujours à Pondichery, où l'on avait pour eux toutes sortes d'égards. Ils y répondaient de bonne grâce par l'affection qu'ils fesaient paraître pour les Français, et par leur attention à témoigner leur reconnaissance au

(1) Celui qui possède ces titres dans l'Indoustan, a autant de pouvoir que l'Empereur même; il peut lever des troupes et faire des Nababs, et a droit de vie et mort sur tous les sujets de l'Empire.

Gouverneur. Celui-ci connaissait l'attachement de Chandasaeb pour la Nation. Il savait les services qu'il avait rendus à la Compagnie, et il était persuadé qu'il en reviendrait un grand bien, s'il pouvait rentrer dans son Gouvernement. Dans cette vue, et en répondant à Ragogi-Boussoula, pour le remercier de son compliment, il pria ce Général de lui accorder la liberté de ce Prince. On demandait auparavant pour la rançon de Chandasaeb seize laks de roupies, qui font environ quatre millions monnaie de France. Cependant, sur la simple recommandation de M. Dupleix, on le mit aussitôt en liberté avec son fils. On n'exigea de lui d'autre condition, sinon qu'aussitôt qu'il serait maître d'Arcate, il payât deux laks et demi de roupies pour la dépense qu'il avait faite pendant le temps de sa prison, et on voulut que cette somme fût remise alors entre les mains de M. Dupleix.

En accordant la liberté à Chandasaeb, le Roi des Marattes lui donna une escorte pour le conduire dans ses Etats, avec ordre à tous ses Généraux de lui prêter main-forte, au cas qu'il en eût besoin. Ce Prince partit de Sutara, Capitale du Royaume des Marattes, accompagné de son fils. Il était déjà sur les terres du Raja de Canara, lorsqu'il apprit la nouvelle du siége de Poudichery, ce qui l'engagea à suspendre sa marche, jusqu'à ce qu'il eût reçu des lettres de M. Dupleix. Dans cet intervalle, deux Rajas du

Pays, qui étaient en guerre, s'étant adressés à lui pour lui demander du secours, le plus faible engagea Chandasaeb à l'aider de ses forces, moyennant une somme d'argent dont ils convinrent. Les deux armées en étant venues aux mains, Chandasaeb perdit la bataille par la trahison d'un des Généraux de son parti. Son fils fut tué avec quelques-uns de ses gens ; lui-même fut fait prisonnier : mais le vainqueur le relâcha dès qu'il eut vu l'ordre du Roi des Marattes, et le mit en liberté avec toute sa suite.

Cependant le siége de Pondichery continuait, sans que depuis plus de trente jours de tranchée ouverte, les ennemis parussent être plus avancés que le premier. On n'entrera point dans le détail de ce fameux évènement, dont on a vu sans doute plusieurs Relations en Europe. Il suffit de dire que les Mores, qui s'étaient joints aux Anglais, voyant la belle défense des Français, et ne pouvant plus se promettre que la place fût emportée, comme ils l'avaient espéré d'abord, commencèrent à penser à la retraite. Pour achever de les y déterminer, M. Dupleix sema adroitement la discorde entre les deux partis alliés, et cette mésintelligence obligea enfin les Mores à décamper. Les Anglais se retirèrent eux-mêmes quelques jours après, ayant perdu devant cette place plus de quinze cens hommes, sans compter les prisonniers, qui étaient en grand nombre, et parmi lesquels on comptait le Major de Goudelour,

un Capitaine et plusieurs Officiers. Au-contraire, la perte des Français fut très-peu considérable, malgré le feu de plus de quarante mille coups de canon qui furent tirés contre la Ville, et près de cinq mille bombes qui y furent jetées. On admira la conduite prudente et ferme du Gouverneur pendant toute la durée du siége.

Lorsque la nouvelle de cet évènement se répandit dans l'Inde, tous les Princes et Gouverneurs Mores et Gentils qui en furent instruits, s'empressèrent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce succès, et pour lui en marquer leur satisfaction. Elle lui attira de grands complimens, non-seulement de la part de Ragogi-Boussoula, avec lequel il entretenait toujours une grande correspondance, mais même de celle de Feteissingue, fils de Savon-Raja, Roi des Marattes, et de Nazerzingue, fils de Nisam-Moulouk, Le vieux Nabab d'Arcate Anaverdikam, à qui M. Dupleix avait écrit très-fortement après la levée du siége, et qu'il avait menacé de toute l'indignation des Français, se crut obligé de justifier sa conduite auprès de lui. Il désavoua hautement tout ce que son gendre avait fait, témoignant que s'il le tenait, il le punirait grièvement, et promit à M. Dupleix d'en tirer telle vengeance qu'il jugerait à propos. Celui-ci, bien instruit de la mauvaise foi du Nabab et de son peu d'affection pour la Nation Française, crut ce qu'il voulut de ses excuses.

Il dissimula cependant sa façon de penser, attendant que le temps lui fournit quelque occasion favorable de lui marquer son ressentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvait la souhaiter (1). Personne n'ignore les malheurs de Mahamet-Schah, père du grand Mogol aujourd'hui régnant, qui, en 1739, fut détrôné par Nadir-Schah, autrement nommé Thamas-Koulikan, Roi de Perse. On ne peut nier que le Mogol ne se fût attiré cette disgrâce par sa mollesse et par son mauvais Gouvernement. Mais aussi n'y a-t-il guères lieu de douter que les Persans n'eussent été attirés dans les Indes par ce fameux Azefia ou Nisam-Moulouk, dont on a déjà parlé. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que Thamas-Koulikan ne marqua pour personne autant d'estime et de confiance que pour ce Seigneur, et que par un des articles du traité qu'il fit avec Mahamet-Schah, il ne le rétablit sur son Trône qu'à condition que le Gouvernement de l'Empire resterait entre le mains de Nisam. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci fut violemment soupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, disait-on, de s'emparer du Trône après la mort de l'Empereur, et de faire entrer la succession dans sa fa-

(1) Voyez le tome IV de cette Edition, Mémoires du Levant.

mille. Ces soupçons étaient encore fondés sur ce que Nisam avait épousé la nièce de Mahamet-Schah, et qu'il était Persan d'origine. Car on voit assez de Persans aller s'établir dans l'Indoustan; et, comme la langue des Mogols, par conséquent la langue dominante, est le Persan, que les Indiens ne parlent et n'entendent point, il arrive que ces Persans deviennent nécessaires dans le Pays, et assez souvent y font fortune.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après être remonté sur le Trône, Mahamet-Schah demeura fort affaibli, et que son autorité ne fut plus suffisante pour contenir les Généraux et les Gouverneurs de l'Empire. Les Patanes, profitant de cette faiblesse, formèrent le projet d'attaquer Delhi; ils levèrent une armée de quatre-vingt mille chevaux et de cent quatre-vingt-dix mille hommes de pied, et marchèrent vers cette Capitale.

Le grand Mogol a auprès de lui vingt-quatre Omrhas ou Ministres qui composent ses différens Conseils. Deux d'entr'eux sont Généralissimes de ses armées. L'un commande dans la partie du Nord, l'autre dans celle du Sud. Leur devoir est de prévenir les rébellions et de calmer les troubles de l'Empire. Tel était Nisam-Moulouk. La politique de ces Généraux, lorsqu'ils sont appelés en Cour pour rendre compte de leur conduite, est de faire agir quelques corps de Marattes, qu'ils engagent à se jeter sur quelque Province, et à la piller. Ils s'excu-

sent alors d'aller en Cour, sur la nécessité de repousser les ennemis, et se dispensent par-là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nisam, dont les intrigues avaient tellement éclaté, qu'il craignait de tomber entre les mains de l'Empereur, s'était souvent servi de cette ruse pour s'exempter de se rendre à Delhi.

Aussitôt que l'on eut appris dans cette Capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah assembla tous ses Conseillers, Ministres et Généraux, s'assit sur son Trône, et présentant du bétel de sa main, invita celui d'entr'eux qui avait assez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le bétel qui lui était destiné. Aucun d'eux n'osa ou bien ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui, voyant avec douleur le morne silence qui régnait dans l'assemblée, se leva pour prendre le bétel; mais son père l'en empêcha, et représenta qu'il n'était pas convenable que l'héritier présomptif de l'Empire fût exposé dans une occasion aussi périlleuse, tandis qu'il y avait tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repousser les ennemis. Cependant tous les Grands s'opiniâtrèrent à soutenir que puisque son fils s'était présenté pour prendre le bétel, c'était par conséquent à lui de marcher. Le jeune Prince en pressa lui-même son père avec larmes. L'Empereur se rendit

enfin. Mais, comme son fils n'avait point de troupes, il ordonna que, suivant la loi et la constitution de l'Etat, ses Ministres lui fourniraient trois cent mille hommes. Ils obéirent : mais ils gagnèrent sous main les Commandans et autres Officiers Généraux de ces différens corps, et les engagèrent à faire en sorte que le Prince tombât entre les mains des Patanes, et pérît dans le combat. Le hasard voulut que leur trahison ne réussit point. Le jeune Prince en ayant été instruit, lorsqu'il était sur le point de livrer bataille, fit arrêter et punir tous les complices : après quoi il lui fut facile de battre tous les Patanes, et de les mettre en fuite.

Tandis que ces choses se passaient à l'armée, les vingt-deux Omrhas qui étaient restés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réussite de leur trahison contre le Prince, qu'ils tenaient déjà pour mort, commencèrent par en faire courir sourdement le bruit dans la Capitale : ensuite ils entrèrent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, et jetèrent son corps par les fenêtres. Après quoi ils publièrent dans la Ville, que sur la nouvelle de la perte de la bataille, et de la mort de son fils, il s'était lui-même précipité. Telle fut la fin malheureuse de Mahamet-Schah, Empereur des Mogols, assassiné par ses propres Ministres en 1748.

Cet horrible attentat ne put pourtant être

tenu si secret qu'il ne transpirât. Le jeune Prince, qu'on nommera désormais Amet-Schah, était en marche pour rentrer dans Delhi, lorsqu'il en apprit la nouvelle. Aussitôt il comprit tout le danger qui le menaçait. Pour l'éviter, il dissimula, et mit en usage le même stratagème dont le fameux Aurengzeb s'était servi dans une occasion différente. Il parut désolé de la mort de son père, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira ses vêtemens, et prit l'habit de Faquir, déclarant hautement qu'il renonçait au monde, et qu'il ne voulait point entendre parler du Gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adresse de contrefaire le fou. Les traîtres, informés de ce qui se passait, allèrent à sa rencontre, et l'assurèrent qu'ils le reconnaissaient pour leur Empereur; mais le Prince rejeta leurs offres. « Non, je ne monterai point sur le Trône, » leur dit-il d'un air affligé; un de vous » sera Empereur, je renoncerai à ma Cou- » ronne en sa faveur, en présence de tout » le Peuple : c'est là ma dernière résolu- » tion. Je me rendrai aujourd'hui au Pa- » lais pour prendre congé de ma mère. Que » chacun de vous se retire chez soi. Celui » de vous que j'enverrai chercher cette nuit, » et à qui je remettrai le sceau de l'Empire, » règnera et prendra mon nom. Je souhaite » qu'il gouverne en paix. Du-reste, le monde » est fini pour moi. »

Ce discours du Prince intrigua tous ces

Grands, et commença à mettre parmi eux une espèce de division. Chacun d'eux en particulier, osa se flatter d'un choix qui allait faire un Empereur. Ils se retirèrent chez eux sans prendre aucune nouvelle résolution.

Aussitôt qu'Amet-Schah fut entré au Palais, il fit préparer vingt-deux chambres pour l'exécution du dessein qu'il méditait, et ordonna que la porte en fût fort basse. Ensuite il plaça à l'entrée de chaque appartement deux personnes armées de lacs de rotin fin, avec ordre de les passer au cou de tous les Ministres qu'il ferait appeler. Il commença par le plus considérable, qui, croyant déjà avoir la couronne sur sa tête, et se baissant pour entrer dans l'appartement où était le Prince, fut saisi par les deux soldats apostés, et étranglé. Ses complices eurent successivement le même sort. En moins de deux heures, la trahison fut punie, et les vingt-deux traîtres sacrifiés à la juste vengeance du Prince. Il fit exposer leurs corps au milieu de la place, et sur-le-champ nomma d'autres Ministres sur la fidélité desquels il pouvait compter. Après cette exécution sanglante, mais nécessaire, Amet-Schah se fit voir sur son Trône dans tout l'appareil de la majesté, et fut salué Empereur par tous ses sujets.

Cet acte d'une justice sévère, fit trembler tous ceux qui étaient en charge; quoiqu'ils fussent presque tous dans les intérêts

des coupables, aucun ne branla. Tout plia sous l'autorité des nouveaux Ministres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques Généraux et Officiers principaux qui avaient trempé dans la conspiration. Il en exila aussi quelques-uns, et en condamna d'autres à une prison perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de Nisam-Moulouk, aîné de Nazerzingue. A l'égard de celui-ci, son père le retenait auprès de lui pour veiller sur ses actions, parce que, comme on l'a dit, il s'était révolté contre lui. Nisam avait aussi une fille mariée à Satodoloskan, et mère de Mouzaferzingue.

Après avoir rétabli le calme dans Delhi, il ne restait plus à Amet-Schah que de tirer une juste vengeance du Chef même des conjurés. C'était ce même Nisam-Moulouk, si justement soupçonné d'avoir donné entrée aux Persans dans l'Empire. L'Empereur n'ignorait pas toutes ses intrigues, et il était bien informé qu'il avait été le principal moteur de la dernière conspiration. Il lui envoya ordre de se rendre à la Cour pour rendre compte des revenus des Royaumes de Golconde et d'Areng-Abad, ainsi que de ses autres Gouvernemens, dont il n'avait encore rien remis au trésor impérial. Nisam mit en pratique, pour s'excuser de paraître à la Cour, ce qui jusques-là lui avait réussi. Il disposait à son gré des Généraux Marattes, qui se prêtaient d'autant plus volontiers

à ses intentions, qu'ils profitaient du pillage qu'il les engageait à faire. Mais ce nouvel Empereur était au fait de toutes ses ruses ; et pour cette fois, les ordres furent si exprès et si précis, que Nisam ne crut pouvoir différer à obéir sous quelque prétexte que ce fût. Ce vieux Général, qui, au rapport des gens de sa Nation, était alors âgé de cent sept ans, pénétré du mauvais succès de ses intrigues, et craignant de finir ses jours pleins de gloire, par une mort ignominieuse, pour sortir d'embarras, prit, dit-on, le parti d'avaler du poison. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui causèrent les ordres qu'il avait reçus de Delhi. Quelques-uns même le soupçonnèrent d'avoir été empoisonné par Nazerzingue. Après sa mort, celui-ci qui, du vivant de son père, n'avait jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du Gouvernement et de ses trésors, fit mourir quelques-uns des vieux Conseillers de Nisam, chassa les autres, et donna leurs places à des personnes qui lui étaient affidées. Ensuite, sans attendre l'agrément et les dispositions de la Cour, il se rendit maître de l'Administration de tous les Gouvernemens de son père, disposa de toutes les charges, et nomma à tous les offices militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt instruit de la mort de Nisam et de la révolte de Nazerzingue, qu'il pensa à punir la témérité du rebelle, et à rendre à l'héritier légitime la justice qui lui était dûe. C'était le fils de

Satodoloskam, petit-fils de Nisam par sa fille, et à qui sa succession appartenait, suivant même les dernières dispositions de ce vieux Général. Aussitôt l'Empereur appela à la Cour ce jeune Seigneur qui avait l'honneur d'être son cousin, lui changea son nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara Souba et Généralissime de ses armées, et l'investit du Gouvernement des Royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad et de toutes leurs dépendances. En même-temps il lui donna ordre de marcher sur-le-champ contre Nazerzingue et de le lui envoyer prisonnier, après lui avoir fait rendre compte des sommes considérables que son père devait à l'Empire ; et il lui promit qu'aussitôt qu'il serait maître de Golconde, il lui donnerait le titre de Nisam-Moulouk que portait son aïeul. Il n'est point d'usage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui se sont emparés de quelque Royaume, et qui ont remporté plusieurs victoires.

Le Grand-Mogol est une belle Idole parée, qu'on encense, qu'on honore par des respects, et que l'on cultive par des présens ; mais sourde dans le fond, muette et insensible, et dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des Peuples et l'attachement que ses adorateurs ont pour elle.

Le Gouvernement est absolu dans les Indes, comme dans tout l'Orient. Là le Monarque est aussi despotique et aussi indépendant qu'en Turquie. Il y a seulement

une différence bien considérable. Les Turcs uniquement attachés à la maison Ottomane iraient plutôt se chercher un Souverain parmi les Tartares de Crimée, que de consentir jamais à se soumettre à une autre famille, quelque considérable qu'elle fût. Là, jamais Visir ni Bacha n'osa se flatter de monter sur le Trône; et la vénération des Peuples pour le sang Ottoman est telle, qu'à la seule lecture des ordres du Prince qui en est issu et qui gouverne, le Seigneur le plus puissant de l'Empire se fait un devoir de Religion de soumettre sa tête au coup mortel et de présenter son cou aux bourreaux.

La vénération des Mogols n'est pas moins grande pour leur Empereur. Ils se regardent tous moins comme ses sujets que comme ses esclaves. Mais leur soumission et leur attachement se bornent uniquement au trône de Tamerlan, sans qu'ils se mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille est celui par qui il est occupé. Tout homme qui chez eux est maître du sceau de l'Empire, est en même-temps leur maître et leur Empereur. Ils le respectent, lui obéissent et lui paient tribut. Il n'appartient qu'à lui de distribuer les charges, les titres et les honneurs; lui seul peut nommer aux Gouvernemens. Mais ce Prince si grand et si puissant, n'a pas un seul homme de troupes à ses ordres. Toutes les forces de l'Empire sont entre les mains des Ministres, des Omrhas, et des autres Grands de l'Empire;

et en donnant un Gouvernement à quelqu'un, le Grand-Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un Seigneur rebelle qui s'en sera emparé. C'est au nouveau Gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur et à tâcher de le chasser de la Province qu'il occupe injustement et sans titre. S'il réussit, à la bonne heure. Au-contraire, s'il est battu, l'Empereur n'en est pas moins reconnu et respecté. Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la Cour des lettres pleines de soumission par lesquelles il demande le titre nécessaire pour commander dans la Province qui avait été destinée à son rival; et à la faveur des présens dont il fait appuyer sa demande, elle ne manque point d'être écoutée. L'autorité du Prince intervenant à une possession qui originairement n'était fondée sur aucun droit, fait d'un révolté ou d'un usurpateur, un maître juste et légitime. Tous les Peuples du Gouvernement le reconnaissent et lui obéissent. Telle est la politique observée dans le Mogol; mauvaise politique qui rend cet état sujet à des guerres et à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque sur le Gouvernement de l'Empire des Mogols, parce qu'on l'a cru nécessaire: elle servira à donner une idée juste de ce qui a été dit jusqu'ici et de ce qui reste à dire.

Mouzaferzingue partit de Delhi à la tête de 8000 chevaux et de 13 à 14 mille hommes d'infanterie. Son armée grossissait à

mesure qu'il avançait, par les nouvelles levées qu'il fesait faire sur sa route. Il traversait le Royaume de Canara, lorsque Chandasaeb qui, comme on l'a dit, y était alors, crut pouvoir profiter de cette occasion pour faire valoir ses droits sur la Nababie d'Arcate. Il se rendit auprès de ce Seigneur, lui représenta la justice de ses prétentions, et lui communiqua les lettres de M. Dupleix, qui lui promettait son secours pour le rétablir dans son gouvernement. Mouzaferzingue, déjà instruit de la valeur de la Nation Française, voyant les droits de Chandasaeb si bien appuyés, ne balança point à lui confirmer le titre de Nabab d'Arcate et de Maduré au nom du Grand-Mogol, qu'il informa aussitôt de ce qu'il venait de faire, ainsi que du dessein qu'il avait formé de marcher lui-même en personne vers le Carnate.

Il y avait alors à la Cour de Delhi plusieurs Français que la curiosité y avait attirés. Ils avaient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défense de Pondichery contre toutes les forces réunies des Anglais. Ils lui avaient vanté la valeur des soldats Français, la capacité de leurs Officiers, et la conduite ferme et prudente de leur Chef.

Amet-Schah, déjà informé de ces particularités par le bruit public et par quelques Seigneurs Mogols qui lui en avaient parlé, approuva tout ce que son Général avait fait, confirma à Chandasaeb le gouvernement d'Arcate et de Maduré, l'honora du nom

d'Uzendoskan-Badour, et écrivit à Mouzaferzingue de lui donner le nouveau titre d'Umbrazingue, dès qu'il serait rentré dans ses états. En même-temps il lui donna ordre qu'aussitôt qu'il aurait fait reconnaître son autorité dans les Royaumes du Maduré et du Carnate, il se transportât à Pondichery pour y visiter de sa part le Gouverneur de cette Ville et lui faire ses complimens, et qu'il lui déclarât que pour gage assuré de l'estime qu'il fesait de lui et de la Nation Française, il lui demandait sa belle-fille en mariage, en faveur duquel il promettait plusieurs grands priviléges, tant pour la Nation, que pour la Religion catholique. Cette démarche toute extraordinaire qu'elle pourrait nous paraître, en suivant nos idées et nos coutumes, ne l'est pas autant pour ceux qui sont instruits des usages de ce Pays.

A la réception de ces ordres du Prince, le Souba Mouzaferzingue se mit en marche, accompagné de Chandasaeb, et prit la route du Carnate. Il n'était pas aisé d'y pénétrer. Anaverdikan et Mafouskan son fils s'étaient emparés d'un défilé par où il fallait nécessairement que l'armée passât. Ils s'y étaient retranchés, et y attendaient fièrement leurs ennemis. Les troupes de Chandasaeb n'étaient pas nombreuses, et Mouzaferzingue ne voulait pas exposer les siennes aux risques de l'évènement. Dans cet embarras, ils campèrent au pied des montagnes et dépêchèrent un exprès à M. Dupleix pour l'informer de leur situation.

Il n'y avait pas beaucoup à balancer sur le parti que l'on pouvait prendre dans ces circonstances. Tout parlait en faveur de Chandasaeb, ancien ami de la Nation Française, légitime héritier des Royaumes du Carnate et du Maduré, qui apportait encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre cousin, Généralissime de ses armées, écrivait à M. Dupleix qu'il était de la dernière importance qu'il s'abouchât avec lui à Pondichery, pour lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvait-on attendre au-contraire d'Anaverdikan et de son fils, usurpateurs d'un Etat qui ne leur appartenait point, et dont la mauvaise volonté et le peu de bonne foi étaient connues ? Ne les avait-on pas vus, contre la foi des traités par lesquels ils s'engageaient à ne jamais porter les armes contre la Nation Française, donner du secours aux Anglais à Gondelour, et tout récemment encore se joindre à eux pour faire le siége de Pondichery?

Après avoir pesé et examiné mûrement toutes ces raisons ; après avoir balancé les avantages que la compagnie pouvait retirer de la visite du Souba et de l'amitié de Chandasaeb, M. Dupleix se détermina à mettre en campagne 2000 Cipayes, 60 Caffres et 420 soldats Français dont il confia la conduite au fils même de Chandasaeb. M. d'Auteuil, qu'il lui avait donné pour adjoint, se mit à la tête de ces troupes, et marcha vers Arcate, éloigné de Pondichery d'environ trente

trente lieues. Il apprit sur sa route qu'Anaverdikam s'était avancé quinze lieues dans les terres. Il n'hésita point à l'aller chercher. Il le trouva campé au pied des montagnes, ayant avec lui 10 à 12 mille cavaliers, 6000 hommes d'infanterie et 220 éléphans. Il avait aussi vingt pièces de canon gardées et servies par soixante-six Européens ramassés de toutes les Nations. La montagne couvrait son camp d'un côté ; de l'autre se présentait un grand lac dont les bords étaient escarpés ; le reste était défendu par un large fossé dans lequel on avait fait entrer les eaux du lac. Elles avaient débordé, de façon que tous les environs du camp étaient inondés et si glissans, qu'à peine les chevaux pouvaient s'y soutenir.

Aussitôt que Mouzaferzingue eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Auteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voisin, bien sûr qu'Anaverdikam ne risquerait pas de sortir de son camp pour marcher à lui, en présence des Français. Leur résolution avait en effet troublé le vieux Nabab. Il n'avait jamais imaginé qu'ils osassent s'avancer à une si grande distance de Pondichery, sans pouvoir espérer d'autre secours que celui qu'ils avaient à attendre de leur propre valeur. Ce vieux Général, qui jusqu'alors s'était toujours vu victorieux, commença à douter de l'évènement ; et après avoir si souvent éprouvé le courage des Français, Mafouskan, son fils, sentit redoubler ses craintes.

Leurs soldats ne fesaient pas une meilleure contenance. Anaverdikam voyant ce découragement presque général, tâcha de ranimer ses troupes abattues, monta sur son éléphant, et donna lui-même à son armée l'exemple d'une généreuse défense.

Le premier Août 1749, on en vint aux mains. Les Français attaquèrent le camp ennemi avec la plus grande vivacité, mais ils furent repoussés avec la même vigueur. Ils retournèrent à la charge, et après plus d'une heure d'un combat très-vif, ils furent encore obligés de se retirer. Enfin, M. d'Auteuil, considérant que ses troupes étaient fort incommodées du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, et plus encore par les flèches des ennemis, et que si on donnait à Anaverdikam le temps de se reconnaître et de se fortifier davantage, il serait impossible de le forcer; tout blessé qu'il était d'un coup de feu à la cuisse, il ranima sa petite armée et commanda une troisième attaque.

Elle se fit avec tant de bravoure et de vigueur, que les Français forcèrent les retranchemens ennemis, et y arborèrent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale. Mouzaferzingue et Chandasaeb, qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, se mirent à la poursuite des fuyards, et profitèrent de tout le pillage, tandis que les Français restaient sous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occasion qu'un Officier Irlandais et dix dragons;

ils eurent aussi soixante soldats de blessés. Du côté des ennemis on trouva parmi les morts Anaverdikam, qui fut renversé de dessus son éléphant de deux coups de feu qu'il reçut, l'un dans la tête, l'autre dans la poitrine. Il y eut aussi neuf de leurs principaux Chefs qui restèrent sur la place avec plus de mille soldats. Le nombre des blessés fut très-grand. On fit prisonnier Mafouskan, fils aîné du Nabab, son oncle Mounourou-Dekan et dix de leurs principaux Officiers de cavalerie. Mouzaferzingue et Chandasaeb ne perdirent pas un seul homme, et en eurent très-peu de blessés dans la poursuite et dans le pillage. Le premier eut pour sa part du butin, quarante-trois éléphans; le second, dix-neuf. On tua tous les autres que l'on ne put prendre. On prit aussi plusieurs chevaux que l'on partagea. La plus grande partie de la cavalerie ennemie passa au service de Mouzaferzingue et de Chandasaeb. Les Français ne se réservèrent pour tout avantage, que l'honneur du combat, ce qui donna aux Mores la plus grande idée de la discipline et du désintéressement des troupes Françaises dont ils venaient d'admirer la valeur.

Après la victoire, Mouzaferzingue honora le fils de Chandasaeb du titre de Nabab de Trichirapali et de Maduré, et confirma, au nom de l'Empereur, la donation de quarante-cinq Aldées ou Villages de Villenour, voisins de Pondichery, du revenu d'environ soixante à quatre-vingt mille roupies, que

Chandasaeb venait de faire au nom de M. Dupleix, qui, sur-le-champ, en fit une cession authentique à la Compagnie. Ensuite, tout étant disposé pour la marche de l'armée, les troupes Françaises, jointes à celles des Mogols, prirent la route d'Arcate, d'où l'on dépêcha un exprès à M. Dupleix, pour lui faire part de tout ce qui s'était passé. Suivant le rapport des principaux Chefs Mores, le pillage passait la valeur de deux millions de pagodes, qui font près de dix-sept millions monnaie de France.

Pendant le séjour que les armées combinées firent à Arcate, Chandasaeb y nomma un Gouverneur pour y commander en son nom. On mit à contribution les Nababs de Velour et de Chétipel. Le premier fut obligé de payer sept laks de roupies, qui font près de deux millions. Le second en fut quitte pour quatre laks et demi. Après cela, on se remit en marche pour se rendre à Pondichery. L'armée de Mouzaferzingue et de Chandasaeb était fort grossie depuis le dernier combat. Elle était alors composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux et deux cens seize éléphans, et de six mille arquebusiers et arbalêtriers. Ces troupes étaient suivies d'une multitude infinie de gens qui accompagnaient les bagages. Ils firent leur entrée dans la Ville, qui les salua de toute son artillerie. Le Gouverneur, qui vint les recevoir aux limites, était accompagné dans sa marche de toutes les mar-

ques de distinction attachées à ses dignités. En tête paraissait un éléphant, portant un drapeau blanc dans lequel on remarquait cinq soleils (1). Ensuite venaient deux autres éléphans portant les Nabates, espèce de timbales qui n'est affectée qu'aux Nababs dans leur Gouvernement. Après cela marchait un autre éléphant, portant aussi un drapeau blanc, avec un soleil brodé d'or. A ses côtés deux chameaux portaient deux autres timbales. Ils étaient suivis d'un Officier à cheval, portant un étendard à fond blanc, brodé en rouge et en vert, et chargé d'une main d'or, armée d'une épée. Cinq cens cavaliers marchaient ensuite l'épée à la main, suivis de soixante dragons Français, qui accompagnaient le palanquin de M. Dupleix. On portait à sa droite douze petits étendards blancs, ornés au milieu d'un soleil d'or. A sa gauche paraissait le palanquin de Chandasaeb, ayant à ses côtés huit étendards verts, chargés d'un soleil d'or. Sa suite était composée d'un éléphant qui marchait en tête, sur lequel était son drapeau vert, orné d'un soleil d'or ; de trois mille cavaliers ; de deux cens gardes de sa personne, marchant l'épée nue, et de quatre cens lanciers et arbalêtriers. Son palanquin était entouré de douze chopdars ou porteurs d'ordres, armés de leurs longues cannes, et de six autres portant des

(1) Il n'appartient qu'aux Mansoubdars d'avoir un étendard chargé de cinq soleils.

masses d'argent. Ce cortége se rendit à la Forteresse, où Chandasaeb fit à M. Dupleix son présent composé d'une magnifique toque, ornée d'un bouquet en forme d'aigrette d'or, garnie de diamans, d'une cabaye ou robe tissue d'or et de soie, et d'une ceinture brodée en or. Chandasaeb mit lui-même la toque sur la tête de M. Dupleix, et cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la Forteresse. Le Nabab demeura trois jours à Pondichery, après lesquels il fut reconduit jusqu'à la porte de la Ville, avec les mêmes cérémonies qui avaient été observées à sa réception.

Deux jours après, le Gouverneur de Pondichery sortit au-devant de Mouzaferzingue, qui avait différé jusqu'alors de faire son entrée. M. Dupleix était accompagné de tout le Conseil Souverain, et avec la même suite dont on a donné la description. Les deux premiers Conseillers de Pondichery, avec M. Albert, qui parle la langue Indoustane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue sur sa route, et aussitôt que M. Dupleix eut avis que ce Prince approchait des limites, il s'avança pour le recevoir.

Le Souba avait à sa suite cinq mille cavaliers, tous le sabre à la main. Son drapeau était blanc, chargé au milieu, d'un côté, de la moitié d'un soleil, de l'autre, d'un croissant de couleur d'or. Il était porté par un éléphant; mille lanciers marchaient ensuite, accompagnés de deux éléphans, qui por-

taient chacun deux petits canons de deux livres de balle. Ils étaient suivis de huit cens chameaux chargés de fusées armées dont les Mores se servent dans le combat au-lieu de grenades. Suivait un nombre infini de drapeaux et d'étendards, qui étaient les marques des dignités de tous les Grands Officiers dont la suite du Souba était composée. On en compta plus de deux mille sept cens. Après cela, paraissait un éléphant portant un étendard noir, orné d'un côté d'une main armée d'un sabre d'argent (1), et de l'autre d'un croissant et de la moitié d'un soleil. Cet éléphant était entouré de vingt-quatre autres chargés de leurs petites tours sur le dos, où étaient assis les principaux Généraux qui accompagnaient Mouzaferzingue. Après quoi marchaient 500 cavaliers armés de flèches. Mouzaferzingue lui-même paraissait enfin sur son éléphant prodigieusement grand, ayant à ses pieds son fils âgé d'environ huit ans, et celui de Chandasaeb. On conduisait à sa droite un éléphant qui portait l'étendard nommé maimnavatte, et tous les petits étendards qui étaient la marque

(1) L'étendard d'un Grand-Mogol est blanc ; il a d'un côté un soleil d'or, de l'autre une lune d'argent. Les Généralissimes, Princes du sang, portent le même étendard avec un croissant. Les autres n'ont qu'un étendard rouge. Cet étendard noir était celui de Nisam-Moulouk, depuis qu'il avait vaincu le vice-Roi de Golconde. Sa devise est une main armée d'un sabre. Nisam sginifie bras fort.

des dignités dont Nisam-Moulouk, son grand-père, était revêtu. Sa garde était composée de dix mille cavaliers superbement vêtus, marchant l'épée nue. Il était environné de vingt-quatre soubdars à masses d'argent, et de cent chopdars armés de longues cannes. On portait devant lui un étendard à fond blanc orné d'un croissant et d'un soleil. Douze éléphans fermaient la marche, et portaient la mère, la femme et le reste de la famille du Souba dans leurs ckeiroses ou petites tours couvertes. Elles étaient gardées par cinq mille arquebusiers, mille lanciers et arbalêtriers, et mille cavaliers. Le reste de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les prisonniers.

Ce cortége étant arrivé à la tente de M. Dupleix, précédé du détachement victorieux des troupes Françaises, Mouzaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec son fils, et complimenta M. Dupleix de la façon la plus polie et la plus honnête. De là ils se mirent en marche avec toute leur suite, et furent salués à leur entrée à Pondichery de toute l'artillerie de la Forteresse et des remparts. Les Mores peu accoutumés à ce bruit en furent épouvantés ; et comme la plupart n'avaient jamais vu la mer, ils coururent avec empressement vers le port pour satisfaire leur curiosité. Il y eut le soir un grand souper au Gouvernement. La moitié de la table était servie dans le goût des Mores, pour Mouzaferzingue et sa suite; l'autre à l'Euro-

péenne pour les Français. C'est l'usage qu'avant que de servir les mets préparés pour Mouzaferzingue, son Majordome en fasse l'épreuve, et qu'il les mette ensuite dans une boîte qu'il scelle de son cachet. C'est en cet état qu'ils sont présentés sur la table. Le Souba ayant reconnu le sceau de son Officier, fait ouvrir la boîte, et mange sans crainte. C'est un usage établi parmi les Mores pour éviter le poison. Mais tant qu'il demeura à Pondichery, Mouzaferzingue n'usa de cette espèce de cérémonie que pendant les deux premiers jours ; le reste du temps il voulut témoigner aux Français qu'il se croyait plus en sûreté chez eux qu'il n'eût pu l'être chez son propre frère. Cette marque de confiance frappa tous les Seigneurs Mores qui étaient à la suite du Souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que Mouzaferzingue avait alors tout à craindre de Nazerzingue et de plusieurs autres ennemis. Ils avaient peine à comprendre comment, dans des circonstances si délicates, ce Prince pouvait abandonner sa vie à la discrétion d'un étranger, non-seulement en fesant usage des mets qui étaient préparés chez lui, mais même en reposant la nuit en toute sécurité avec toute sa famille dans la Forteresse.

Mouzaferzingue est un jeune Prince de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, aussi blanc qu'un Européen, d'une figure prévenante et d'une politesse infinie. Quelques

jours après son arrivée à Pondichery, le Gouverneur le régala d'un très-beau feu d'artifice qu'il fit tirer, et dont le Souba, qui n'en avait jamais vu de pareil, parut fort satisfait. Il marqua aussi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes Européennes, et on lui en donna le plaisir. Les troupes commandées étaient accompagnées de quelques petites pièces de campagne, de celles qui tirent plusieurs coups dans la minute. Après plusieurs évolutions, elles marchèrent à l'attaque de la Forteresse, selon l'ordre qu'on leur en avait donné. En même-temps deux vaisseaux d'Europe qui étaient en rade, imitèrent entr'eux un combat naval. Les Mores étaient dans l'admiration; on entendit dire à cette occasion à Mouzaferzingue lui-même en langue Indoustane, que s'il avait à ses ordres 1000 dragons Français, il ne balancerait pas un instant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde et Aureng-Abad, sans avoir besoin de ses propres troupes. Un autre jour on fit jeter en sa présence quelques bombes, dont les Mores ont une très-grande frayeur. Ils ont bien quelques fusées qu'ils lancent dans le combat contre la cavalerie, pour y mettre le désordre; mais elles ne crêvent point, et ne s'élèvent pas assez pour pouvoir être jetées dans une place ennemie.

Après s'être délassé pendant quelques jours à Pondichery, et s'être fait réciproquement des présens, Mouzaferzingue s'acquitta au-

près du Gouverneur, de la commission dont l'Empereur l'avait chargé, de demander sa belle-fille en mariage. M. Dupleix s'excusa de répondre sur-le-champ sur une affaire aussi sérieuse : il dit seulement au Souba qu'il se tenait fort honoré de la demande de l'Empereur, mais que la différence de Religion semblait rendre cette union impraticable.

Permettez, Monsieur, que j'interrompe ici la Relation que j'ai commencée. Un de nos Missionnaires s'approchant de Pondichery, je ne puis me dispenser d'aller à sa rencontre pour m'entretenir avec lui sur l'état de nos Missions. Ainsi trouvez bon que je suspende pour quelque temps la satisfaction que vous auriez à suivre le fil de cette curieuse histoire. Je vous promets qu'au retour de mon petit voyage, je reprendrai ma narration au même point où je l'ai laissée. En attendant, j'ai l'honneur d'être, etc.



LETTRE

Sur les Missionnaires des Indes, écrite par un homme du monde au Père Patouillet.

Vous m'avez souvent prié, Monsieur, de vous donner quelques connaissances de l'Inde sur ce qui a rapport aux Missions; mes occupations m'en ont jusqu'à présent empêché, et débarrassé désormais de toute affaire, je profite avec plaisir des premiers momens de mon temps pour vous satisfaire; je vous parle en homme désintéressé, et vous préviens d'avance que la vérité seule me dictera le petit détail dans lequel je vais entrer.

J'ai passé huit années dans l'Inde, tant à Pondichery qu'à Madras; lassé d'entendre tenir des propos sur la conduite de vos Missionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je voulus m'éclaircir du vrai; j'eus pour cet effet plusieurs conférences avec vos Missionnaires et ceux d'un autre Ordre. Je ne m'en tins pas là; je questionnai les Brames, qui sont, comme vous le savez, les Prêtres des Gentils. Voici mot pour mot la conversation d'un de ces Brames. Afin de tirer plus de lumières de lui, je feignis de blâmer la conduite de vos Missionuaires dans les terres, disant qu'ils ne s'occupaient qu'au commerce,

et que le bénéfice qu'ils tiraient de ce même commerce les affectait beaucoup plus que la conversion des Gentils. Vous vous trompez grossièrement, me répondit le Brame, si vous pensez ainsi ; quoique mon état et ma Religion exigent de moi de vous laisser dans l'erreur, les obligations que je vous ai m'engagent à vous tirer de celle où vous êtes, non que je croie votre Religion meilleure que la mienne, mais je veux qu'il soit dit parmi votre Nation qu'un Prêtre Gentil n'est pas homme à en imposer : mais revenons à la chose.

Les Brames du Nord (1) sont d'honnêtes gens, et je ne leur connais d'autre défaut que celui d'être dans une mauvaise Religion ; ils quittent leur Pays d'Europe où ils ont leurs parens, leurs amis, et où, dit-on, ils sont assez généralement estimés ; ceux que j'ai connus sont gens d'esprit. Voici la vie qu'ils mènent dans les terres ; ils sont habillés fort modestement, font la plus mauvaise chère du monde, et je suis toujours étonné comment ils y résistent ; ils ne mangent rien de ce qui a vie ; ce n'est point, comme se l'imaginent leurs ennemis, pour se conformer à la façon de vivre des Brames Gentils, c'est par pure mortification ; ils passent une partie du jou rà la prière, et souvent se lèvent pendant la nuit pour le même exercice. Leur plus grande occupation est d'élever les jeu-

(1) Nom que les Gentils donnent aux Missionnaires.

nes gens dans la Religion qu'ils professent ; ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres ; jugent des différends qui s'élèvent entre leurs Chrétiens, qu'ils regardent tous comme leurs frères ; ils les accordent ensemble, et leur prêchent l'union ; s'ils ont quelque crédit auprès des Gouverneurs des Forteresses, ou des Nababs, ils l'emploient pour empêcher les persécutions que ceux de notre Religion feraient aux Chrétiens ; si quelqu'un les insulte, ils lui font des politesses ; ils mènent enfin la vie du monde la plus exemplaire, et si je n'étais pas Brame de l'Inde, je voudrais l'être du Nord : quant au commerce que vous dites qu'ils font dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connaissance ; et si cela était, je le saurais certainement, et je vous le dirais de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondis-je, je croirais votre témoignage suspect ; mais comment répondrez-vous à la question que je m'en vais vous faire ? Pourquoi les Brames du Nord qui regardent, dites-vous, tous les Chrétiens comme leurs frères, ont-ils un si grand mépris pour les gens que vous appelez *Parias* (1) ? Car enfin, selon notre Religion, ces mêmes *Parias* sont aussi chers à Dieu que les autres hommes d'un état plus distingué. Arrêtez, Monsieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la distinction des états. Les Brames du Nord n'ont point de

(1) Gens de la plus basse extraction.

mépris pour les *Parias* par principe de Religion, mais vous-même et les autres Français tenez la même conduite dans vos Colonies; chaque état est distingué chez vous; le soldat n'ira pas manger à votre table: un simple habitant, quoique blanc, n'ira pas chez le Gouverneur comme vous y allez; il en est de même chez nous: ces gens qu'on appelle *Parias* sont destinés aux plus vils emplois. Plusieurs s'adonnent à la débauche; ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle *raque*, et perdent par-là l'usage de la raison: a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite régulière, qui ont des mœurs et une façon de penser plus relevée? Bien loin d'approuver les Brames du Nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs frères, de les nourrir, de les faire travailler à la culture des terres, et de leur donner généralement tous les secours dont ils ont besoin; vous êtes à même de le voir dans cette Ville: leur maison est pleine de ces gens-là; sont-ils malades, ils ont des remèdes *gratis*, et sont mieux traités que, nous qui sommes Brames, nous ne traiterions peut-être nos Confrères. Mais, lui répondis-je, à quoi bon cette distinction qu'ils ont dans leurs Eglises, en fesant mettre les *Parias* dans une Chapelle ou endroit séparé? Si vous n'étiez pas un homme de bon sens, me repartit le Brame, je vous pardonnerais de donner dans des petitesses pareilles. Je fonde mon rai-

sonnement sur une petite comparaison que je vais vous faire. Pourquoi dans vos Eglises le Gouverneur et les premiers de la Ville sont-ils séparés des derniers? voilà le même cas des *Parias ;* et qu'importe en quel endroit du Temple on soit placé, s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre Religion, et que ce même Dieu soit par-tout? Vous croiriez, à m'entendre, que je suis prêt à me convertir: je vous avouerai de bonne foi que si mon intérêt, mon rang et ma famille ne m'obligeaient pas à un certain extérieur, que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferais Brame du Nord dès demain, tant j'admire la conduite de ces hommes-là. Avez-vous encore quelques questions à me faire, me dit-il? Non, lui répondis-je, et nous nous quittâmes.

J'avouerai de bonne foi, mon Révérend Père, qu'on se laisse souvent prévenir aisément, faute d'éclaircissemens. Je me suis trouvé dans le cas plus que tout autre. Mais si nous cherchions la source de tous les bruits qui courent sur le compte de vos Missionnaires, nous la trouverions peut-être chez ceux qu'une même Religion et un même état devraient engager à cacher plutôt que de mettre au jour les défauts de leurs compatriotes; oui, mon Révérend Père, tous ces bruits sont assurément dépourvus de toute vraisemblance.

A l'égard des cérémonies qui ont rapport

à celles de la gentilité, et qu'on reproche comme telles à vos Missionnaires, rien de plus mal fondé. Premièrement, la cendre de bois de sandal dont ils se frottent le corps et les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre et la pommade en France. C'est une cendre odoriférante fort saine, même au corps. L'autre cérémonie est celle de la bouse de vache détrempée dans de l'eau, dont ils frottent le pavé de leurs maisons : quoi ! ne serait-il permis qu'aux seuls Indiens Gentils de se préserver des insectes dont la plupart des maisons sont remplies ? Pour moi, mon Révérend Père, qui ne suis ni Missionnaire ni Idolâtre, je me suis souvent servi de ce moyen, qui est le seul pour faire mourir les fourmis rouges et les punaises qui incommodent beaucoup dans l'Inde. Vous voyez, quand on veut se donner la peine d'éclaircir les choses, que souvent ce qui nous paraît un fantôme, n'est rien.

Une autre cérémonie que vos Missionnaires permettent, suivant vos ennemis, est un *thaly*, ou espèce de médaille que les Indiens idolâtres attachent au cou des filles lorsqu'elles se marient ; il est vrai que sur ces médailles les Gentils gravent des figures qui font honte à la pudeur. Mais n'y a-t-il pas de la noirceur d'oser dire que les Jésuites se servent de ces médailles gravées comme celles des Gentils, pour les mariages qu'ils font, et n'y a-t-il pas encore plus d'absurdité au public à le croire ? Le thaly ou la médaille

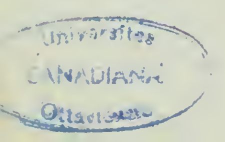
dont se servent vos Missionnaires pour la célébration des mariages, est la même chose qu'un anneau conjugal qu'on donne en France ; cette médaille a différentes formes ; tantôt c'est l'image de la sainte Vierge, tantôt un cœur sur lequel est gravé le saint nom de Jésus, ou même quelquefois une croix ; voilà, mon Père, le vrai, je l'ai vu moi-même cent fois pendant mon séjour aux Indes. Mais toutes ces calomnies doivent-elles nous étonner ? la vertu et le mérite ont été persécutés de tout temps. Si vos Missionnaires, indifférens sur le salut des Indiens, menaient une vie tranquille et douce, comme la dureté du climat semblerait le demander, peut-être n'auraient-ils pas tant d'ennemis. Je souhaiterais, mon Révérend Père, avoir une plume assez bonne pour dissuader ceux qui jugent d'un Pays éloigné de six mille lieues avec tant de partialité. Qu'a-t-on au-surplus à craindre lorsqu'on n'a rien à se reprocher ? Si vos Missionnaires sont calomniés et persécutés en ce monde, la récompense de l'autre vie, qui sera le fruit de leurs travaux, les indemnisera de ce qu'ils auront souffert en celle-ci. Je suis avec respect, etc.

Fin du quatorzième Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du quatorzième Volume.




a39003 009523696b

